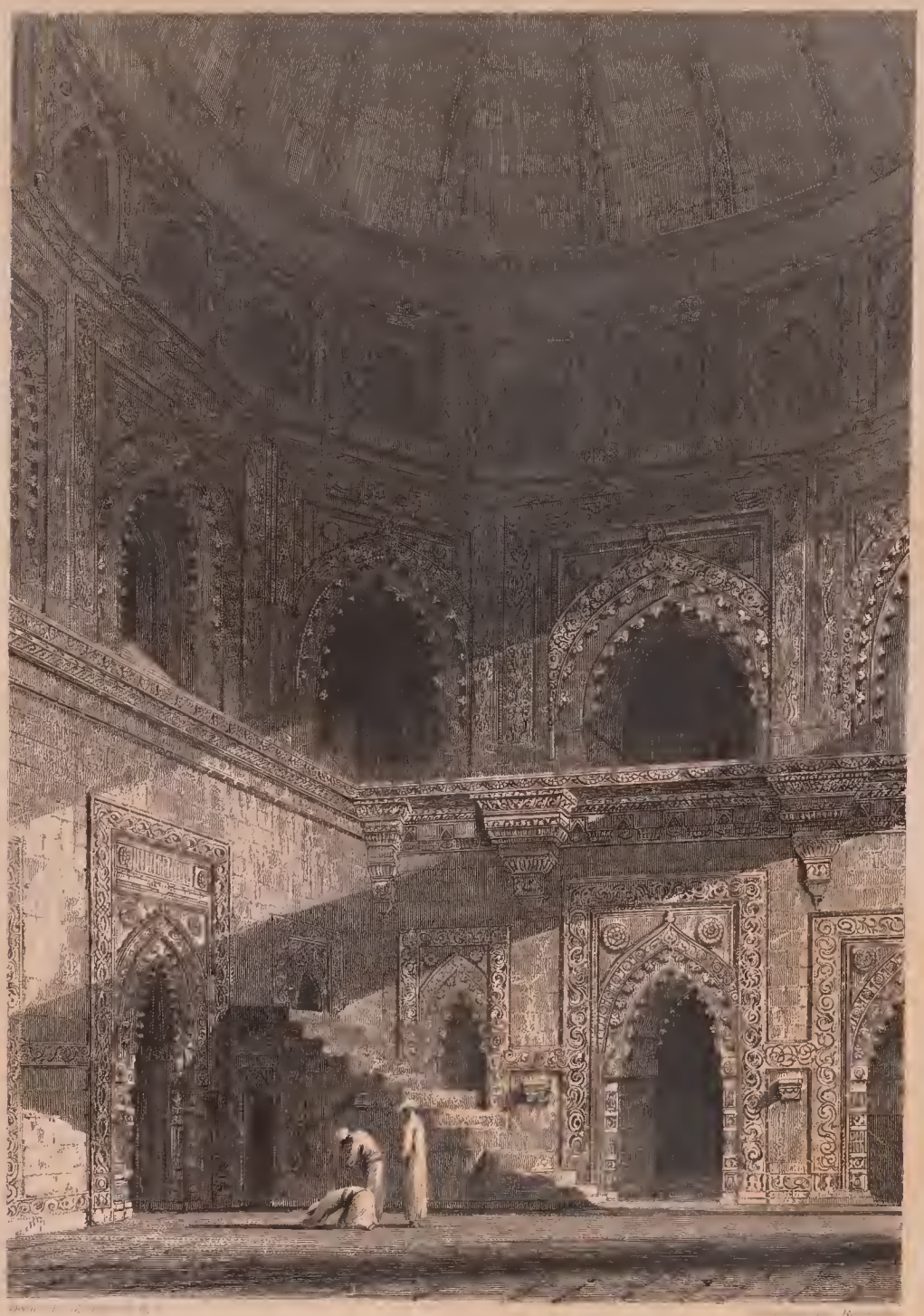
THE LIBRARY OF CONGRESS

THE LIBRARY OF CONGRESS

L'INDE PITTORESQUE.



[illegible] Juanpore

[Caunter, John Hobart]

L'Inde Pittoresque

CALCUTTA

TEXTE PAR A. URBAIN.

Vingt-deux Gravures

D'APRÈS LES DESSINS ORIGINAUX DE DANIELL.

PARIS

DAUVIN ET FONTAINE, LIBRAIRES,

35, PASSAGE DES PANORAMAS.

1840

DS486
.C2.C2

28949
'03

TABLE

DES GRAVURES.

	Pages.
Vue intérieure de la Mosquée de Juanpour.... (frontispice.)	
La Marchande de fruits.....(vignette du titre.)	
Le Rhinocéros.....	5
Le Yak du Thibet.....	30
Le Salaam.....	53
Un Tombeau à Nujibabad.....	66
Intérieur du Harem.....	84
Tombeau de Sufter-Jung.....	101
Le Portail de Chauter-Saraï.....	113
Une Mosquée à Mathura.....	125
Le Moah-Punki à Lucknow.....	136
Un Mausolée à Lucknow.....	148
La Fiancée Rajpoutni.....	154
Jardin du Palais à Lucknow.....	185
Vue de Bénarès, prise de la Pagode.....	203
Fort de Rhotas-Gur.....	219
Temple Indien à Muddenpour.....	229
Temple Bouddhiste à Bode-Gyah.....	233

PAGES.
Une Mosquée à Coïmbatore..... 236
Ruines d'une porte de la ville, à Gour..... 249
Vue de Calcutta, prise de *Garden-House*..... 255
Le Boa-constrictor..... 264

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES.

ERRATA.

Malgré l'attention scrupuleuse apportée à la correction des épreuves, quelques légères fautes se sont glissées dans les feuilles 12 et 13.

Page 181,	ligne 20 :	*balbul*,	lisez	*bulbul.*
— 185,	— 23 :	Juaupour,	—	Juanpour.
— »	— 30 :	*Charpay*,	—	*Charpoy.*
— 189,	— 25 :	Juaupour,	—	Juanpour.
— 193,	— 1 :	id.		id.

AVERTISSEMENT.

Le succès extraordinaire qu'a obtenu à Londres et en Europe la publication de l'*Oriental annual* ne pouvait manquer d'influer sur la traduction, qui parut l'année passée, de la première partie de cet ouvrage, sous le titre de Tableaux pittoresques de l'Inde.

Aussi la faveur avec laquelle elle a été accueillie a-t-elle encouragé les Éditeurs à redoubler de soins et d'efforts pour que cette deuxième partie fût encore supérieure à la première, et ils n'ont rien négligé pour y réussir.

L'intention de l'auteur anglais a été de faire de ce livre autre chose qu'une élégante bagatelle, en lui donnant un caractère historique en même temps que descriptif, et, sous ce rapport, il l'a rendu digne de figurer aussi bien dans une bibliothèque que sur la table d'un salon.

Le premier volume publié l'an dernier contenait la description de Madras; le deuxième volume renferme celle de Calcutta; un troisième, qui paraîtra l'année prochaine, à la même époque, offrira celle de Bombay. Ces trois parties, dont chacune est complète, formeront une première série de l'ouvrage; et, quoique l'intention des Éditeurs ne soit pas d'en étendre le nombre, les matériaux sont cependant si abondants, l'intérêt s'accroît dans une si forte progression, que si le public leur continue son suffrage, ils feront des *Tableaux pittoresques de l'Inde* une publication annuelle, destinée à faire connaître entièrement en France le magnifique ouvrage de M. W. Daniell.

Paris, le 15 octobre 1834.

TABLEAUX

PITTORESQUES

DE L'INDE.

CHAPITRE Ier.

Temple singulier. — Le Rhinocéros. — Serinagour.

En quittant Hurdwar, comme on l'a vu à la fin du volume précédent, nous nous dirigeâmes vers les montagnes.

A peu de distance de l'endroit où se font les ablutions religieuses dans le Gange, on aperçoit un arbre *banyan* fort curieux. Il est consacré au culte de la divinité indienne, et son sanctuaire est visité, en tout temps, par la foule des pélerins d'alentour. Ce sanctuaire n'est autre que le vaste tronc de l'arbre que l'on a creusé et entouré d'une terrasse, et qui forme, grace au zèle pieux des fidèles, un temple très-fréquenté. Ils ne font qu'entrer par une porte et sortir

par l'autre. Ils déposent près de cette dernière leurs offrandes, selon l'usage des vrais croyants, en petites pièces de monnaie du pays. Ce pélerinage intérieur leur procure une purification mystique de leurs souillures morales. Étrangers aux dogmes religieux de cette foule, nous ne pûmes être admis au secret de cette chapelle *végétale*, où notre présence eût profané les saints mystères, et neutralisé la toute-puissante efficacité de l'intervention divine.

Un peu plus loin s'élevaient plusieurs petits temples indous; mais comme ce canton n'est guère habité que par des individus appartenant aux castes les plus pauvres et les plus ignorantes, aveuglément dupes des jongleries de leurs prêtres, le culte de ces temples n'est qu'un tissu de pratiques grossières et absurdes, que ne rachètent pas les cérémonies pompeuses ou riantes qu'on voit dans les autres contrées. Cependant on respire en ce lieu un air de sainteté plus qu'ordinaire. Quelque chose de solitaire et de solennel en rend l'aspect imposant, borné comme il est par la vue des montagnes voisines dont les ombres gigantesques l'enveloppent et se projettent au loin.

Les brahmines qui desservent ce lieu sacré racontent sur cet arbre singulier d'étranges histoires, qu'ils font remonter au-delà du déluge. Elles sont pour eux une source de profits, et servent à soutenir la superstition parmi le peuple. Au reste, à les entendre, le nombre des pélerins qui ont traversé l'intérieur de l'arbre-temple pour sauver leur ame, est tel qu'il surpasse de beaucoup les générations écoulées depuis l'origine de cette pratique.

La partie supérieure du *banyan* n'offre rien de remarquable ; elle n'ombrage pas même un espace de terrain aussi étendu que le font quelques arbres de même espèce sur les bords du Gange. Quoique la tige soit assez vigoureuse, et porte en elle tous les symptômes d'une longue durée, on voit pourtant bien qu'elle a déja passé l'époque de sa sève première. La main du temps s'appesantit sur elle.

Nous pénétrâmes dans les montagnes par le *ghaut*[1] de Coaduwar. Nous rencontrâmes plusieurs voyageurs qui nous donnèrent une fâcheuse nouvelle, en nous annonçant que la neige avait commencé à tomber un peu avant leur départ de Serinagour. Cette ville était le point où nous comptions terminer notre excursion.

Cependant, à mesure que nous avancions, le ciel paraissait prendre une couleur de rouge foncé, quand tout à coup, au débouché d'un vallon, nous aperçûmes au loin les montagnes tout en feu. Les flammes léchaient leurs flancs sur une étendue que nous estimâmes être de plusieurs milles. Dirigées par le vent, leurs ondulations ressemblaient aux vagues mouvantes de l'Océan, embrasées par les rayons obliques du soleil à son déclin. Cette mer de feu présentait à la vue un spectacle à la fois neuf et effrayant.

De tels phénomènes ne sont pas rares. On les attribue à l'action des bambous de la plus grande espèce, dont les tiges sans aspérités, poussées par le vent,

[1] On appelle *ghaut* de vastes rampes qui conduisent d'une côte escarpée aux bords du fleuve.

produisent, à l'aide de leur frottement, des étincelles, qui bientôt se changent en un vaste incendie, et embrasent des forêts entières sur la croupe des montagnes. Ces incendies durent souvent plusieurs jours. Ils s'éteignent comme ils s'allument, en un clin d'œil, dès qu'il tombe une de ces pluies de déluge si communes dans les pays montueux, où le ciel semble ouvrir parfois toutes ses cataractes ensemble. Il est certain que rien dans nos climats tempérés ne peut donner une idée des torrents d'eau qui découlent alors des montagnes, et de la violence avec laquelle ils se précipitent. Il est presque impossible à l'homme, et même aux animaux, de résister à la rapidité de leur course. C'est dans les forêts que tout être vivant cherche alors un refuge sous le couvert des arbres immenses et séculaires, dont la cime n'est encore qu'un insuffisant abri.

Ces forêts qui ombragent la partie inférieure des montagnes, sont remplies de gibier de toute espèce, mais surtout de paons. Rien n'est agréable comme de voir, au lever du soleil, ces beaux oiseaux sortir des plus sombres réduits des bois, et couvrir les vallées de leurs troupes nombreuses.

Dans les contrées les plus basses, on trouve l'éléphant sauvage; aussi, mais plus rarement, le rhinocéros. Nous fûmes assez heureux pour jouir de la vue d'un de ces animaux; hasard d'autant plus favorable, qu'ils ne se cherchent point, et ne vivent point en troupes comme l'éléphant, ce qui rend leur rencontre beaucoup plus chanceuse.

Drawn by W. Daniell R.A.

Engraved by J. Heath

Ce fut au détour d'une colline formant un angle saillant et aboutissant à un ruisseau étroit, que nous vîmes sur la rive, en face de nous, un superbe rhinocéros mâle. Il était debout au bord de l'eau, la tête penchée comme s'il eût à l'instant fini d'étancher sa soif dans la fraîcheur du courant. Comme il était immobile et à environ deux cents pas de nous, M. Daniell, protégé par une saillie du rocher, put en approcher assez pour en tracer une esquisse très-fidèle. Quand il eut fini, un coup de fusil fit partir l'animal, qui se retira d'un pas tranquille dans le *jongle*, sans avoir l'air effrayé ni du bruit de l'arme, ni de l'aspect de notre troupe restée à une certaine distance.

Le rhinocéros a été décrit amplement par les naturalistes, et de nombreux échantillons de cette espèce existent dans tous les cabinets d'histoire naturelle de l'Europe. Toutefois nous ne croyons pas inutiles quelques détails pris aux lieux où cet animal offre les traits et les proportions les plus remarquables. Sous ce rapport, la description de l'individu dont nous donnons ici la figure peut offrir quelque intérêt, et aux naturalistes peut-être la matière de nouvelles observations.

Il existe deux espèces de rhinocéros, le *bicorne* et l'*unicorne*. La première est, je le pense, particulière aux contrées d'Afrique. Elle est inconnue dans toutes les parties de l'Inde, où l'on ne trouve que le rhinocéros unicorne. Sa taille n'est guère inférieure à celle de l'éléphant, bien que son volume soit de beaucoup moindre. Son courage et son agilité supérieurs en font un animal des plus redoutables. Sa tête ressem-

ble par sa forme à celle du porc; ses yeux sont petits, son regard terne, et sa physionomie stupide et sauvage. Sa longueur, la queue non comprise, est de onze à douze pieds, ainsi que la circonférence du corps. On dit que quelques individus excèdent ces proportions. Il parvient quelquefois à sept pieds de haut. Il est extrêmement fort, et son épiderme est si dur et si épais, qu'il est impénétrable aux balles. Le cuir est découpé en curieuses écailles si bien jointes, si bien raccordées, qu'à une certaine distance il offre l'aspect d'une élégante cotte de mailles. La surface en est extraordinairement rude et si résistante au toucher que même la plus forte pression ne peut y laisser de trace. Les seules parties vulnérables de l'animal sont le ventre, les yeux et le tour des oreilles.

Le rhinocéros a des habitudes très-solitaires. Il parcourt seul les *jongles* les plus impénétrables : sa rencontre est un objet de terreur pour tous les autres animaux. Cependant il ne les attaque presque jamais sans provocation.

La corne qu'il porte sur le nez est grosse et pointue. Elle se recourbe vers le front dans sa partie supérieure, et forme un angle aigu avec le cartilage du mufle, au-dessus duquel elle s'élève d'environ trente pouces. Cette corne est une arme terrible; avec son secours employé à propos, on a vu des rhinocéros étendre à terre de monstrueux éléphants. Au reste, elle n'est point adhérente à la boîte osseuse de la tête; quand l'animal est tranquille, elle pend simplement entre les narines; mais à l'approche ou à l'attaque

d'un ennemi, il s'opère une telle tension des muscles et de la peau à laquelle elle est fixée, qu'aussitôt cette arme devient inébranlable et acquiert une force de résistance assez grande pour pénétrer le tronc d'un arbre à plusieurs pouces de profondeur.

La lèvre supérieure du rhinocéros est fortement proéminente et singulièrement souple. Elle fait les fonctions d'une trompe courte, et lui sert à saisir les racines des arbres et autres substances esculentes. Elle est susceptible d'extension et de contraction suivant les besoins de l'animal. Avec cette lèvre et le secours de sa langue, dit Bruce, il abaisse les branches supérieures et touffues pour les dévorer. Quand il a dépouillé un arbre de son branchage, il ne l'abandonne pas pour cela; il enfonce aussi profondément qu'il lui est possible sa corne dans la partie inférieure du tronc; puis il le fend en remontant, de manière à le réduire en baguettes étroites, qu'il entasse ensuite dans ses vastes mâchoires, et qu'il broie aussi aisément qu'un bœuf le ferait d'un pied de céleri.

La femelle ne produit qu'un petit à la fois; ce dernier met quinze ans environ à atteindre sa croissance. Le rhinocéros est d'un naturel farouche, et semble n'avoir été créé que pour satisfaire un monstrueux appétit. Quand il est irrité, il se livre à des accès de furie qui rendent son approche très-dangereuse. Moins doux que l'éléphant, il est aussi beaucoup plus à craindre dans sa colère, à cause de son agilité supérieure, et de son indomptable férocité. Sa voracité est extraordinaire; il consomme, quoique plus petit,

la nourriture d'un éléphant. Un jeune individu de cette espèce, envoyé du Bengale à Londres en 1739, à l'âge de deux ans, coûta 1000 livres sterling (25,000 fr.) pour sa nourriture pendant la traversée, y compris son fret.

Avant de pénétrer par le passage qui sépare les montagnes de la plaine, nous fûmes obligés d'obtenir du rajah de Serinagour la permission de visiter sa capitale. Elle nous fut accordée sans difficulté, mais non sans entraîner une perte de temps, à cause des formalités plus nombreuses qu'agréables qui font loi dans les cours des plus petits rajahs. Toutefois nous trouvâmes moyen de passer notre quarantaine assez agréablement en parcourant les vallées que traversait la route qui devait nous conduire au *ghaut* de Coaduwar. Le rajah nous envoya une escorte avec deux hirkarrahs (messagers), pour nous aider à franchir ce passage, où les montagnes se rapprochant autour de nous, étalaient à nos yeux les formes grandioses et majestueuses qui distinguent particulièrement ce lieu célèbre.

Dans le passage même, au sommet d'une colline terminée en plateau, et sur laquelle on monte par des degrés taillés dans le roc, est bâti un petit village fort propre, entouré d'une palissade solide et fermé par une porte. L'ouverture de cette porte est étroite et pratiquée dans le massif d'un mur épais. La vallée qui entoure la colline est défendue, du côté de la plaine, par un courant rapide, qui, faisant un demi-cercle, et l'entourant à moitié, va se précipiter dans

les vallées inférieures, avec ce bruit et cette impétuosité ordinaires aux torrents des montagnes.

La porte du village était gardée par un petit détachement de troupes du rajah. Dès que nous en eûmes franchi l'entrée, nous nous trouvâmes sur le territoire de Serinagour. Ce village est entièrement inhabité dans la saison des pluies, car alors le *ghaut* est tout-à-fait inabordable, et devient le repaire des tigres, des léopards, des ours, des hyènes, et d'autres bêtes féroces, qui toutes se retirent dans les jongles dès que le ciel plus serein et la température plus favorable rappellent l'homme dans ses habitations. Là, le *vakil* (envoyé) du rajah nous procura le nombre nécessaire de *diggeris* et de *sillenis*, c'est-à-dire de porteurs, les uns pour nos palanquins, les autres pour notre bagage. Cet homme fut plein d'attentions pour nous, et fit tout ce qu'il put pour nous éviter une partie des obstacles inséparables d'un voyage de montagnes. L'un de ces obstacles, dans la contrée que nous parcourions, c'est la répugnance que témoignent les habitants à se prêter aux commodités des étrangers. Aussi n'est-il pas facile d'obtenir d'eux des hommes pour le transport des effets. En général, ce peuple forme une race sans énergie, malgré les privations auxquelles il est souvent exposé, et les rudes travaux qu'elles leur imposent de temps en temps.

Le palanquin dont on fait usage dans ces contrées est d'une construction particulière et parfaitement adaptée à la nature inégale du sol. Souvent sur les pentes escarpées qu'il faut gravir à chaque instant, le

sentier tourne si brusquement autour de rochers coupés à angles aigus, qu'il serait impossible de doubler ces espèces de caps avec le palanquin ordinaire. C'est pourquoi les brancards de ceux en question sont partagés dans le milieu, et reposent sur un pivot mobile, de manière que la partie antérieure ou postérieure puisse se replier à volonté quand le porteur de devant tourne autour d'une butte anguleuse, et reprendre sa première position dès que l'obstacle est franchi. On ne peut voir sans surprise l'agilité avec laquelle les *sillenis* escaladent les pentes les plus rapides, où souvent on trouve à peine le passage d'une chèvre, et cela chargés comme ils sont, de leurs fardeaux, dont le poids incommoderait tout homme d'une force ordinaire, même sur un chemin uni. Ils portent avec eux des bambous, au bout desquels est fixée une traverse en forme de T; ces sortes de potences leur servent à accrocher leur charge quand ils veulent se reposer. Ces hommes sont, en général, petits, mais membrus, et leurs muscles sont fortement développés par l'exercice fatigant et continu qu'exige leur métier.

Leurs jambes sont souvent couvertes de varices veineuses, qui parviennent à la grosseur du petit doigt, et font l'effet de cordes roulées autour de cette partie du corps. On éprouve un sentiment pénible à l'aspect de cette infirmité, et l'on craint toujours de voir ces grosseurs se rompre subitement par quelque effort musculaire, accident qui ne manquerait pas d'être mortel pour l'individu.

Nous trouvâmes en cet endroit la route difficile et

parfois dangereuse. Elle était tracée tout au bord de ravins profonds, et, de loin en loin, taillée dans le massif du roc. Le torrent appelé Coah-Nullah se précipitait sous nos pieds, comprimé par son lit étroit de rochers, et allait rejoindre, en mugissant et chargé d'écume, le courant principal dont il était un des nombreux affluents.

Ce torrent se brise, en certains endroits, sur de vastes rochers qui interrompent son cours, avec un bouillonnement et un tumulte terrifiants pour le voyageur qui y plonge un œil inquiet, du haut de l'un des ponts fragiles si multipliés sur la route.

La frayeur qu'inspira à nos domestiques l'aspect de la contrée nous fit perdre encore du temps. Plusieurs d'entre eux refusèrent d'aller plus loin, et en dépit des soins attentifs du *vakil*, quelques-uns des porteurs qu'il nous avait procurés nous quittèrent dès que nous eûmes passé le *ghaut* de Coaduwar. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que nous parvînmes à les remplacer. Nous mîmes ensuite en usage, pour retenir leurs successeurs, un mode de contrainte et de discipline que la nécessité seule pouvait justifier, mais que nous n'avions pas l'alternative d'éviter. En un mot, nous fûmes obligés de substituer les étrivières à la persuasion, et de veiller attentivement, pendant toute la route, sur la conduite de nos nouveaux serviteurs.

Durant notre halte, il arriva un incident que je vais rapporter avec quelque plaisir, je l'avoue, parce qu'il caractérise au plus haut degré l'adresse de ces

montagnards pour mettre en défaut l'instinct féroce des animaux dont la rencontre menace à chaque pas leurs jours.

J'étais entré dans un vallon profond, armé de mon fusil et accompagné de deux montagnards, dans l'espoir d'abattre quelque pièce de gibier, fort abondant dans les jongles de ce canton, mais aussi tellement sauvage qu'il n'est pas facile de l'atteindre.

Après une marche longue et fatigante, nous montâmes avec quelque difficulté un escarpement de la montagne qui nous barra subitement le passage, quand tout à coup, en arrivant à son sommet qui surplombait un précipice, nous vîmes un ours déboucher d'un fourré du voisinage, et s'avancer vers nous avec des intentions évidemment fort équivoques. Mon premier mouvement fut de me préparer à faire feu, bien que mon fusil ne fût chargé que de grenaille; mais l'un de mes guides me fit signe à l'instant de m'arrêter, et me fit entendre par gestes (car c'était à grand' peine si je comprenais sa langue), qu'il allait attaquer notre ennemi sans armes. En effet, il commença aussitôt sa manœuvre avec tant de dextérité et de sang-froid, que je ne pus douter un instant de l'issue favorable de la lutte, malgré les périls qui y semblaient attachés.

Presque tout au bord du précipice s'élevait un grand arbre aux branches verticales, semblable, sinon pour la forme, au moins pour l'essence, au frêne des montagnes, et dont le bois était à la fois compacte et flexible. Le montagnard s'avança vers l'ours,

et, par quelques provocations, il n'eut pas de peine à l'éloigner de moi et à l'attirer vers lui. L'animal irrité tourna sur-le-champ toute sa rage contre cet ennemi. Celui-ci voyant cela, sauta lestement sur l'arbre, où il fut suivi par l'ours avec une égale promptitude. L'homme, parvenu à la cime, attacha, sans perdre une minute, une longue corde à l'extrémité de la branche sur laquelle il était posé, et la laissa couler à terre, où l'un de ses compagnons, la saisissant par l'autre bout, se mit à tirer de toutes ses forces, de manière à faire décrire à la branche un quart de cercle, et à l'amener à une position presque horizontale. Elle se trouvait ainsi projetée au-dessus du précipice, dont aucune autre branche intermédiaire ne la séparait. Cela fait, et le degré de tension étant suffisant, le montagnard se glissa avec précaution jusqu'au point le plus rapproché de l'extrémité, toujours suivi de l'ours, qui avançait avec une prudence au moins égale. Puis, dès qu'il vit la bête posée sur la branche tendue, il se laissa glisser adroitement le long de la corde jusqu'à terre. L'ours, frustré de sa proie d'une manière si inattendue, chercha à se retourner et à revenir sur ses pas; mais à peine eut-il lâché prise dans ce but, que l'homme coupa tout à coup la corde, dont le bout avait été solidement noué à une souche voisine; la branche alors, dégagée de sa violente contrainte, reprit son élasticité, et regagna avec une force irrésistible sa position naturelle. La promptitude, l'impétuosité du choc détachèrent l'ours de son étreinte: il fut lancé dans l'air comme un bloc de rocher par une catapulte.

A peine eut-il le temps de pousser un cri étouffé; précipité dans l'abîme, il alla tomber, avec un bruit sourd, sur les rochers qui en garnissaient le fond, et ne tarda pas, sans doute, à devenir la proie inanimée des vautours et des chakals. L'adresse avec laquelle le hardi montagnard conduisit ce périlleux stratagème, me jeta dans l'admiration.

Dans notre trajet jusqu'à Serinagour, nous rencontrâmes en abondance toutes les espèces d'arbres et de plantes d'Europe. Nous vîmes l'églantier avec et sans épines, le châtaignier, l'érable, le saule, le pommier, le poirier, l'abricotier, l'épine-vinette, le bouleau, l'if, le pin, le frêne, le sapin. Nous trouvâmes encore le mûrier, le laurier, le noisetier, la mauve de marais. La framboise, la fraise, la groseille, abondent dans ces contrées, ainsi que les fleurs familières aux Européens, telles que la rose églantine, l'héliotrope, le lychnis, le souci, le narcisse, le pavot, le pied-d'alouette. Les laitues, les turneps, les choux, les pommes de terre y poussent également fort bien et en grande quantité. Je crois même qu'il existe à peine une fleur, un fruit ou un légume d'Europe qui ne soit pas un produit de quelque partie de ces montagnes. On nous dit que dans les régions les plus élevées, on rencontrait souvent des chênes; cependant nous n'en vîmes pas. L'ortie commune y croît abondamment, mais elle est moins piquante qu'en Europe. Nous nous amusâmes beaucoup des grimaces et de la promptitude avec lesquelles nous vîmes se remettre sur pied deux de nos serviteurs bengalais qui s'étaient

avisés de s'étendre sur une touffe de cette herbe traîtresse, et de leur ébahissement, tandis qu'ils cherchaient à découvrir la cause de leur douloureuse surprise.

Nous traversâmes plusieurs *nullahs* (ravins) au milieu desquels étaient d'énormes masses détachées des rocs supérieurs; elles étaient tellement arrondies et polies par l'eau du torrent, qu'on aurait pu les croire ainsi façonnées de main d'homme. Pendant les pluies qui gonflent les torrents, ces masses, remuées par le courant, éprouvent un frottement continu, et une agitation au-dessus de toute idée. Il est vrai que l'impétuosité des eaux qui descendent des montagnes est si grande, qu'elles entraînent dans la plaine des quartiers de roche tout entiers.

Cependant les difficultés de notre voyage ne faisaient que croître; il fallait une bonne tête pour oser plonger un regard au fond des gouffres béants qui s'ouvraient sous nos pas, et notre curiosité ne nous permettait pas de passer les yeux fermés; d'ailleurs, le chemin que nous suivions pour descendre la montagne était parfois tellement escarpé, que nous étions forcés de nous accrocher aux saillies des rochers ou à quelques buissons rabougris qui croissaient çà et là en dépit de la nature pierreuse et des aspérités du terrain.

Mais nous étions dédommagés par l'aspect sublime que nous offraient ces pics élevés, qui nous entouraient de tous côtés. Des vallées si profondes et si sombres qu'elles défiaient le regard le plus perçant; des rochers qui s'élançaient en spirales majestueuses

au-dessus d'elles, entourés d'une ceinture légère de nuages, tel était le contraste à la fois grandiose et pittoresque, magnifique et sauvage, qui frappait nos yeux à chaque pas. Il y a quelque chose de si solennel, de si irrésistiblement saisissant dans le spectacle de ces admirables créations, que sans l'attrait de la végétation parsemée çà et là sur ces côtes gigantesques, et qui invite les voyageurs à jouir de sa fraîcheur, on ne se sentirait pas le courage d'aller plus loin.

Nous étions quelquefois obligés de traverser à gué les *nullahs*, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et ce n'était pas sans peine que nous pouvions tenir pied, à cause de la rapidité du courant, et des pierres rondes et mouvantes qui l'obstruaient. On ne peut se faire une idée des obstacles et du danger que présente le passage de ces petits torrents. La moindre glissade peut être fatale ; car telle est la violence avec laquelle ils roulent, que si le voyageur ne met pas toute sa force et son attention à garder son équilibre, le courant ne tarde pas à lui faire perdre pied, et une fois renversé, il est précipité de cascade en cascade, et broyé contre les quartiers de roche avant qu'il soit possible de venir à son secours. Le lit de ces *nullahs* est étroit, profond et irrégulier. Un des hommes de notre suite fut renversé, et ne dut son salut qu'au hasard, qui lui offrit une branche d'arbre tombée en travers du torrent, et à laquelle il parvint à se retenir. Le retentissement du torrent couvre la voix humaine, et se répète en échos prolongés, de manière à produire une confusion de sons non intermittents,

et aussi désagréables qu'assourdissants pour l'oreille. Comme nous éprouvions une extrême difficulté à gravir les montagnes, nous avions beaucoup de peine à faire plus d'un demi-mille par heure. Aussi nous cheminions en silence, avec tous les signes de la fatigue, sans qu'un sourire vînt dérider nos fronts soucieux et abattus. Au reste, cette imperturbable gravité est commune à tous ceux qui entreprennent un voyage dans les montagnes, et bien qu'assez étonnante, elle prend sa source naturelle dans le contraste des impressions qui nous affectent à l'aspect des précipices escarpés, ou à la vue des plaines unies et tranquilles.

En continuant notre route vers Serinagour, nous traversâmes plusieurs villages assez bien bâtis, quoique composés de groupes de maisons jetées çà et là sans ordre et sans plan. Ces habitations ne laissent pas, toutefois, d'être commodes. Ainsi qu'on le voit en Savoie, et, j'imagine, dans tous les pays de montagnes, l'une de leurs parois est formée par le flanc même du rocher contre lequel le toit est appuyé. On entre dans ces maisons par une porte assez basse pour que les habitants ne puissent la franchir qu'en rampant. C'est tout au plus même si un enfant de trois ans pourrait le faire sans se baisser.

Le reste de notre chemin parcourait des monts escarpés, dont les flancs chenus avaient été dépouillés de leur végétation par un de ces embrasements spontanés dont j'ai parlé plus haut, et qui sont si fréquents dans ces régions. A mesure que nous gravissions,

nous rencontrions des souches d'arbres calcinées, dont l'aspect était loin de réjouir la vue. Dans la partie supérieure de la montagne le *jongle* était intact.

Après avoir suivi quelque temps un sentier légèrement tortueux entre deux collines, nous entrâmes dans un bois touffu et naturellement impénétrable au jour. Une espèce de crépuscule semblait y régner de toute éternité, tant il était impossible aux rayons du soleil de percer ses masses épaisses et ténébreuses. Sans pouvoir distinguer des yeux aucun objet à une certaine distance, nous entendions distinctement le bruit de la cataracte, interrompu de temps en temps par le caprice du vent, mais qui revenait toujours plus intense frapper notre oreille.

Nous commençâmes alors à descendre par une pente rapide et hérissée d'obstacles : elle nous conduisit au fond d'une vallée, autour de laquelle s'élevaient des pics à perte de vue, et dont la cime semblait réellement prête à fendre le ciel. Là, sur la croupe écorchée et nue des précipices, des pins noircis ou fendus par la foudre faisaient entendre le craquement de leurs troncs balancés par la brise, et produisaient de loin en loin une succession de lourds et profonds gémissements, qu'un esprit mélancolique aurait pu prendre pour les lamentations lugubres des êtres de l'autre monde. Du fond de cette obscure vallée, en levant les yeux en l'air, nous apercevions les étoiles brillantes comme les paillettes d'un manteau. Le ciel nous paraissait d'une teinte uniforme du pourpre le

plus foncé, sur laquelle les astres étincelaient avec une vivacité d'éclat indescriptible; et cela, bien que le soleil ne dût se coucher que deux heures plus tard, et que la nuit fût, par conséquent, encore éloignée. L'imagination ne peut se représenter un pareil spectacle.

En sortant de cette vallée, nous recommençâmes à monter, espérant trouver en haut de la montagne la fin de nos nouvelles fatigues. Mais parvenus là, une autre rangée de monts à franchir s'offrit à nos yeux, et nous annonça la continuation de nos peines.

CHAPITRE II.

Un orage. — Les Goîtres. — L'Élan.

Le troisième jour après notre départ du *ghaut* de Coaduwar, nous fûmes assaillis par un ouragan accompagné d'éclairs et de tonnerre, et dont la violence m'a laissé un souvenir ineffaçable. Dès le matin, nous avions remarqué un mouvement graduel d'accélération dans la course des nuages. Leurs flocons de ouate brisant, de temps en temps, les rayons du soleil et se combinant avec eux de diverses manières, les reflétaient en leur empruntant mille nuances éclatantes, et répandaient, sur tout le paysage d'alentour, une teinte délicieuse à l'œil. Le ciel était brillant à notre zénith, bien que l'atmosphère fût lourde et étouffante. A la fin, l'orage s'étendit sur la cime des monts, tantôt roulant rapidement, autour de leurs flancs escarpés, les masses de nuages semblables à la

blanche écume, tantôt les allongeant en bandeaux ondulés, dont les couches, de plus en plus épaisses, prenaient des formes bizarres et fantastiques, à mesure qu'elles venaient se rompre contre les pics dépouillés ou couverts de bois. A peine avions-nous contemplé, pendant quelques minutes, ce magnifique spectacle, que le ciel, sans aucun symptôme avant-coureur, se couvrit subitement et nous plongea dans une obscurité si profonde, qu'elle nous dérobait entièrement les objets à quelques pas de distance. Aussitôt la pluie commença à tomber comme un nouveau déluge.

Nous cherchâmes un abri sous une saillie de rocher qui couvrait le bord du chemin, dans une étendue de plusieurs pieds. Les éclairs s'échappaient du sein des nues comme d'un immense réservoir de feu, et semblaient un incendie dans les montagnes, tant leur succession était rapide et continue. Les éclats du tonnerre qui les suivaient de près, étaient assourdissants. On ne saurait peindre la sublime grandeur de ce spectacle. Les roulements de la foudre, prolongés par les échos, se répercutaient de rocher en rocher, tout le long de vallées sans fin; ils faisaient trembler la base des montagnes et allaient se perdre au loin, dans les profondeurs des ravins impénétrables à l'œil, et dont l'aspect seul occasionne des vertiges. Alors succédaient tout à coup des intervalles d'un silence absolu, effrayant et pénible à supporter.

Bien que l'orage n'eût duré que l'espace de quelques minutes, il nous fallut un certain temps pour nous

remettre des émotions qu'il nous avait causées à tous. Assurément, eu égard à sa durée, c'est le plus terrible des phénomènes de ce genre dont j'aie été témoin pour ma part.

L'atmosphère ne tarda pas à s'éclaircir; les nuages ouvrirent passage aux rayons du soleil, qui versa aussitôt des flots de lumière sur le feuillage dégouttant et tout brillant de vives étincelles. En même temps, quelques roulements répétés dans le lointain, à de longs intervalles, achevaient de nous annoncer que l'orage était en pleine retraite. Les masses de vapeur qui enveloppaient la cime des montagnes se dispersaient à leur tour, et bientôt il ne resta plus la moindre trace du trouble momentané de la nature.

Cependant la nuit approchait, et déja les ombres s'épaississaient autour des objets environnants. A peine eûmes-nous fait encore quelques pas, que le soleil, en descendant sous notre hémisphère, répandit un dernier éclat sur les masses de nuages accumulées à l'horizon, et sur les sommets élevés des montagnes rangées autour de la vallée.

Indra, la divinité des éléments, est en grande vénération dans ces montagnes. Les nombreuses transformations de ce Jupiter indien nous furent racontées par les montagnards avec une imperturbable gravité. Ce dieu est un des héros de leur mythologie; ses attributs trouvent une place toute naturelle dans une contrée où les ouragans sont si fréquents. L'une de ses incarnations a fourni une fort belle allusion à sir

William Jones, dans son ode pleine de mouvement et d'élévation [1].

Nous étions parvenus assez avant dans les montagnes, pour rencontrer des exemples d'une triste difformité qui afflige une partie des habitants de ces contrées. Je veux parler des goîtres qui existent là, comme dans les Alpes de la Suisse. Nous vîmes, en effet, des individus atteints de cette infirmité, à un tel point, que l'excroissance faisait le tour du cou. Chez quelques-uns même, le développement auquel elle était parvenue avait rejeté la tête en arrière et empiété sur la poitrine. Le teint maladif et l'air misérable de ces êtres disgraciés causaient à la vue une impression pénible, et que nous ne pûmes dissimuler. Quelquefois les opérateurs du pays extirpent ces goîtres avec un instrument tranchant; mais ces hommes ne sont guère plus habiles que les derniers de nos maréchaux ferrants. Ils déchirent horriblement le malade; néanmoins celui-ci guérit avec une rapidité étonnante, ce qu'il faut attribuer à la pureté de son sang, favorisée par un régime simple. La fièvre est un accident peu connu parmi ces gens, même après la perte d'un de leurs membres, par suite d'une opération toujours très-grossière et très-incomplète; ils en sont quittes

[1] Indra, sous la forme d'un jeune berger, s'introduisit dans un jardin pour y dérober des fleurs de grenadier destinées à Indrani, sa bien-aimée. Surpris par le maître du jardin, il fut par lui saisi et chargé de liens. Cette légende rappelle aux amateurs des classiques le passage d'Ovide, où il peint Bacchus enchaîné par des marins. (*Métamorphoses*, liv. III.)

pour s'appliquer un cataplasme de safran mélangé avec quelques herbes. Il se forme ainsi une suppuration, à la suite de laquelle la plaie se cicatrise avec un promptitude presque incroyable.

Le même jour, un peu après midi, nous arrivâmes à un pont de construction barbare, sur lequel il nous fallut passer pour éviter un détour de plusieurs milles. Ce fut une opération à laquelle nous eûmes quelque peine à nous décider, à cause des chances qu'elle présente à quiconque n'est pas familier avec ce singulier mode de transport. Le pont consistait simplement en deux cordes, d'environ un pouce et demi de diamètre, formées de plantes rampantes entrelacées. Ces deux cordes sont distantes l'une de l'autre de 16 pouces, et solidement fixées aux deux rives du courant, sur des bambous bien enfoncés en terre, à côté l'un de l'autre. Elles sont passées dans un cerceau, destiné à glisser sur toute leur longueur. C'est dans ce cerceau, sur le bord inférieur duquel il est assis, que se place le passager, entre les cordes qu'il tient des deux mains, et sur lesquelles il se laisse couler d'une rive à l'autre. Cette méthode, très-familière aux montagnards, ne leur présente aucune difficulté. Il n'en est pas ainsi pour tout individu qui s'aventure une première fois sur cette douteuse machine, ayant, à 80 ou 100 pieds au-dessous de lui, un torrent impétueux et sans fond. Certes, il y a de quoi trembler quand on se voit ainsi lancé au-dessus des flots bondissants et tourbillonnants, et surtout quand on sent ce pont suspendu s'ébranler et suivre l'impulsion du

vent, dont les bouffées et les sifflements viennent quelquefois assaillir le pauvre voyageur dans le cours de sa périlleuse traversée.

A peine débarqués sur la rive opposée, nous vîmes sortir d'un bouquet d'arbres, situé sur la côte, un superbe élan, que deux de nos gens tuèrent aussitôt à coups de mousquet. Cet animal habite, si je ne me trompe, les quatre parties du monde; mais on ne le trouve que dans les pays de montagnes. Ses mœurs sont douces, et son naturel si craintif que, quand on le débusque, la frayeur le paralyse au point qu'il tombe sur ses genoux, et reste dans cette posture assez de temps pour permettre au chasseur de le tirer à coup sûr : toutefois, si on laisse échapper ce premier moment, l'animal vigoureux s'élance avec une rapidité incroyable, qui le soustrait à toute poursuite, et qui ne se ralentit qu'au bout de plusieurs lieues. Malgré la timidité de son caractère, s'il se voit attaqué, il se défend avec énergie, à l'aide de ses cornes. Il tient ainsi les chiens en respect, les frappe, les déchire à coups de tête, et souvent les étend morts sur la place. Sa taille ordinaire est celle d'un bœuf anglais.

Après quelques heures de marche, nous arrivâmes à un gouffre, au-dessus duquel les monts s'élevaient à une immense hauteur. Il nous fallait gravir ses flancs escarpés par un sentier tellement étroit, que nous ne pouvions le suivre qu'à la file les uns des autres. Une large cataracte bondissait du haut du précipice, à côté de nous. Au moment où nous atteignîmes le sommet, un de nos *sillenis* (porteurs) laissa tomber de son

épaule un petit porte-manteau, qui alla rouler au fond de l'abîme. Aussitôt il se décida à descendre pour aller le chercher, bien qu'il fût à une profondeur de 200 pieds au moins, et il fit ses préparatifs sans perdre une minute. Une forte corde de cuir fut assujettie par un bout à un arbre qui s'avançait au-dessus du précipice. A l'autre bout, on attacha solidement un bambou épais, d'environ 15 pouces de long, sur lequel l'homme plaça ses pieds; puis, saisissant la corde à deux mains, il se fit descendre lentement dans le vide. La paroi du précipice étant rentrante en cet endroit, il ne courait pas le risque de s'y cogner. Quand il fut parvenu à environ 150 pieds de profondeur, le vent se mit à le balancer avec une violence effrayante. Les bouffées qui s'engouffraient dans cet abîme, n'y trouvant pas d'issue, se repliaient sur elles-mêmes, et, dans ce reflux, elles faisaient tournoyer le malheureux de manière à rendre sa position très-critique. Néanmoins il tint bon et descendit toujours jusqu'à ce qu'il ne parut plus que comme un point noir. Puis, tout à coup, la corde se relâcha, ce qui indiqua suffisamment qu'il était parvenu à sa destination. Quelques instants après, deux ou trois secousses imprimées d'en bas à la corde avertirent ses compagnons de le remonter, ce qu'ils firent avec plus de célérité qu'ils n'en avaient mis à le descendre. L'augmentation du poids annonçait qu'il avait recouvré l'objet perdu; en effet, il reparut bientôt sain et sauf, avec le porte-manteau sur son épaule.

Enfin, après six jours de marche, depuis notre

départ d'Hurdwar, nous entrâmes à Serinagour. Durant tout le trajet du dernier jour, nous avions eu constamment en perspective la neige des monts, formant sur cette chaîne lointaine, comme une blanche draperie descendue du ciel. Elle se découpait distinctement sur les cimes à une hauteur incalculable, et réfléchissait les rayons du soleil, avec mille effets d'optique et de lumière qui transportaient l'imagination dans un monde fantastique, et composaient un spectacle d'une nouveauté et d'un grandiose extraordinaires.

Aussitôt après notre arrivée à Serinagour, nous fûmes présentés au rajah. C'était un homme rempli d'intelligence, de manières polies, et d'un abord ouvert et aisé. Sa physionomie, sans offrir aucun trait de caractère particulier, ne manquait pas de vivacité. Toute sa manière d'être faisait naître la confiance : ce fut avec une cordialité non feinte qu'il nous accueillit. Dans sa franchise, il y avait pourtant quelque chose d'un peu efféminé, à cause de l'attention qu'il paraissait prendre à sa parure extrêmement soignée. Il portait, autour des poignets, de larges bracelets d'or, et ses doigts étaient chargés de bagues de toutes formes et de toutes grandeurs, du même métal précieux.

La population de Serinagour est de race mêlée ; on y reconnaît pêle-mêle les traits de l'habitant des montagnes, de l'habitant des plaines, du Patan, du Tartare, du Chinois, de l'Indou : quelques individus portent la physionomie spéciale d'une de ces races. Ils ont le teint légèrement basané et très-peu de barbe :

aussi ceux qui en ont un peu plus que les autres, ne manquent pas d'en tirer vanité. Au total, ce peuple est d'un naturel doux, inoffensif, et bien qu'il ne manque pas de courage pour repousser les agressions, il n'a déployé pour sa défense, lors de la conquête, qu'une intelligence fort bornée, eu égard aux ressources naturelles que lui offrait son sol montagneux.

Le second jour de notre arrivée, le rajah nous rendit une visite dans les règles, accompagné des principaux officiers de sa cour. Cependant il y eut peu d'étiquette dans cette démarche, quoiqu'elle pût passer pour officielle, puisque le prince se présentait revêtu de son plus beau costume de cour. A notre première entrevue, nous lui avions fait présent d'une paire de pistolets et d'une montre. Quand il vint nous voir, il porta ce bijou avec lui, et nous pria de lui en expliquer les mouvements, les fonctions et les divisions du cadran, comme s'il n'avait jamais vu rien de semblable, et bien qu'il eût souvent entendu parler de cette merveilleuse invention, avec enthousiasme, par ceux de ses compatriotes qui étaient allés dans la plaine et avaient fréquenté les Européens. Il parut enchanté quand on lui eut fait comprendre la structure compliquée de sa montre; ce qui ne fut pas difficile, car il avait l'intelligence très-prompte. Cette promptitude, au reste, est commune à tous les individus de la race indoue. Je crois qu'on n'a pas, jusqu'ici, apprécié à leur juste valeur les heureux dons qui distinguent ce peuple éminemment favorisé par la nature. On n'a trop souvent étudié ses facultés morales qu'au travers

de l'enveloppe de ses superstitions; et ces superstitions servent plutôt à déformer son caractère général qu'à en mettre en relief les traits saillants.

Après que nous eûmes expliqué au rajah le mécanisme de la montre, nous lui fîmes cadeau d'une petite quantité de poudre à tirer, dont la puissance parut l'étonner, celle que fabriquent les indigènes étant infiniment moins forte que celle qui vient d'Europe. On en donna une charge à l'officier porteur du fusil du rajah, pour qu'il en fît l'essai avec cette arme. Mais cet homme jeta un coup d'œil de dédain sur cette faible quantité, et voulut qu'on lui en donnât le double. Le résultat fut que le recul renversa l'homme, lui disloqua à peu près l'épaule, et mit le fusil dans un tel état qu'il fallut le porter à un armurier.

Le serviteur confus se convainquit par expérience que la puissance de cette poudre n'était pas un mensonge, et il en demeura d'accord d'assez mauvaise grace. Comme il affectait de traiter sa mésaventure avec une insouciance que démentait son sourire contracté, et comme la mine des assistants témoignait ouvertement le peu de pitié qu'on avait de son obstination, le rajah s'amusa beaucoup de cette petite scène, et nous quitta bientôt avec des signes et des protestations réciproques de cordialité et de bienveillance.

Avant de nous éloigner de Serinagour, nous allâmes visiter les écuries du rajah, dans lesquelles on voyait un superbe animal de l'espèce bovine, appelé

Yak. C'est le taureau domestique du Thibet. Je ne pense pas qu'il en existe un seul individu vivant en Europe. Au Thibet, on le rencontre fréquemment à l'état sauvage, mais surtout à l'état de domesticité. Toute la richesse des hordes tartares consistant dans leur bétail, elles en entretiennent de nombreux troupeaux. C'est pour ces peuples une fortune inestimable, car ils ne vivent à peu près que de lait. La vente des crins de *yak* leur assure de grands profits, le besoin de cette marchandise étant général dans toutes les contrées environnantes.

Cet animal a environ cinq pieds de haut; sa forme et son volume le font ressembler au taureau commun d'Angleterre. Il en diffère principalement en ce qu'il est couvert d'un long crin soyeux qui tombe le long de ses flancs jusque sur ses jarrets. Il a aussi la tête plus courte et les oreilles plus petites. Ses cornes, beaucoup plus longues, recourbées en arrière à leur naissance, dans une direction horizontale, se rapprochent graduellement, puis se relèvent, vers leur extrémité, presque verticalement. Le front est extrêmement proéminent. Ce qui le fait surtout paraître ainsi, c'est une touffe épaisse de poil frisé qui le couvre, tombe sur les yeux, et contribue à donner à l'animal un air sombre et lourd. Il a l'œil grand et très-saillant, mais sans vivacité. Cette disposition, qui donnerait à sa physionomie quelque chose de stupide, est masquée en partie par le poil du front.

L'*yak* a toutes les marques d'un animal de race

pure et sans mélange de sang. Il a les narines petites, mais bien ouvertes; le nez bien pris et délicatement tourné, offrant cette rondeur de forme et cette finesse d'épiderme qui distinguent tous les animaux de pur sang. Le cou est court et arqué; entre les deux épaules est une bosse semblable à celle du taureau des Brahmines, espèce particulière à l'Indostan. Cette bosse est garnie d'une quantité de poils frisés, très-doux et d'une tout autre nature que ceux qui couvrent le reste du corps. Cette fourrure, car c'en est bien une, recouvre les épaules et se prolonge, quoiqu'en moins grande abondance, tout le long de l'échine jusqu'à la naissance de la queue. Cette dernière est composée d'une houppe épaisse de crins argentés : elle balaie le sol, et ajoute beaucoup à la tournure élégante de ce bel animal.

Cette queue est beaucoup plus fournie que celle de nos plus forts chevaux de trait, et d'un crin plus fort et plus soyeux. Dans quelques individus, elle est d'un blanc parfait, quoique le reste du corps, à l'exception du dos et de la légère fourrure qui couvre les épaules, soit entièrement noir. Souvent ces deux couleurs sont dans l'ordre inverse; mais le blanc sur le noir est la combinaison la plus commune. (Voir la gravure ci-contre.)

L'*yak* a les jambes courtes; elles paraissent même tout-à-fait disproportionnées à cause de son énorme volume, qu'augmente encore la quantité de longs poils dont il est couvert. Chez plusieurs de ces animaux,

cette toison descend même si bas qu'elle touche presque la terre, ce qui leur donne une tournure très-peu prévenante, et les fait ressembler à des reptiles plutôt qu'à des quadrupèdes, lorsqu'ils marchent lentement.

Les naturels du Thibet fabriquent, avec la douce fourrure qui couvre le dos du *yak*, un drap fin et très-fort. Nul doute que l'industrie européenne ne parvînt à en tirer également un produit de qualité supérieure. L'*yak* n'est pas ordinairement farouche, mais, abordé par des étrangers, il donne des signes d'impatience redoutables. Son air habituel est sombre, ce qui tient, je pense, à la proéminence de son front, qui lui durcit la physionomie. Tout ce qui est certain, c'est qu'il ne témoigne pas, à l'approche des personnes familières avec lui, ce plaisir que paraissent ressentir la plupart des autres animaux domestiques. Il est extrêmement rancunier, et devient féroce toutes les fois qu'il se trouve en présence de quelqu'un qui l'a offensé. La femelle s'appelle *Dhi*. Les Tartares nomades en entretiennent de nombreux troupeaux.

L'*yak*, que ces peuplades errantes font paître sur le sommet des montagnes et dans les profondes vallées du Thibet, leur fournit en même temps des vêtements chauds et une nourriture saine. Il sert aussi en guise de bête de somme, et, comme il a le pied sûr, il fait l'office de monture à travers les montagnes âpres et raboteuses. Il est rare qu'il s'abatte en mar-

chant; et quand cet accident lui arrive, les suites en sont presque toujours fatales.

Les pâtres font ordinairement avec le cuir de cet animal une espèce de manteau lâche qui leur couvre tout le corps et pend jusqu'aux genoux. Ce vêtement suffit pour les mettre à l'abri de la froide température qui règne dans leurs régions désolées. La nuit, leur manteau leur sert de matelas. Le long poil, après avoir été soigneusement détaché de l'épiderme, sert à faire une sorte de toile à tente fort artistement tissue et imperméable à l'humidité. On en fait aussi des câbles beaucoup plus forts que ceux de chanvre, et qui résistent beaucoup plus long-temps à l'influence du climat et à la fatigue du frottement.

La queue d'*yak* est un ornement indispensable du costume d'apparat dans toutes les cours d'Orient; elle est en usage de cette manière dans toute l'étendue de l'Inde. Quand le commerce ne peut en fournir en proportion avec la demande, d'adroits contrefacteurs, qui n'ont de rivaux que parmi les Chinois, en fabriquent de fausses, mais très-bien imitées. On fait encore, avec ces queues, des chasse-mouches pour écarter les insectes du visage des personnes assez opulentes pour pouvoir se procurer ce genre de luxe. La *dhi*, ou femelle du *yak*, donne une grande quantité de lait si gras qu'on en fait du beurre bien préférable à celui que fournissent tous les animaux des autres espèces bovines en Asie.

Nous nous félicitâmes du hasard qui nous permet-

tait de voir un si bel individu de cette espèce, car il ne se rencontre que très-rarement au-dessous des monts du Thibet. Personne, que je sache, n'a encore essayé de l'acclimater dans le Bengale; il est probable d'ailleurs que cette expérience serait sans résultat.

CHAPITRE III.

Les Ghourkas. — Le colonel Gillespie. — Siége de Kalunga.

L'INDÉPENDANCE des montagnards de l'Himalaya a reçu de graves atteintes par suite de la tyrannie des Ghourkas, qui régnèrent sur la partie méridionale de ces contrées jusqu'à ce que le gouvernement anglo-indien vînt les déposséder à l'époque de la guerre du Népaul. L'organisation politique de ces montagnards, étant une pure féodalité, présentait tous les inconvénients ordinaires de ce système, et, entre autres, une absence totale d'unité. Le district, qui est fort étendu, était tout entier divisé en petits états gouvernés chacun par un chef indépendant : tous ces chefs à demi barbares ne rougissaient pas de faire du pillage un moyen de conquête. Aussi n'étaient-ils occupés qu'à se rançonner les uns les autres, le plus fort tombant sur le plus faible; d'où

il résultait qu'ils vivaient dans un état de guerre permanent.

Les continuelles révolutions qui agitaient un pays ainsi constitué, accélérées par les mœurs incultes et grossières des peuples, faisaient de ceux-ci une proie facile pour le premier conquérant qui aurait la hardiesse d'escalader leurs montagnes, et de dicter des lois fixes à tant de membres épars, tous prêts à obéir pourvu qu'ils se vissent réunis sous une autorité commune; tous prêts à sacrifier, pour une condition plus prospère, leur âpre et sauvage indépendance.

L'état de Ghourka, situé à l'ouest du Népaul, était, il y a quelques années, gouverné par un chef entreprenant, qui, résolu de conquérir tout le pays de la montagne, dirigea toutes ses pensées et toutes ses ressources vers la réalisation de ce plan.

Il soumit d'abord la fertile vallée de Népaul, qui était la clef de ses futures conquêtes. Cette vallée contenait une vaste étendue de terrain fertile, mais sans maîtres, dont les productions riches et variées lui promettaient une ample récolte. Ce chef ambitieux mourut peu de temps après cette conquête importante, et eut pour successeur son fils, guerrier farouche et non moins entreprenant. Il continua le plan de son père avec l'énergie naturelle à son caractère. Maître par succession de ressources puissantes, il tourna ses armes contre les petits souverains de la montagne, qu'il ne tarda pas à subjuguer, malgré une vigoureuse résistance. Il finit par être assassiné, et eut pour successeur un étranger de son sang, Ummur-

sing-Thappa, qui usurpa la souveraineté, non seulement de l'état de Ghourka, mais encore de tous les districts montagneux limitrophes. Ce fut sous le joug de ce tyran que les montagnards se virent durement dépouillés de leur liberté et de leur indépendance.

Les guerriers ghourkas, formés à une discipline sévère, mais savante, par des commandants pleins d'expérience et de sagacité, sont souvent supérieurs et ne sont jamais inférieurs aux autres troupes indiennes, ignorantes, comme eux, des ressources de la tactique européenne. Ils sont insensibles aux dangers, et toujours prêts à tenir tête au premier ennemi qui se présente. L'obéissance est à leurs yeux le premier devoir du soldat. Aussi sacrifient-ils, sans balancer, leur vie à l'accomplissement de leur consigne militaire. La plus légère infraction à cet égard passe vis-à-vis d'eux pour le comble du déshonneur. N'ayant pas une idée bien nette du droit, mais possédant au plus haut degré la conscience du devoir, ils obéissent à l'autorité qui commande leur soumission, avec une fidélité patiente et inébranlable que ne peuvent altérer même les plus barbares traitements. Éminemment doués du sentiment de l'honneur, il arrive bien rarement qu'ils trahissent la confiance dont ils sont l'objet, même de la part d'un étranger. Enfin, leur longue suite de victoires et leur persévérance connue à défendre leurs conquêtes, en firent des ennemis bien loin d'être méprisables pour nos armées dans la guerre du Népaul.

Pour preuve du caractère résolu que déploient les

guerriers ghourkas dans la défense de leurs conquêtes, il me suffira de rapporter un fait mémorable qui eut lieu en 1814.

Un fort détachement commandé par le colonel Gillespie, l'un des plus braves officiers au service d'Angleterre, avait été envoyé pour faire le siége de Kalunga, petite forteresse dans le Dhoun. Le colonel Gillespie eut le malheur d'être tué à l'assaut. La garnison était d'environ trois cents hommes, tandis que les assiégeants formaient un corps d'armée de près de trois mille hommes, dirigés par des officiers pleins de courage et d'expérience. Après une lutte acharnée, dans laquelle ces derniers perdirent beaucoup de monde, le fort fut évacué par le restant de la garnison, en tout soixante-dix hommes, lesquels, se frayant de vive force un passage au travers des défilés gardés par leurs ennemis, réussirent à s'échapper sans autre accident qu'un très-petit nombre de tués. A la pointe du jour, l'officier qui avait le commandement depuis la mort de Gillespie prit possession du fort, où il ne trouva que les murs écroulés, des ruines noircies par le feu et couvertes de morts et de mourants. Ce fut alors qu'on put juger la résistance désespérée qu'avait dû faire cette poignée de soldats à demi civilisés, contre des forces hors de toutes proportions, supérieurement disciplinées et dirigées par les plus habiles officiers de l'armée anglo-indienne. Ce que les assiégés avaient fait et souffert passait toute croyance. Certes, il n'avait fallu rien moins qu'une patience héroïque et un courage indomptable pour

les soutenir dans une pareille situation ; les vainqueurs en furent amplement convaincus par le spectacle horrible qu'ils avaient sous les yeux. Leurs oreilles étaient déchirées par les lugubres gémissements des mourants ; leurs cœurs se soulevaient à la vue du sol que jonchaient des membres mutilés et arrachés par l'explosion des bombes, à l'aspect de cadavres défigurés, déja noirs et putréfiés, gisant à la place même où ils avaient reçu le coup mortel sous une grêle de balles. Les restes des premières victimes de ce siége meurtrier avaient été ensevelis à peine à la surface de la terre. Aussi, de toutes parts, les voyait-on à demi découverts, présentant le plus hideux spectacle, et exhalant dans l'air des miasmes pestilentiels. Parmi les morts et les mourants se trouvaient des femmes et des enfants, la plupart horriblement défigurés, mais encore vivants et implorant d'une voix lamentable une goutte d'eau pour apaiser la rage de la soif qui les dévorait, et qui ajoutait encore aux intolérables tortures de leur agonie.

Tous les soins que l'humanité pouvait suggérer furent prodigués à ces malheureuses créatures ; mais tels étaient les terribles effets du bombardement, qu'un bien petit nombre de blessés survécut. Plus de cent corps morts furent mis sur un bûcher, et brûlés par nos troupes indigènes ; et tous les blessés furent confiés au chirurgien des troupes anglaises, qui réussit à en guérir quelques-uns.

On fit peu de prisonniers. Tous furent traités avec beaucoup de douceur, en témoignage du respect des

vainqueurs pour leur bravoure. En effet, les annales guerrières de l'Inde offrent peu de faits comparables au siége de Kalunga, elles n'en offrent aucun qui lui soit supérieur. Le seul qui puisse entrer en parallèle avec avantage est le siége célèbre de Burtpore, où le vieux commandant Lake reçut le plus rude échec de toute sa carrière militaire dans l'Inde; et l'on sait qu'elle fut pour lui la source d'une renommée impérissable.

Malgré les pertes cruelles endurées par les Ghourkas dans cette occasion (car ils succombèrent en tout lieu sous la puissance et la discipline de nos troupes), ils ne témoignèrent aucun symptôme de cette hostilité vindicative qu'on leur attribuait dans des temps antérieurs, et qui se rencontre encore si communément parmi les races indiennes de nos jours. Ils ne se livrèrent point à d'injustes représailles. Ils traitèrent leurs prisonniers avec la plus grande humanité, exprimant en toute occasion leur extrême confiance dans les officiers anglais, dont ils exaltaient la tactique supérieure avec la noble ingénuité d'un ennemi brave et généreux. Voici une preuve de cette confiance qui mérite d'être rapportée :

Tandis qu'à chaque décharge le canon des assiégeants faisait pénétrer dans la forteresse la mort et la dévastation, un soldat ghourka, blessé, s'avança sur la brèche, et fit signe de la main qu'il voulait parlementer. Aussitôt on ralentit le feu dans nos lignes, et on accueillit cet homme avec la plus grande cordialité. Un coup de canon lui avait emporté toute

la partie inférieure du visage. On le confia aux soins du chirurgien, et le hasard voulut qu'il guérît après un traitement fort long et fort chanceux. Dès qu'il fut assez bien pour pouvoir se mettre en route, il partit pour rejoindre les siens, annonçant, dans le langage d'un patriotisme exalté, qu'il allait joindre ses efforts aux leurs pour défendre leur pays contre un ennemi généreux, mais qui n'en était pas moins l'ennemi de la nation. La lutte ne dura guère, et bientôt les montagnards, grace à l'intervention anglaise, furent délivrés de la domination des Ghourkas.

Les habitants natifs de cette contrée sauvage et inhospitalière n'ont rien dans leur apparence ni dans leurs habitudes qui puisse inspirer le moindre intérêt en leur faveur. Quelques districts offrent de rares exceptions, et renferment quelques individus qui rappellent la race des généreux et vaillants montagnards. En général, les hommes sont petits de stature, mais leurs membres sont musculeux et souples, ce qui leur donne beaucoup de force et d'agilité. Leur physionomie n'est pas prévenante, et si, d'un côté, l'aspect de leur personne ne fait qu'inspirer de la pitié pour l'état de dégradation civile et sociale où ils végètent, de l'autre côté, la basse servilité de leurs manières ne fait que corroborer cette fâcheuse impression. Parmi les paysans mêmes, les principaux, appelés zémindars, qui possèdent de grandes fermes, et savent se procurer, comparativement, toutes les douceurs d'une vie aisée, ne sont pas, sous le point de vue moral, dans une condition meilleure que les derniers de leurs

subalternes. Ce sont les mêmes vices, la bassesse, la servilité, la fausseté. Ils mentent, ils dérobent, ils volent toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion, comme si le mensonge, le larcin et le vol étaient les trois vertus cardinales. Leur ignorance est honteuse pour l'humanité, et cependant ils ont au plus haut degré cette astuce habilement déguisée, si commune aux intelligences dégradées. Leurs princes partagent les vices, l'ignorance et le mépris de toute instruction qui les caractérisent, et qui, de la part de ces derniers, sont la source de plus grands maux, en raison de leur plus grande puissance.

J'ai parlé de la force musculaire de ces peuples, et surtout de celle des classes les plus pauvres. En effet, la plupart ont les jambes en disproportion avec le corps. Depuis la cheville jusqu'à la hanche, c'est un tissu de muscles qui conviendrait à des géants de six pieds, et leur taille ne s'élève guère au-delà de cinq. Mais la vie active de ces hommes explique naturellement le développement extraordinaire et l'épaisseur de leur membrure. Accoutumés dès l'enfance à gravir péniblement les monts escarpés, souvent chargés de lourds fardeaux, leurs muscles acquièrent une élasticité et une force de tension inconnues aux habitants des plaines. D'un autre côté, le froid très-vif auquel ils sont si souvent exposés endurcit, resserre leurs fibres, et les rend propres à braver les rigueurs de tous les climats. Un de ces montagnards portera souvent une charge de quatre-vingt-dix à cent livres pesant à une distance de seize milles (un peu plus de

cinq lieues), par des sentiers raboteux et si étroits, qu'à peine semblent-ils faits pour le passage des chèvres. Ce n'est pas tout, il grimpe avec cette charge le long des pics presque perpendiculaires, et se glisse sur les pentes les plus rapides, sans le moindre signe de frayeur, et, en apparence, sans la moindre difficulté.

Les montagnards de l'Himalaya, en dépit de leur dégradation sociale, n'en forment pas moins une race d'hommes extraordinaire à tous égards. Toutes semences de morale ne sont pas étouffées chez eux : seulement leurs vices prévalent sur leurs bonnes qualités, et en ternissent l'éclat. L'habitant de ces contrées est l'esclave de ses passions et d'un égoïsme insurmontable.

Les vices les plus saillants du caractère asiatique, la colère, la trahison, la vengeance brutale, la duplicité rancuneuse, la bassesse rampante, ne sont peut-être chez ce peuple qu'une conséquence de son contact avec les populations de la plaine; conséquence poussée à l'extrême par l'impunité, et qui dégénère en une férocité de sauvages.

Leurs princes d'ailleurs sont pour eux une source de détestables exemples par les haines mortelles et les querelles qu'ils nourrissent les uns contre les autres, à l'instar des seigneurs féodaux du moyen âge. Les haines héréditaires sont tellement implacables, même entre les familles de bas étage, que rien ne peut les éteindre, sinon l'extermination d'un des deux partis. Quant aux actes de vengeance individuelle,

leur cruauté sanguinaire n'a d'égale que parmi les peuplades les plus abruties du centre de l'Afrique. Ceux d'entre eux à qui la supériorité de la naissance et de la richesse permet d'acheter le dévouement de leurs vassaux au prix du pillage, tombent sur leurs voisins plus faibles, les dépouillent et les laissent ensuite méditer leur vengeance jusqu'au jour où ils trouvent moyen de l'exercer. Une preuve du peu de prix qu'ils attachent à la vie d'un semblable, c'est que la moindre plaisanterie est souvent payée par le sang, et ce sang, l'offensé le voit couler avec délices, au milieu des tortures d'agonie de sa victime. Au sein d'une dépravation si générale, il est inutile d'ajouter que la vertu des femmes est chose tout-à-fait inconnue.

Les *sillenis*, ou porteurs, classe nombreuse de la population la plus pauvre des montagnes, sont paresseux au point de ne marcher qu'à coups de baguette, ainsi que j'en ai rapporté la preuve plus haut. Ils sont sourds à la persuasion, et rien n'égale leur apathie; on les voit décharger tout-à-coup leurs fardeaux dans les sentiers les plus difficiles, et se coucher étendus sur le bord des précipices, prêts à y rouler au moindre mouvement.

Les femmes de l'Himalaya sont plus favorisées de la nature que les hommes. Elles sont moins courtes de stature, et leur physionomie est moins ingrate. Elles ont la taille bien proportionnée, et les traits délicats et purs, qui rendent si remarquables par leur

beauté les jeunes femmes indiennes en général. Elles sont même plus agréables que les femmes de la plaine, en ce que leur teint n'est pas plus foncé que celui des Espagnoles et des Italiennes; mais elles perdent promptement leurs agréments, et deviennent presque hideuses en vieillissant. Cette métamorphose, source d'amers regrets pour les personnes du sexe dans tous les pays, est peut-être hâtée par leur exposition continue aux intempéries et aux brusques variations du climat. Elles ne sont point recluses comme les femmes des hautes classes dans les autres parties de l'Inde. La jalousie brutale qui domine le caractère des Indous est inconnue dans ces montagnes. Les femmes y jouissent d'une liberté dont elles usent amplement, et qui est loin de s'accorder avec les lois de la morale et les convenances sociales. Elles vivent confondues avec les hommes sans aucune pudeur, et leurs rapports continuels avec eux leur donnent cette confiance en elles-mêmes, et cette hardiesse devant les étrangers qui n'appartiennent qu'aux classes supérieures de leur sexe, parmi les nations les plus civilisées.

Ces montagnards considèrent leurs femmes et leurs filles comme une propriété, la plus précieuse de toutes. Elles se livrent aux travaux de la culture avec autant d'ardeur et d'adresse que les hommes, et c'est en se rendant utiles ainsi, qu'elles échappent à cette captivité qui pèse en général sur les femmes indiennes et musulmanes. Leur liberté, néanmoins, poussée

comme elle l'est jusqu'au relâchement, les expose à des désagréments peut-être pires que la réclusion. Elles perdent l'estime et l'amour des hommes, qui, tout en faisant peu de cas des bonnes mœurs, ont néanmoins du dégoût pour tout ce qui s'en écarte. De là vient que s'ils ne mettent aucune entrave à la sensualité de leurs femmes, d'un autre côté ils ne leur accordent pas le moindre égard. D'ailleurs l'apathie de leur tempérament les rend peu susceptibles de ces mouvements de jalousie passionnée, dont les hommes sont agités dans des climats plus chauds, sous une température plus excitante.

Cette indifférence, d'une part, cette absence de toute délicatesse, de l'autre, donnent lieu, dans ces montagnes, à un des plus singuliers usages qu'offre l'histoire de l'humanité. Beaucoup d'hommes vivent en commun avec une même femme. C'est la polyandrie opposée à la polygamie des mahométans. Une femme de l'Himalaya devient souvent la propriété indivise de plusieurs frères, dont chacun, en particulier, s'unit à elle en vertu d'un contrat civil indissoluble. Les époux concurrents vivent dans la meilleure intelligence; les différends sont très-rares entre eux. Il est vrai qu'au milieu de leurs coutumes bizarres, ces hommes ont des lois sociales très-sévères, et qu'ils observent avec une exactitude scrupuleuse, en dépit de leur morale relâchée. L'enfant premier-né appartient au plus âgé des frères, et, ainsi de suite, par rotation.

Les idées générales de ces peuples, sur la vertu des femmes, peuvent être regardées comme les conséquences de cette pratique bizarre, dont l'origine, d'ailleurs, remonte à des causes inconnues ou peu apparentes.

L'infanticide, fréquent parmi les tribus rajpoutes [1], a dû mettre ces tribus dans l'obligation de chercher des femmes au sein des races plus rapprochées d'elles par le sang. Comme les populations montagnardes de l'Himalaya, dans la partie sud, prétendent à un certain degré d'affinité consanguine avec les Rajpouts, les enlèvements répétés qu'auront faits ces derniers, pour remplacer les personnes du sexe immolées à leurs usages barbares, mais inviolablement observés, auront causé chez leurs voisins de la montagne cette rareté des femmes, dont la polyandrie est devenue le seul remède. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aujourd'hui encore les jeunes filles de ces montagnards sont souvent conduites dans la plaine et vendues plus ou moins cher, selon qu'elles annoncent devoir arriver à un degré de beauté plus ou moins remarquable. Les meurtres continuels qui dépeuplent les tribus raj-

[1] Jusqu'à une époque qui remonte à trente ans, les Rajpouts avaient pour coutume générale de détruire leurs enfants du sexe féminin aussitôt après leur naissance, dans la crainte que les parents ne pussent pas leur trouver plus tard d'alliances sortables. Cet usage barbare fut supprimé, grace aux soins de M. Duncan, ci-devant gouverneur de Bombay, et actuellement décédé, à ce que je pense.

poutes les ont donc forcées à chercher des femmes hors de leur sein; et si le lieu d'où ils les tirent peut être l'objet d'un doute, l'existence de la polyandrie dans l'Himalaya me paraît, quant à moi, de nature à le dissiper entièrement.

CHAPITRE IV.

Habitations des montagnards. — Les Civiliens[1] de Calcutta.

Un fait surprenant, c'est que les montagnards de l'Himalaya, cette race si dégradée, et dont les habitudes sont si éloignées de celles des peuples civilisés, affectent, dans de certaines circonstances, un raffinement extérieur auquel des nations infiniment plus avancées sont encore étrangères. A côté de leurs mœurs brutales sous d'autres rapports, et de leur servilité rampante vis-à-vis de leurs supérieurs, ou de tous ceux dont ils ont quelque chose à attendre, ces hommes ont, dans leurs manières, une aisance et une aménité au moins égale à celles de tous les montagnards d'Europe. Leur abord est ouvert et exempt

[1] On appelle ainsi, dans les Indes anglaises, tous les employés civils de la Compagnie et du gouvernement, et même quelquefois les simples colons, par opposition avec les militaires.

d'embarras, surtout lorsqu'ils n'ont aucun projet sur vous; car, dans ce dernier cas, ils reprennent facilement leur humilité demi sauvage. La plupart sont fort bien vêtus, et leurs maisons, bien construites, propres et commodes, ont une grande supériorité sur les modestes habitations des montagnards des Alpes ou de l'Écosse. Il faut excepter celles des pauvres; car la misère et le dénûment n'appartiennent en propre à aucun pays et sont connus dans tous.

Les cultivateurs de ces montagnes font preuve de talents dans la culture, eu égard à la nature rebelle du terrain et à la disposition irrégulière des lieux.

On voit avec surprise la pente escarpée des montagnes, si raboteuse et si rapide, qu'à peine oseriez-vous supposer que le pas de l'homme pût s'y aventurer, couronnée de moissons jaunissantes, dues en même temps à l'expérience agricole et à l'industrie laborieuse des habitants. Les âpres rochers et les précipices hérissés d'herbes sauvages, sont transformés en champs fertiles; les pâturages sont couverts de troupeaux, de même que les vallées sont couvertes d'épis; et c'est une des sources de réflexions les plus consolantes, dans une contrée dont la physionomie tant physique que morale, se présente en général à vous sous des traits si repoussants, de voir que l'homme, même arrivé au dernier point de dégradation sociale, conserve encore quelque chose qui le relève dans l'échelle de l'humanité.

Les maisons des montagnards sont, à tout prendre, passablement commodes, et, eu égard aux habitudes

générales du pays, tenues avec assez de propreté. Elles consistent en deux étages, ou plus; l'étage inférieur est occupé par les gros meubles et par le bétail; l'étage supérieur est destiné à l'habitation de la famille. Les chambres ont des planchers, construits, je pense, en bois de pin, bien ajustés et bien rabotés; elles sont peu spacieuses, mais fort bien disposées pour admettre le jour, autant que possible, sans livrer passage au froid. Les fenêtres, qui sont simplement de petites ouvertures dans la muraille, sont toujours pratiquées du côté abrité de la maison, et les architectes n'en font jamais plus que ne l'exige l'absolue nécessité. La nuit, pour se garantir du froid, comme leurs fenêtres n'ont pas de vitres, et qu'ils n'ont rien pour suppléer au verre qui leur manque, ils les ferment avec une planche mince, soigneusement ajustée, qui répond parfaitement au but proposé. Les murs de leurs maisons sont enduits de terre; on y voit fréquemment peintes quelques-unes des figures bizarres de leur mythologie. Le foyer est toujours au centre de l'appartement; ce n'est qu'une simple pierre sur laquelle on allume le feu; et comme il n'y a point de cheminée, la fumée trouve une issue par les fenêtres; mais celles-ci étant de très-petite dimension, il en résulte une odeur de suie insupportable, excepté pour ceux qu'une longue habitude a familiarisés avec cet inconvénient. Toute la famille dort pêle-mêle dans un seul lit, qui consiste en un matelas d'herbe tendre, étendu dans un coin de la chambre, au-dessous des fenêtres, de manière à se trouver à l'abri

de l'air de la nuit, qu'on ne peut totalement empêcher d'y pénétrer. Le seul ameublement qui garnisse l'intérieur de ces habitations se compose de quelques vases de terre de différentes formes, et destinés à divers usages. On monte à chaque étage au moyen d'une grosse poutre, entaillée à environ un pied d'intervalle, et sur laquelle les habitants grimpent avec autant de célérité que d'adresse.

Quoique les maisons, dans les montagnes, soient assez propres, il est impossible d'en chasser la vermine, qui abonde dans cette région à un tel point, qu'elle y devient une insupportable gêne pour les étrangers. Les naturels, cependant, semblent considérer ce fléau plutôt comme un avantage que comme un inconvénient: suivant eux, ces essaims d'insectes, qui se jettent continuellement sur leurs corps, excitent une irritation à la peau, qui empêche la circulation d'y languir et de faire place à cet engourdissement si commun dans les pays froids, où le sang est rarement entretenu dans une constante activité. Quand leur corps est tellement couvert de vermine que la quantité en devient incommode, ils se jettent dans l'eau tout habillés, et détruisent ainsi en quelques moments des myriades de ces hôtes importuns.

Le contraste entre la demeure aristocratique d'un riche *civilien* de Calcutta, et les huttes grossières de ces robustes montagnards, ne laisse pas que d'être frappant. Le premier est environné de tout ce que peut procurer l'opulence. Assis sur un siége commode et frais, une jambe négligemment jetée sur une élé-

Drawn by W. Daniell R.A. Engraved by V. Humphreys

The Salaam.

gante table d'acajou, l'autre languissamment posée sur un somptueux *morah* [1], il fume son *houkah* dans toute l'indolence inspirée par une température de quatre-vingt-quatorze degrés (de Fahrenheit). Son *sircar* [2] s'avance avec un profond *salaam*, pour recevoir ses ordres de la journée; le *houkahbadar* [3] se tient toujours prêt à remplacer le *chillum* épuisé; le *pîdah* [4], à porter les volontés de son maître partout où il lui plaît de les faire connaître; tandis qu'un esclave chargé du *punka* [5] ne cesse de l'éventer avec la large feuille de palmier. On prévient tous ses besoins; il ne lui reste autre chose à faire pour lui-même, que de penser; et à peine ses désirs sont-ils exprimés qu'ils sont accomplis. Sa barbe est rasée, ses cheveux sont peignés, ses pieds lavés, ses ongles coupés par des serviteurs empressés. S'il s'étend sur sa couche, il est éventé par un musulman ou un hindou soumis; s'il dort, on agite au-dessus de sa tête une queue de *yak*, dont les douces et rafraîchissantes ondulations écartent les mosquites importuns, qui autrement feraient volontiers leur proie de son visage. Lorsqu'il

[1] Tabouret.

[2] Le *sircar* est une espèce de majordome.

[3] Le *houkahbadar* se tient toujours derrière le houkah. C'est pourquoi il n'a pu être représenté dans la gravure ci-jointe.

[4] Le *pîdah* est un valet de pied.

[5] Le *punka* est un grand éventail de feuilles; mais le plus souvent c'est un carré de mousseline tendu dans un cadre et suspendu au plafond. Un esclave le tire par un cordon, et l'agite de manière à produire dans l'appartement une espèce de courant d'air rafraîchissant.

se retire pour aller prendre le repos de la nuit, il est déshabillé par un valet respectueux; et lorsqu'il se lève, après un sommeil prolongé, les mêmes mains le couvrent de nouveau de ses vêtements. Il ne sort de chez lui que porté sur les épaules de quatre robustes serviteurs, accompagné de quatre autres prêts à le servir. Quelquefois il préfère aller à pied, abrité par un *chatta*[1], dont les riches ornements resplendissent aux rayons du soleil: alors il est suivi d'une foule de serviteurs de divers rangs et revêtus de diverses fonctions, et sa promenade, soit qu'elle ait pour motif le plaisir ou le besoin d'exercice, devient une véritable procession.

Un tel luxe est inconnu aux montagnards de l'Himalaya; néanmoins, dans leurs demeures sauvages, mais pittoresques, perchés sur la crête d'une montagne, suspendus au-dessus du torrent mugissant, et bravant, pour ainsi dire, les bouleversements de la terre et les orages du ciel, ils méritent d'exciter la sympathie de l'homme, de préférence au sibarite qui est bien plutôt la victime de la civilisation qu'un vivant exemple de sa puissance. Dans ces montagnes, on voit rarement des habitations solitaires; les maisons sont réunies en groupes de dix et de vingt, sur le penchant des collines, paraissant comme des points blancs sur leurs flancs couverts d'une sombre verdure, et formant des villages bien liés qui prêtent une agréable varieté au paysage. Chaque village a son temple, toujours d'une

[1] Parasol.

structure grossière, quoiqu'il ne soit dépourvu ni d'élégance ni hors des justes proportions de l'architecture. Ces modestes sanctuaires s'élèvent quelquefois à la hauteur de soixante ou soixante-dix pieds, et sont divisés en plusieurs étages. Le moyen qu'on emploie pour monter d'un étage à l'autre est le même que dans les maisons : on se sert d'une poutre profondément entaillée, qui fait l'office d'une échelle. La religion de ces enfants des montagnes semble être un mélange de toutes les sectes différentes de l'Indostan, et leurs prêtres ne sont pas mieux instruits qu'eux-mêmes, dans les shasters, les védahs et les puranas [1].

Dans quelques districts de ces montagnes on trouve des exemples d'un singulier mode de sépulture. Quand une personne meurt et laisse après elle de quoi fournir aux dépenses de pompeuses funérailles, il est d'usage de traiter son corps d'une manière qui, à ce que j'imagine, serait plus propre à faire frissonner d'horreur la plupart des personnes riches, qu'à leur procurer un sentiment de satisfaction anticipée. On lave premièrement le corps avec soin, et après l'avoir préparé, par diverses cérémonies, à celle qui doit les surpasser toutes, on le jette dans un grand mortier où l'on broie les os et les chairs pêle-mêle, jusqu'à ce que le tout soit réduit en une pâte épaisse; on en fait ensuite de petites boules qu'on porte dans un champ consacré à cet usage particulier et on les sème sur la terre, où elles ne tardent pas à devenir la proie

[1] Livres sacrés des Indous.

des milans, qui planent toujours en grand nombre au-dessus de ces lieux de sépulture. Ces milans sont considérés comme sacrés par les prêtres qui leur donnent régulièrement la pâture, d'autant qu'ils sont pour ces saints personnages une source de revenu assez considérable. Il y a certains individus chargés de veiller sur ces oiseaux, de peur qu'on ne les chasse de leurs retraites favorites, ou qu'on ne les inquiète de toute autre manière. Personne, excepté leurs gardiens attitrés, n'a la permission d'en approcher, et cette précaution semble à peine nécessaire, car la superstition de la populace est si grande, qu'elle regarderait comme un acte de la plus insigne impiété, d'oser troubler l'asile de ces anthropophages emplumés. Être englouti dans l'estomac des milans sacrés est un genre de sépulture fort dispendieux et uniquement réservé aux plus hautes classes. L'inhumation des pauvres a lieu de diverses manières : quelquefois on les brûle, quelquefois on les jette dans la rivière la plus voisine, et assez fréquemment on les abandonne sur la cime de quelque montagne solitaire, pour y servir de pâture aux vautours.

Dans certains districts, par un usage analogue, les habitants exposent le corps de leurs amis et de leurs parents à la voracité des animaux carnassiers. La seule différence est que les cadavres sont portés en grande cérémonie dans un espace fermé de murailles, où on les laisse étendus sur des grilles de fer, au-dessus d'une grande voûte, et entièrement dépouillés, afin qu'ils soient plus aisément dévorés. Un usage

semblable se retrouve parmi les Parsis de Bombay, qui sont un reste des Guèbres ou anciens adorateurs du feu. Afin de dérober à la vue l'horrible spectacle des festins qui ont lieu dans l'intérieur de ces cimetières, on les entoure d'un mur élevé, dans lequel on laisse une large ouverture pour livrer passage aux chiens, aux chacals et aux autres animaux de proie, qui se rendent chaque jour par troupes à ces dégoûtants charniers.

Les animaux que l'on rencontre dans les montagnes de l'Himalaya ne sont ni aussi nombreux, ni aussi féroces que ceux des plaines. L'éléphant est assez commun dans les régions inférieures, et l'on y trouve quelquefois, quoique rarement, le rhinocéros. Les tigres et les léopards habitent les forêts, mais fréquentent peu les lieux plus élevés. On y voit en grand nombre diverses espèces de bêtes fauves; les sangliers n'y sont pas rares, bien que moins grands et moins dangereux que dans le pays plat. Les buffles sont aussi naturels à ces contrées isolées, mais ils se tiennent confinés au pied des montagnes. Enfin, les lièvres, les singes, les chacals, les renards, trouvent également un refuge dans les solitudes les plus reculées des montagnes.

Les arbres, dans ces contrées, sont quelquefois d'une taille gigantesque : plusieurs ont jusqu'à vingt pieds de circonférence, et s'élèvent à une hauteur de plus de cent cinquante pieds, offrant à la vue un tronc entièrement dénué de branches au moins jusqu'à soixante pieds de haut, et surmonté d'une vaste cou-

ronne de feuillage, qui s'agite au-dessus comme un immense pavillon, projetant sa grande ombre à la calme et radieuse clarté du soleil couchant, et enveloppant dans une solennelle obscurité les flancs escarpés et rapides de la hauteur voisine. Dans ces lieux, chaque chose est, à vrai dire, sur une échelle tellement gigantesque, que tous les objets de moindres proportions se trouvent rapetissés à un degré qu'on aurait peine à imaginer. A quelque distance, la taille d'un homme semble réduite à celle d'une marionnette, tandis que les chevaux et les bœufs ne paraissent guère plus gros que des chiens.

Le plus singulier animal connu dans ces montagnes est le musc, espèce de daim timide et sauvage à l'excès; il réside dans les endroits solitaires, évitant la présence de l'homme, et même de tous les animaux étrangers à son espèce; cherchant les sommets les plus inaccessibles et vivant au milieu des ravins et des précipices, qui défient l'approche des pas humains, près des lieux où régnent le froid le plus rigoureux et des neiges éternelles. On le rencontre rarement ailleurs qu'à douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer; il est cependant forcé quelquefois de quitter les cimes élevées, pour chercher sa nourriture d'autant moins abondante qu'on approche de plus près la région des neiges.

Le musc, lorsqu'il a atteint toute sa croissance, est environ de la taille d'un veau de six mois; sa forme est singulière : sa tête ressemble beaucoup à celle d'un sanglier, tandis que ses pieds sont exactement ceux

d'un daim. Il a le museau effilé et la peau de la face ridée; son œil est petit, noir et brillant. Deux longues défenses descendent de sa mâchoire supérieure, en se courbant légèrement, et se prolongent jusqu'à plusieurs pouces au-dessus de la mâchoire inférieure. Cet animal est extrêmement vif, et si farouche, qu'il est difficile de le rencontrer et non moins difficile de s'en emparer, même après l'avoir tué; car les retraites qu'il choisit en général, sont tellement écartées, tellement inaccessibles, que même l'habitant des monts, lorsqu'il l'a mortellement atteint, craint quelquefois de s'exposer en voulant enlever son butin. La matière appelée musc est contenue dans un sachet, sous le ventre, et ce sachet doit être coupé sur l'individu vivant; car on dit que si l'animal était tué avant que le sachet pût être séparé de son corps, le musc serait presque aussitôt absorbé dans la chair, qui s'en trouverait par là imprégnée et ne pourrait plus servir à la nourriture de l'homme. Le musc est un animal si rare, que toutes les fois qu'on en voit un, toute la population du district abandonne sa résidence pour se joindre à la chasse, et il y a tout au moins égalité de chances pour la capture ou l'évasion de l'objet de cette pénible poursuite.

Ce n'est qu'avec beaucoup de peines et de dépenses qu'on parvient à se procurer le musc que produit cet animal, dans son état naturel. Les indigènes en fabriquent une contrefaçon que l'on exporte en grande quantité à la Chine, dans le Thibet, et dans les plaines de l'Indostan.

Il y a plusieurs oiseaux particuliers à ces montagnes. L'un des plus remarquables est le rutnal. Il est fort gros et plus beau que le faisan, dont il est une variété; sa taille est plus grande et ses formes moins délicates, quoiqu'il le surpasse de beaucoup par l'éclat de son plumage. Tout son corps est d'un bleu foncé et brillant, sans la moindre variation de teinte, tandis que le cou est d'un pourpre foncé, si richement nuancé de vert et d'écarlate, qu'il resplendit aux rayons du soleil, et produit une succession continue de scintillations, formant comme une auréole autour de lui. Son dos, jusque sous les ailes, est blanc; et dès que l'oiseau prend la volée, il déploie une large queue, dont les plumes sont d'une belle couleur de cannelle. Sa tête est surmontée d'une grosse huppe magnifiquement nuancée, qu'il peut dresser ou abaisser à volonté; gracieuse couronne qui ajoute encore au vif éclat de son cou et de sa poitrine. Au moment où il s'élève dans les airs, il fait entendre un sifflement doux et clair qu'on distingue à une distance considérable. Cet oiseau est excessivement sauvage et ne se laisse voir que rarement. Comme le musc, il se réfugie dans les retraites les plus élevées des montagnes, cherchant les endroits les plus écartés, et se plaisant dans les plus affreuses solitudes que les pas de l'homme aient jamais osé franchir. C'est ce qui fait qu'il est fort difficile à prendre. Sa chair est, dit-on, plus délicate que celle de tout autre gibier, quoique beaucoup de naturels, qui ont long-temps vécu dans le voisinage des lieux qu'il fréquente, n'aient ja-

mais eu le privilége d'en goûter. Il y a plusieurs oiseaux de l'espèce du faisan dans ces cantons, mais aucun n'est aussi beau de plumage ni aussi recherché pour la table que le rutnal.

On trouve encore un autre oiseau dont il est moins difficile d'approcher, mais qui, en partie pour cette raison peut-être, est beaucoup moins estimé. Le coq sauvage est aussi gros que l'espèce domestique; son plumage est d'un brun clair, et sa tête, petite et délicate, ressemble en quelque sorte à celle d'un coq de roche. Il est assez commun, et, à tous les égards, inférieur au faisan.

La perdrix des montagnes abonde dans les forêts, et je ne connais pas de gibier d'une saveur si exquise. C'est d'ailleurs un charmant oiseau; sa forme est plus délicate que celle de la perdrix commune et se rapproche davantage de celle de la caille, que néanmoins il surpasse de beaucoup par la richesse de son plumage, extrêmement varié, bien que le rouge et le blanc y dominent. Il a la singulière habitude de se couvrir de poussière pour se chauffer au soleil, ce qui lui donne de loin l'apparence d'une taupinière, jusqu'au moment où, son repos étant troublé, il prend un soudain essor, secoue la poussière qui le souille, et déployant ses ailes magnifiques aux rayons du soleil, comme s'il avait l'orgueilleux sentiment du vif éclat dont la nature l'a doué, va se perdre dans les retraites impénétrables des forêts.

La perdrix noire, si généralement répandue dans l'Inde, se trouve également en abondance dans les

montagnes. La chair de cet oiseau est aussi fort délicate, et son plumage bien supérieur à celui de la perdrix commune d'Europe. On rencontre aussi en grand nombre l'oiseau des jongles dont j'ai déja parlé; il est également sauvage, et presque inabordable. Il vole rarement, mais il court dans les fourrés les plus épais, où il est impossible de le suivre. Le seul moyen qu'on ait de le tirer est de l'épier à la pointe du jour, sur la lisière des forêts, d'où il sort en compagnie pour chercher pâture : il est alors aisé de le tuer. Comme la plus grande partie du gibier, dans ces hautes régions, son plumage est richement varié, et sa chair possède un fumet délicat.

Dans notre voyage, depuis les plaines jusqu'à Sérinagour, nous fûmes frappés du procédé simple que les montagnards emploient à l'égard des abeilles, dont en général ils possèdent de nombreux essaims. Ils y apportent la plus grande attention, et récompensent par des soins et de bons traitements les travaux de ces industrieux insectes. Sous ce rapport, et peut-être sous beaucoup d'autres, nos paysans pourraient prendre d'eux d'utiles leçons. Comme le miel est un aliment favori parmi les montagnards de l'Himalaya, ils en font une consommation considérable; aussi forme-t-il pour eux un article important de commerce intérieur; c'est, à vrai dire, la principale denrée qu'ils exposent dans leurs bazars, et toujours elle y trouve une prompte défaite. Ils obtiennent le miel sans détruire les abeilles, au moyen d'un cylindre de bois creux, qu'il insèrent dans le mur de leur hutte, du

côté le plus abrité du vent, en faisant une ouverture au dehors, pour livrer passage aux abeilles. Au centre de cette ruche, il y a une séparation mobile, qu'on tient ouverte tant qu'elles sont occupées à fabriquer leur miel ; mais aussitôt que les cellules sont remplies, on chasse les actives travailleuses en frappant avec bruit à l'extrémité intérieure du cylindre. Dès qu'elles se sont retirées, on ferme la cloison du centre et l'on enlève les gâteaux par l'ouverture pratiquée au dedans du mur. Après s'être emparé du miel, on ouvre de nouveau la ruche, et les abeilles recommencent leur interminable travail.

Sérinagour, où nous nous arrêtâmes, est la capitale du Gurwhal ; elle est située sur la rive méridionale de l'Alacanauda, bras principal du Gange, le fleuve sacré, à environ sept lieues au-dessus de sa jonction avec la Bhagneruttî, à l'endroit où une ceinture de plaines s'étend à une distance de plusieurs milles, et forme la belle vallée de Sérinagour. Cette ville a été autrefois d'une importance considérable; c'était un marché où s'écoulaient les produits des contrées situées de chaque côté des montagnes de neige. Mais elle eut à essuyer d'affreux dommages, causés par un tremblement de terre en 1803. Depuis ce temps, elle a toujours été dans un état de décadence comparative, d'où elle ne se relèvera probablement jamais.

CHAPITRE V.

Nujibabad. — Le tombeau de Nujib-ud-Dowlah.

Après quelques jours passés à Sérinagour, où nous fûmes reçus par le rajah avec la plus grande cordialité, nous partîmes pour redescendre dans la plaine. Au bout d'environ quatre jours, nous atteignîmes Nujibabad; là, nous dressâmes nos tentes, et nous fîmes une courte halte. Cette petite ville a été bâtie par Nujib-ud-Dowlah, chef Rohilla, qui s'acquit quelque célébrité dans son temps, par le dessein qu'il forma de s'emparer du commerce entre la province de Cachemire et l'Indostan. Elle est située à environ vingt milles au sud-est d'Hurdwar, et à quatre-vingt-quinze milles (35 lieues) de Delhi. Elle a joui de quelque importance; mais depuis le tremblement de terre de Sérinagour, qui a porté atteinte au trafic jadis étendu de cette dernière ville, Nujibabad s'est vu envelopper

dans la même ruine. Dans les dernières années, son commerce s'est presque entièrement arrêté, circonstance qu'on doit peut-être attribuer au rude échec que les armes britanniques ont fait éprouver à la puissance des Rohillas, durant la guerre du Népaul. Elle est maintenant habitée par peu de personnes possédant de la fortune ou de la considération, et menace de devenir, sous une autre génération, la demeure exclusive des taupes et des chauve-souris.

La ville a environ trois quarts de mille de longueur ; elle est agréablement située sur la rive septentrionale d'un petit lac. Les rues sont généralement larges, régulières, et remarquablement propres pour une ville indienne. Elles sont coupées par des barrières à différents intervalles, formant ainsi des bazars distincts qui présentent un coup d'œil assez animé, quoiqu'on y remarque aujourd'hui beaucoup moins de variété que par le passé. Un trafic considérable se faisait habituellement à Nujibabad, en bois, en bambous, en cuivre, en tincol, en musc, et en miel qu'on tirait des montagnes. A son plus haut point de prospérité, elle était aussi l'entrepôt des marchandises que les provinces de Lahore, de Cachemire et de Cabul expédiaient vers l'est et le sud-est de l'Indostan.

Le terrain sur lequel la ville est assise est bas, et la contrée environnante marécageuse ; il en résulte que la condensation des vapeurs terrestres, due à la surabondance de la végétation et jointe à l'état d'active fermentation dans lequel se trouvent continuellement

les diverses substances végétales éparses sur la surface du sol, par suite de la chaleur que renvoient les montagnes voisines, rend l'atmosphère extrêmement pernicieuse pour la constitution de tout individu étranger au pays. Encore les indigènes eux-mêmes sont-ils loin de posséder cette énergie physique et ces formes robustes si communes parmi les habitants plus vigoureux des montagnes.

Les restes de quelques beaux édifices se rencontrent aux environs de Nujibabad, et, près des murs de la ville au dehors, on voit le tombeau de son fondateur, Nujib-ud-Dowlah. Quoiqu'il se distingue par une grande sobriété d'ornements, il est néanmoins d'un effet imposant, à cause même de l'élégante pureté et de la simplicité majestueuse de son architecture. C'est un bâtiment carré, flanqué de quatre coupoles revêtues de *chunam*, et au centre duquel s'élève un dôme couvert de la même matière. Il est protégé par quatre murs massifs en pierres, formant une enceinte carrée, et munis à chaque coin de forts bastions également carrés ; une porte d'entrée, sans aucun enjolivement, s'ouvre au milieu du mur de face de cette enceinte, qui entoure le mausolée. Ce monument est situé sur le bord du lac, dont les eaux, gonflées par les pluies, viennent presque baigner le mur latéral du côté du midi, et prêtent une physionomie gracieuse à l'aspect sauvage de la scène environnante.

La vue lointaine des montagnes, prise de la plaine où s'élève ce mausolée, est frappante de grandeur. On distingue sans peine cette chaîne de sommets

Drawn by W. Daniell R.A.

neigeux, dont les pics, qui semblent vouloir s'élancer jusque dans les cieux, comme s'ils défiaient la loi primitive qui leur donna des limites, produisent un effet vraiment sublime. Ces pyramides glacées, que couronne une neige éternelle, ont quelque chose d'éminemment imposant, au milieu de leur froide et repoussante solitude; car l'œil, aussi bien que la pensée, ne peut se fixer sans une profonde émotion sur ces régions, où règnent une stérilité et un silence immuables, où le pas de l'homme n'a jamais pénétré, où nul être vivant n'a jamais trouvé un asile permanent. Il n'est point de paroles qui puissent représenter de telles scènes; il n'est pas de description qui puisse rendre les impressions qu'excite la contemplation de cette nature dans sa saisissante majesté.

La contrée qui s'étend au pied des montagnes est bien cultivée et très-fertile. Les travaux du laboureur, qui sont faciles et promptement achevés, sont bientôt récompensés par une abondante moisson. Les hauteurs qui bordent la plaine, et qui forment le rang inférieur de cette chaîne de montagnes qui sépare l'Indostan du Thibet et de la Tartarie, sont à environ huit lieues de l'endroit où nous nous étions arrêtés, quoiqu'elles n'en paraissent pas éloignées de plus de six milles. Telles sont leur élévation et leur masse, que cette courte distance ne les diminue en rien à l'œil qui les contemple, et que trompe d'ailleurs l'extrême transparence de l'atmosphère.

Près du tombeau de Nujib-ud-Dowlah, s'élève un bouquet d'arbres majestueux qui ombragent quelques

belles ruines, dont plusieurs touchent aux faubourgs de la ville. Derrière ces arbres, on trouve un mausolée d'une rare beauté, richement orné de mosaïques en marbre noir et blanc; cependant, l'objet le plus digne d'intérêt est le tombeau du fondateur de Nujibabad. Les éléphants sauvages et les tigres abondent dans les environs, où les jongles sont d'une grande étendue, et, en quelques lieux, totalement impénétrables. La nuit, on entend le glapissement perçant et lugubre du chacal, prolongé par l'écho des montagnes, à la grande incommodité du voyageur. Il semble au contraire ne causer que fort peu de gêne à ceux que l'habitude a familiarisés avec cette discordante musique.

Avant de quitter Nujibabad, nous eûmes l'occasion d'assister à un combat de taureaux, genre de divertissement que permettent souvent les petits rajahs dans les districts des montagnes. Ces taureaux avaient été amenés du Bontan, et furent produits en spectacle par une troupe de jongleurs, qui réclamaient une faible gratification de chaque spectateur. La taille de ces animaux était à peu près celle d'un bœuf du Bengale, ou d'un taureau anglais de deux ans et demi. Ils n'avaient pas cependant, entre les épaules, l'excroissance de chair commune aux bœufs du Bengale, et différaient de cette espèce en général, par leur poil lisse, leur grosseur, et leur humeur intraitable. Leurs cornes, petites et effilées, étaient parfaitement unies et du plus beau poli. Ils avaient les jambes de devant si courtes, que, sans la distance prodigieuse qui se

trouvait entre le haut de l'épaule et l'extrémité du cou, ils auraient paru rabougris et disproportionnés; tandis que le peu de largeur des reins, comparé aux larges dimensions des parties antérieures, faisait que leurs jambes de derrière semblaient trop longues. Le cou était fort gros, et indiquait une force étonnante, dont ils firent, d'ailleurs, suffisamment preuve dans le combat; la tête au contraire était petite et délicate. Leur poil était d'un brun obscur.

Lorsqu'on les amena dans l'arène à l'aide de grosses cordes liées à leurs cornes avec des nœuds, ils commencèrent à frapper la terre de leur pied, firent les plus violentes contorsions, et manifestèrent tous les symptômes de la plus indomptable férocité. Les hommes qui les conduisaient montraient une grande dextérité à manier ces fougueux animaux, évitant adroitement leurs écarts, et les réduisant peu à peu à un degré de docilité tout-à-fait surprenant, eu égard à la fureur dont ils étaient évidemment possédés.

Les taureaux semblaient comprendre parfaitement pourquoi on les avait amenés dans l'arène, et témoignaient par les signes les moins équivoques la vive impatience qu'ils ressentaient d'éprouver leur valeur, tandis que les spectateurs, de leur côté, ne se montraient pas moins empressés d'assister à une scène aussi nouvelle qu'elle promettait d'être terrible. A un signal donné, on laissa couler les nœuds des cornes des combattants, qui se trouvèrent en liberté. Aussitôt ils s'élancèrent en avant, comme pour s'assurer s'ils étaient réellement délivrés de leurs entraves : puis,

courbant leur dos en arc, ils se mirent à labourer la terre de leurs cornes, avec des bonds et des mugissements, semblant ainsi se préparer à faire usage de toute leur force, tandis que leurs larges prunelles roulaient dans leurs orbites avec une expression sauvage, et lançaient de sinistres éclairs. Ils commencèrent par courir follement autour de l'arène, laissant passer plus d'une minute avant d'en venir à l'attaque, rétrécissant toujours le cercle qu'ils décrivaient, comme s'ils eussent recueilli toutes leurs facultés pour cet instant, et chacun épiant l'occasion de prendre l'avantage sur son adversaire. A la fin, se rencontrant en face l'un de l'autre, ils se ruèrent en avant avec une étonnante rapidité. Le choc fut vraiment épouvantable: tous les deux chancelèrent un instant; mais la violence de la secousse ne les fit pas reculer, et leurs cornes s'étant enchevêtrées l'une dans l'autre, alors commença le combat, dont la victoire devait être le prix. Quelque rude qu'eût été le premier choc, il ne semblait avoir diminué en rien l'énergie de ces intrépides animaux; au contraire, sans se blesser, et toujours retenus par les cornes, ils déployèrent une force et une dextérité étonnantes, chacun d'eux empêchant son antagoniste de le frapper; de sorte que le combat fut réellement beaucoup moins terrible qu'on aurait pu l'attendre, d'après la manière dont leur rencontre avait eu lieu. Ils continuèrent pendant vingt minutes cette lutte acharnée, sans pouvoir dégager leurs cornes, et faisant réciproquement les plus grands efforts pour se renverser. Ils reculaient et avançaient

alternativement, selon qu'ils sentaient croître ou diminuer leurs forces; et la terre se broyait sous leurs pas, tandis qu'ils pressaient l'un contre l'autre leurs têtes puissantes avec une opiniâtreté soutenue de toute la vigueur que la rage ajoutait à leur force naturelle. A la fin, le plus faible commença à battre en retraite, et comme il reculait, l'autre sentant son avantage, le poussa avec une ardeur nouvelle. Il comprit qu'il touchait à la victoire, et, avec un mugissement de triomphe anticipé, il fit tomber son adversaire sur le flanc. Dans cet instant, les gardiens s'avancèrent et forcèrent le vainqueur à dégager ses cornes, en le frappant sur le mufle avec un gros bambou; puis, ayant saisi les deux combattants avec des cordes, ils les conduisirent hors de l'arène, aux acclamations des spectateurs enchantés.

Pendant notre séjour à Nujibabad, le thermomètre s'éleva plusieurs fois sous nos tentes jusqu'à cent cinq degrés (Fahrenheit). En quittant cette ville, nous nous dirigeâmes sur Kerutpour, situé à une distance d'environ douze milles. Nous trouvâmes la contrée sur notre route généralement bien cultivée. L'aspect des montagnes dans l'éloignement était plein de majesté, surtout au soleil levant, lorsque leurs larges flancs, frappés par ses rayons horizontaux, les renvoyaient avec un éclat plus doux sur les plaines environnantes.

A Chaudpour, le premier endroit où nous nous arrêtâmes, nous fûmes accueillis avec beaucoup de bienveillance par le chef du district, pour lequel nous avions des lettres de recommandation. Il se montra en-

vers nous extrêmement hospitalier, et nous fit les plus vives instances pour nous obliger à prolonger notre séjour. Il était passionné pour la chasse, et avant notre départ, il nous offrit l'occasion d'assister à une nouvelle manière de combattre le tigre. On s'était assuré que l'un de ces animaux destructeurs était logé dans un jongle, à quelque distance, et qu'il avait choisi son gîte dans une forêt épaisse, sur l'extrême lisière du bois. Il en avait été débusqué le jour précédent, et l'on avait profité de son absence pour creuser, à une douzaine de verges de son repaire, une grande fosse d'environ six pieds carrés et de douze pieds de profondeur. Cette fosse allait en s'élargissant jusqu'au fond, de manière à diminuer les chances de salut pour l'animal; et il en avait, à vrai dire, fort peu, au cas où il vînt à tomber dans le piége.

De bonne heure, dans la soirée, avant que le tigre fût de retour, on plaça une chèvre sur une petite plate-forme, légèrement fixée au milieu du trou, de niveau avec le terrain environnant, et supportée par de faibles tiges de bambou; de sorte que le moindre poids additionnel devait la faire crouler au fond de la fosse. Le reste de l'ouverture était recouvert avec de l'herbe, et la vue en était entièrement cachée. La nuit se trouva plus noire que de coutume; et le lendemain, nous nous rendîmes de bon matin à l'endroit où l'on avait fait les préparatifs sur lesquels nous comptions pour capturer le sanguinaire hôte de la forêt. Lorsque arrivés à quelque distance, nous aperçûmes que la proie était encore intacte, nous

nous cachâmes derrière quelques arbres qui se rencontrèrent sur notre passage, pour voir si le tigre abandonnerait son asile et viendrait tomber dans le piége si ingénieusement tendu sous ses pas. Nous n'attendîmes pas plus d'une demi-heure l'accomplissement de nos souhaits; nous vîmes alors le bel animal bondir hors de sa retraite. Dès qu'il fut parvenu à peu près à cinq verges de sa victime, il s'élança sur elle avec un rugissement si féroce, que de la place que j'occupais, à l'abri de tout danger, je ne pus m'empêcher de frémir. La plate-forme s'enfonça aussitôt en craquant, et le tigre et la chèvre tombèrent ensemble dans la fosse. Dès que le premier se vit prisonnier, il se mit à pousser des hurlements de rage, à battre ses flancs avec sa queue, à hérisser le poil de son dos et à donner tous les signes de la plus grande fureur. Il fit des efforts désespérés pour s'échapper; il s'élançait d'un bond jusqu'au bord de la fosse, où parfois il parvenait à s'accrocher; cependant la terre était si molle, que ses griffes ne pouvaient s'y enfoncer sans la faire ébouler, et il retombait en arrière. Mais en touchant le sol, et en voyant que toutes ses tentatives de délivrance étaient vaines, sa fureur redoublait encore; ses rugissements étaient épouvantables. La chèvre avait été tuée, mais elle était laissée de côté par son meurtrier, qui enfin se coucha sur le ventre, presque épuisé par ses efforts. Dans ce moment, notre hôte s'avança, et fit feu sur le terrible captif, tandis qu'il gisait haletant et exténué. La balle l'atteignit, mais non pas mortellement. La douleur soudaine qu'il

ressentit de sa blessure, porta le tigre à renouveler ses tentatives pour se venger de ses assaillants, qui chargèrent leurs armes avec résolution, et tirèrent jusqu'à ce que l'animal furieux eût succombé sous leurs coups. Sa vie était si dure, qu'il reçut sept balles dans différentes parties du corps, avant de succomber.

En quittant Chaudpour, nous traversâmes une grande étendue de jongles, où les paons se trouvaient en grand nombre. Nous nous abstînmes cependant d'en tirer aucun, par déférence pour les préjugés du peuple, qui regarde le paon comme un oiseau sacré. Durant la nuit, le vent s'éleva avec tant de violence que nos tentes coururent le risque d'être renversées. Elles furent tellement pénétrées de la pluie qui tombait par torrents, qu'elles devinrent trop lourdes pour être transportées à dos de chameau ; nous fûmes en conséquence obligés de les laisser tendues une grande partie du jour suivant, pour les faire sécher.

En approchant du Gange, nous trouvâmes la contrée plus ouverte et plus agréable. A quelques milles de Sumbul, un nombreux troupeau de daims traversa la route ; l'un d'eux fut tué par un des gens armés de notre escorte, qui s'était embusqué derrière une ruine. Ces animaux sont si timides qu'il est fort difficile de les approcher.

Il existe à Sumbul une mosquée de la plus grande beauté, quoiqu'elle ne soit pas en grande vénération. Elle a été bâtie par l'infortuné mais vertueux Humayun. La ville est mal peuplée, et beaucoup de

maisons sont entièrement désertes. Les bazars étant à peine fréquentés, il n'y a que peu ou point de ces échanges animés, qu'on observe si généralement dans le bazar d'une ville indienne. Nous traversâmes le Gange au *ghaut* de Depour; nous poursuivîmes notre route vers Anopshur, station militaire, au-dessus de Futtyghur, et, après un voyage de quatre jours, nous passâmes la Jumna au *ghaut* de Kyratta, et nous entrâmes dans la capitale, toujours somptueuse, de l'empire Mogol. Mais Delhi n'est plus ce qu'il était sous la domination des Timour. Sa splendeur a disparu, quoique ce qui en reste en fasse encore un séjour plein de magnificence.

La ville moderne de Delhi, siége actuel de l'empire mahométan de l'Indostan (empire, hélas! bien déchu), fut bâtie par Chah Jehan, dans le dix-septième siècle, et fut appelée de son nom Chahychanabad. Elle a environ sept milles de circonférence, et s'élève sur la rive occidentale de la Jumna. Elle est protégée par une muraille longue et élevée, mais qui n'opposerait qu'une faible résistance aux attaques de l'artillerie moderne. Il n'y a rien de bien remarquable dans la ville, qui le cède en magnificence à beaucoup d'autres villes de l'Indostan de moindre importance. Elle a sept portes, auprès de l'une desquelles on voit un collége, édifice qui n'est pas dépourvu de beauté, mais aujourd'hui sans destination et menaçant ruine. Les palais de Saadet Kan et du sultan Darahcshekoh sont d'élégantes constructions, placées au milieu de vastes enceintes et entourées de hautes murailles, qui renferment

des bains, des ménageries, des étables et plusieurs autres dépendances. Dans ce quartier de la ville, on trouve quelques belles mosquées, et entre autres la célèbre musjid, où, en 1739, le conquérant persan, le sanguinaire Nadir Shah, vint s'asseoir pour assister au massacre des malheureux habitants de Delhi.

Les jardins de Shalimar, plantés à l'époque où la ville moderne fut bâtie, ont, dit-on, coûté au-delà de cent lacs de roupies, ou plus d'un million sterling (25 millions de francs). Dans l'origine, ils étaient entourés d'une haute muraille en briques, et occupaient un espace de plus d'un mille de circonférence. Ils sont maintenant dans un état si complet de dégradation, qu'à peine reste-t-il un seul vestige de leur première magnificence. Du mur de ces jardins, au midi, et aussi loin que la vue peut s'étendre, la campagne offre l'aspect d'une vaste plaine couverte de superbes ruines, restes de l'antique Indraprastha[1]. Les mosquées, les tombeaux, les palais, les observatoires, les pavillons, les colléges, les bains, les sérails, gisent confusément, entassés sur la terre, montrant, par la majesté de leurs débris, quelle a dû être la splendeur de cette cité qu'ils contribuèrent à orner aux temps de sa puissance et de son orgueil. La Haute-Égypte même, si riche en témoignages de grandeur passée, n'offre rien de supérieur aux ruines monumentales éparses sur les plaines où, dans l'origine, dominait le vieux Delhi. Mais, quoique cette capitale,

[1] Indraprastha est le nom sanskrit du vieux Delhi.

jadis magnifique, ait disparu, et ne soit guère plus aujourd'hui qu'un souvenir dans l'histoire des siècles, d'autres cités se sont élevées par les soins et les travaux de l'homme, sinon comparables en magnificence, du moins d'une importance égale. Rien ne disparaît sans motif de l'univers; chaque perte est compensée par un gain. Un homme meurt et un autre naît. Un empire tombe et périt; un autre s'élève et devient florissant; et lorsque la destruction jette son dévolu sur quelque célèbre capitale, une autre prospère et sort de l'obscurité.

« L'araignée, dit un poète persan, a tissé sa toile dans le palais des empereurs, et le hibou a fait entendre son chant nocturne sur les tours d'Afrasiab. »

« Contemplez la nature entière, tout est révolution dans son sein, tout change, rien ne meurt. Le jour succède à la nuit, et la nuit au jour qui s'éteint; les étoiles se lèvent et se couchent, pour se lever encore. La terre suit le même exemple. Voyez le riant été, avec ses vertes guirlandes et ses fleurs parfumées; il va se perdre dans le pâle automne : le sombre hiver, hérissé de frimas, escorté des bruyantes tempêtes, chasse au loin l'automne et ses fruits dorés, puis fait place au printemps; au doux printemps, qui, avec son haleine caressante, revient le premier des chaudes demeures du midi. Tout se fane pour refleurir : comme dans le mouvement d'une roue, tout descend pour remonter; emblème de l'homme qui passe et ne meurt point. »

CHAPITRE VI.

Un Gossein. — Gholaum Kaudir. — Le Séraï. — Les Femmes officiers.

Un matin, au moment où j'allais sortir de ma tente, qui était plantée à peu de distance des murs de Delhi, sous un beau bouquet de tamariniers, j'aperçus un *Gossein* appuyé contre un fragment de colonne, à quelques pas de moi. Son attitude muette et suppliante annonçait qu'il s'attendait à recevoir de moi ou des passants quelque signe de bienveillance plus palpable qu'un simple salut. Car ces fanatiques ont coutume de renverser l'ordre naturel des choses, et ils considèrent celui qui reçoit, quand c'est quelqu'un de leur classe, comme le bienfaiteur, et celui qui donne comme l'obligé, quand il appartient à une autre classe. En m'approchant de lui, je m'aperçus qu'il avait une broche épaisse de fer passée dans les

joues, rivée aux deux bouts, et de laquelle pendait un cercle, aussi de fer, dans lequel entrait le menton. Bien que cette espèce de mors lui traversât la langue, comme je le vis après, son articulation n'en paraissait pas sensiblement altérée; il parlait avec quelque gêne, mais d'une manière parfaitement intelligible. C'était un homme d'un âge mûr, de manières douces et d'un abord gracieux; il n'avait pas cette repoussante malpropreté qui distingue les individus de sa secte étrange.

Je l'invitai à entrer dans ma tente, ce qu'il accepta sans balancer et avec une franchise communicative qui me surprit beaucoup. La broche de fer était l'instrument d'une pénitence qu'il s'était infligée pour la rupture d'un vœu. Il refusa de s'asseoir et resta debout, appuyé contre le mât de la tente, causant fort librement des aventures étranges de sa vie, répondant sans hésitation à toutes mes questions, et paraissant prendre plaisir à m'informer de tous les détails qui concernaient sa personne ou les coutumes singulières de sa confrérie.

Il me dit qu'il était en train d'accomplir un vœu, celui de rester debout pendant un espace de quinze ans. Il en était à sa treizième année, et n'avait encore souffert que peu ou point d'incommodité de cette position fatigante, reposant la nuit dans les jongles, le dos appuyé contre un arbre, et dormant aussi profondément que l'homme le plus voluptueux sur un lit de duvet. Il m'avoua cependant que, dans les premiers temps, il avait été obligé de se faire soutenir

par des cordes quand il se sentait pris de sommeil, et que ses pieds s'étaient gonflés au point de lui causer la plus vive douleur, soit qu'il marchât, soit qu'il se tînt en repos. Au bout de quelque temps, néanmoins, ce supplice cessa, et il poursuivit sans autre inconvénient l'accomplissement de son étrange pénitence.

Toutefois elle ne s'arrêtait pas là. Les doigts de sa main gauche étaient retournés de manière à former un angle droit avec le dos de cette main, ce qui lui en ôtait totalement l'usage. De plus, il était resté suspendu à une branche d'arbre durant 365 jours, suivant son expression, c'est-à-dire une année entière. Pour cela il s'était fait attacher sur un bâton de bambou, fixé à l'extrémité d'une corde, en guise de siége; une courroie passée autour de ses reins l'empêchait de tomber. Il me décrivit les tortures de cette position comme la plus rude mortification qu'il eût jamais endurée. Je donnai à ce héros de fanatisme une aumône avec laquelle il partit, fort satisfait de ma générosité.

Les tourments auxquels ces hommes se soumettent sont tout-à-fait volontaires. Ils ne font point nécessairement partie du rituel indou. C'est ce qu'explique le Mahabbarat, livre vénéré des Indous, comme une inspiration divine. On y lit : « Les hommes qui font « souffrir à leur chair de dures mortifications, non « autorisées par le Sastra, sont des êtres possédés d'or- « gueil et d'hypocrisie : ils sont entraînés par la luxure, « la colère et la force brutale. Ces insensés tourmen-

« tent l'esprit qui est dans le corps et moi qui suis « en eux [1]. »

Durant notre séjour à Delhi, je ne pus m'empêcher de faire un triste rapprochement entre la misérable condition de l'empereur régnant, et celle de ses prédécesseurs, qui établirent la puissance mogole sur les ruines de la dynastie des Afghans ou Patans, et plantèrent l'étendard du croissant dans presque toutes les provinces de l'Inde. Le défunt empereur, Schah Allum II, avait offert un exemple frappant de la décadence de la souveraineté mahométane. En 1788, Gholaum Kaudir, chef rohilla, en qui ce prince trop imprévoyant avait mis une aveugle confiance, vint attaquer subitement Delhi, s'en empara, se saisit de la personne du faible mais vertueux Schah Allum, et après lui avoir fait endurer, pendant plusieurs semaines, les plus humiliantes avanies, en l'accablant d'injures et de mauvais traitements, pour lui arracher le secret de ses trésors supposés, il finit par lui crever les yeux de son poignard. Non content de cela, il massacra et tortura plusieurs membres de la famille impériale, et ne quitta la ville, dont il avait fait une scène de carnage et de deuil, qu'à l'approche de Mahadajie Scindia, qui vint avec son armée le chasser du théâtre de ses cruautés. Mais un châtiment aussi prompt que terrible l'attendait. Poursuivi et fait prisonnier par un détachement de l'armée mahratte, il fut amené en

[1] Paroles de Krishna, la principale *aratar* ou incarnation de Vishnou.

présence du chef qui la commandait. Scindia, sans daigner prononcer un mot, jeta un regard sévère sur ce brigand endurci, qui semblait préparé à son sort; puis il ordonna aux hommes de sa suite de lui demander en quel endroit il avait déposé son butin, et sur son refus de répondre, voici le supplice qu'on lui fit souffrir. Il fut enfermé dans une cage de fer et suspendu à une poutre, en tête de l'armée. Après l'avoir ainsi exposé quelque temps à la risée d'une soldatesque non moins cruelle que lui, on lui coupa le nez, les oreilles, les mains, les pieds, on lui arracha les yeux. Ainsi mutilé, on le plaça sur le dos d'un chameau maigre, et on le conduisit en présence de l'infortuné Schah Allum, si impitoyablement privé par lui de la vue. Ce misérable souffrit, sans sourciller, cet effroyable traitement, et déploya un héroïsme digne d'une meilleure cause. Toutefois, il mourut avant d'arriver à Delhi, dévoré par une soif ardente, qu'allumait en lui l'atrocité de ses souffrances. Son juge inexorable avait eu soin de défendre qu'on lui donnât rien à boire ni à manger. On peut se figurer quelle dut être son agonie.

Depuis cette époque jusqu'en 1802, c'est-à-dire jusqu'à ce que lord Lake eût défait le successeur du grand Scindia, à six milles de Delhi, et fait remonter le vieil empereur, de la condition de prisonnier d'état, à celle de souverain libre, ce monarque vécut dans un état d'extrême abjection. La pension annuelle allouée aux princes survivants de la famille impériale n'excédait pas 200 roupies (550 fr.). La dépense to-

tale de l'empereur, tant pour l'entretien de sa personne que pour celui de sa famille et des gens de son service, fort nombreux, s'élevait à peine à deux lacs de roupies (600,000 fr.). Le séraï, qui forme la partie la plus dispendieuse de l'établissement d'un prince mahométan, était réduit au plus triste dénûment. Enfin, le vieil empereur se trouvait, à la fin de sa carrière, hors d'état d'assurer l'aisance des êtres qu'il chérissait le plus, et qui, pour la plupart, étaient incapables de pourvoir eux-mêmes à leur existence.

Le séraï d'un monarque oriental est le sanctuaire de la vie à la fois politique et sociale. C'est là que s'ourdissent dans l'ombre les cabales, les conspirations si communes dans les cours musulmanes. Il n'est donc pas inutile de décrire brièvement l'organisation de cet intérieur royal.

C'est dans le séraï que sont élevés les princes mogols et les jeunes nobles d'élite destinés à remplir plus tard les hautes fonctions responsables de l'empire. Ce lieu privilégié est ordinairement séparé du palais, mais cependant assez contigu pour que le passage de l'un à l'autre soit toujours facile. Personne n'est admis dans l'intérieur des appartements qui le composent, hormis l'empereur et les personnes attachées aux différentes parties du service, qui se fait par des femmes. Il est enfermé dans de hautes murailles, et entouré de jardins spacieux, tracés et décorés avec tout le luxe, toute la magnificence de l'Orient. On y rassemble toutes les jouissances que le goût peut désirer, et l'or payer à grands frais. Les épouses du Grand-Mogol qui peu-

plent cette somptueuse retraite, sont toutes choisies parmi les plus jolies filles de l'empire. On leur enseigne à broder, à chanter, à danser. De vieilles femmes sont chargées de les instruire dans ces mille petits moyens à l'aide desquels elles savent captiver les sens et allumer les passions. Ces charmantes prisonnières n'ont pas la liberté de sortir, si ce n'est pour suivre l'empereur en voyage. Dans ce cas, elles sont voiturées dans des litières fermées de rideaux, ou dans des bateaux pourvus de cabines, où le jour et l'air ne pénètrent qu'au travers de jalousies fermées.

Les appartements du séraï sont fort riches, bien entendu autant que le permet la fortune du prince. La sultane favorite a tous les insignes et les priviléges d'une reine, mais d'une reine captive. Tant que dure sa beauté, son royal époux la traite avec une sorte d'idolâtrie; mais dès que cette beauté se fane, dès que les graces de sa personne, la fraîcheur de son teint, de sa voix, cessent de charmer, adieu l'amour, adieu son empire; il ne reste de sa puissance passée qu'un amer souvenir.

Cependant, aussi long-temps que la favorite règne sur le cœur de son souverain maître, elle commande, elle est obéie elle-même en souveraine dans tout le harem. Elle fume son *hoûka* au tube doré, à l'embouchure garnie de pierres précieuses: elle hume la fraîcheur de la brise matinale sous le *verandah* [1], d'où la vue embrasse tous les jardins du palais. Elle est

[1] Galerie extérieure.

entourée par ses femmes, qui ne lui cèdent en rien, si ce n'est en richesse d'ajustement. Là, mollement étendue sur un magnifique tapis de Perse, elle passe de longues heures oublieuses dans une atmosphère des parfums les plus purs qu'ait produits l'Arabie-Heureuse. Tout ce qui l'entoure est calculé pour délecter ses sens.

Mais tant de jouissances ne suffisent pas toujours pour la rendre heureuse ; et bien souvent le sentiment de son esclavage et de sa dégradation livre son cœur à l'isolement, et y tarit la source des plus ravissantes voluptés. Alors elle se sent misérable et sans appui réel au milieu de tant de soins, de tant de profusion.

Une description du harem du grand empereur Akbar a été laissée par son illustre ministre Aboul Fazil Mobarek; elle trouve ici naturellement sa place.

« Le harem, dit-il, est un vaste enclos, où chacune des femmes de l'empereur a son appartement séparé, et elles sont au nombre de plus de cinq mille. Elles sont divisées par compagnies, dont chacune a ses fonctions spéciales et obéit à l'une des femmes qui prend le titre de Darogha. Une autre est choisie pour exercer le commandement supérieur, afin que le gouvernement du harem soit centralisé et marche avec la même régularité que toutes les autres branches de l'administration de l'empire. Chacun de ces commandants féminins reçoit une paie proportionnée à sa capacité. La plume ne suffirait pas à dénombrer les

inépuisables largesses de l'empereur : mais voici le tableau de la paie mensuelle de ce cadre d'officiers. Les femmes du plus haut grade reçoivent de 1610 à 1028 roupies (4830 à 3084 fr.). Les principales femmes du service ont de 51 à 20 roupies (153 à 60 fr.); d'autres, enfin, ne sont payées qu'à raison de 2 à 40 roupies (6 à 120 fr.).

« Un mouchreff stationne à la grande porte pour tenir compte des recettes et dépenses du harem en argent et denrées.

« Quand l'une de ces nombreuses femmes a besoin de quelque chose, elle s'adresse au trésorier du harem, qui fait un bon à valoir sur la paie mensuelle, et l'envoie au mouchreff de la grande porte, lequel le transmet à son tour au trésorier du palais impérial, qui acquitte la somme.

« L'intérieur du harem est gardé par des femmes. On place à la porte de l'appartement impérial celles qui méritent le plus de confiance. En dehors de la porte, veillent les eunuques, et à quelque distance stationnent les rajpoûts. Après ceux-ci viennent les portiers, et, tout autour de l'enceinte extérieure, les omrahs, les ahdians, et autres troupes qui montent la garde.

« Quand les begums, femmes des omrahs, ou d'autres femmes respectables, désirent présenter leurs hommages, elles font part d'abord de leur intention aux gardes extérieurs, qui la transmettent par écrit aux officiers du palais, après quoi elles sont admises

dans l'intérieur du harem. Quelques femmes de haut rang obtiennent la permission d'y passer quelquefois un mois.

« Toutes les précautions que nous venons de décrire ne dispensent pas Sa Majesté de veiller elle-même à sa sûreté concurremment avec ses gardes. »

CHAPITRE VII.

Histoire de la belle Noûr-Jehan.

Ce fut du séraï que la célèbre impératrice Noûr-Jehan, épouse favorite de Jehangire, fulmina, sous le nom de son époux, ces fameux décrets qui rendirent le règne de ce prince l'un des plus prospères, sous le rapport politique, dont fassent mention les annales mahométanes. Cette femme remarquable eut du merveilleux dans sa naissance comme dans sa vie, dans son obscurité comme dans son élévation. Son existence, bien que circonscrite dans l'enceinte du séraï, fut constamment signalée par les miracles d'une intelligence énergique, d'un génie hardi, entreprenant, d'une ambition sans bornes. A la fécondité des conceptions, elle unissait la volonté d'exécution. Elle savait entreprendre, elle savait subir. Les circonstances de sa naissance forment un des plus intéressants épisodes de l'histoire du Farishta.

Cette femme extraordinaire était fille de Chaja-Aiass, originaire de la Tartarie occidentale; son père descendait d'une race noble et antique, mais déchue par suite du temps et de vicissitudes diverses. Il avait quitté son pays pour l'Indoustan, dans l'espoir de trouver auprès de l'empereur mogol les moyens de rétablir sa fortune. Épris d'une jeune fille aussi pauvre, mais aussi enthousiaste que lui, il en avait fait sa femme. Irritée de cette mésalliance, la famille le rejeta de son sein. Indigné lui-même de ce qu'il regardait comme une grave injure, il mit sa femme sur une vieille monture, et, marchant à côté d'elle, il partit pour la capitale de l'illustre Akbar. Ils ne tardèrent pas à épuiser leur faible pécule, et, dépourvus de tous moyens de subsistance, ils furent réduits en peu de temps aux dernières extrémités. Déja depuis trois jours ils n'avaient pris aucune nourriture, leurs embarras ne faisaient que s'accroître, et, pour comble d'infortune, la jeune femme fut tout à coup saisie par les douleurs de l'enfantement. Sans autres secours que ceux de son malheureux mari, elle donna le jour à une fille.

Ils étaient alors au milieu d'un vaste désert bien rarement foulé par le pied humain. Il ne leur restait plus qu'à y périr d'inanition, ou à devenir la proie des bêtes féroces. Chaja-Aiass ayant placé sa femme sur le dos de son cheval, dès qu'il crut pouvoir l'exposer sans danger à la fatigue de la route, se trouva lui-même incapable de suivre avec l'enfant. La mère était trop faible pour s'en charger : tous deux se trou-

vaient dans la plus cruelle alternative; il fallait mourir ou renoncer à l'objet de leur commune tendresse. Après un rude combat entre la nature et la nécessité, les parents désespérés convinrent d'abandonner leur nouveau-né; ils le couvrirent de feuilles et le laissèrent au bord du sentier, à la garde du Dieu qui protége l'orphelin dans le désert aussi bien que le potentat sur son trône.

Le couple infortuné se remit en route dans un silence de désespoir. Mais à peine avaient-ils fait quelques pas, que la nature puissante, invincible, fit taire dans leur cœur les funestes conseils de la faim et de la soif. La pauvre mère, à moitié folle de douleur, redemanda son enfant à grands cris. Vaincu par les angoisses maternelles, l'époux essuya la larme qui roulait sur sa joue, et prit le parti d'aller reprendre l'enfant. Il retourna donc sur ses pas; mais quelle fut l'horreur qui le saisit quand il aperçut un grand serpent noir roulé autour de l'innocente créature! Par un mouvement irréfléchi de détresse, il se précipita vers le reptile: celui-ci déroula lentement ses plis, et alla se réfugier dans le creux d'un arbre. Chaja-Aiass saisit l'enfant et le porta tout transporté à sa mère éperdue: le serpent ne lui avait fait aucun mal. Tandis que tous deux exprimaient par des caresses leur joie folle d'une si miraculeuse délivrance, des voyageurs les joignirent, les secoururent, et les mirent en état de continuer leur voyage. Ils marchèrent ainsi à petites journées jusqu'à Lahore.

Arrivé dans cette ville, où le grand Akbar tenait

sa cour, le pauvre Tartare fut assez heureux pour attirer l'attention de l'empereur, et, par un enchaînement de circonstances favorables, il ne tarda pas à devenir grand-trésorier de l'empire. Sa fille, en grandissant, éclipsa bientôt les plus belles femmes de l'Orient, et reçut le surnom de Mher-ul-Nissa, c'est-à-dire *Soleil de la beauté.* Rien ne fut négligé pour lui procurer tous les agréments acquis, propres à relever le charme de ceux qu'elle tenait de la nature. Aussi, peu de jeunes femmes l'égalaient, nulle ne la surpassait en vivacité d'esprit, en graces piquantes, en élégantes manières, toutes choses qui forment l'apanage spécial du beau sexe dans tous les pays. Mais à toutes ces qualités, elle joignait une force de caractère virile, et qui la mettait tout-à-fait hors ligne.

Le fils de l'empereur, le prince Sélim, si bien connu depuis sous le nom de Jehangire, l'ayant aperçue, en devint épris, et l'ambitieuse beauté ne négligea rien pour attiser cette subite passion. Dans son transport, le prince Sélim alla trouver Akbar, et le supplia de consentir à leur union; mais l'empereur fut inexorable. Peu de temps après, la charmante fille de Chaja-Aiass devint l'épouse de Chere-Afkun, noble Turcoman de grande distinction, auquel elle était fiancée depuis long-temps.

Dès lors ce rival heureux eut dans Sélim un ennemi implacable. Le prince fit en secret semer contre lui des bruits calomnieux, qui l'obligèrent à quitter la cour, et à se retirer dans le Bengale, où le gouverneur

lui confia la vice-gérence de Burdwan, district considérable de cette province.

Monté sur le trône, Sélim sentit sa passion pour la fille d'Aiass se raviver. La contrainte qui en avait amorti les premières étincelles venant à cesser, elle éclata avec une violence nouvelle. Maître absolu de sa volonté, le jeune empereur jura de posséder l'objet de son amour contrarié. Pour y parvenir, il commença par faire à Chere-Afkun des avances de réconciliation. Mais le brave Turcoman résista long-temps à des importunités dont le but était visible, bien déterminé à ne compromettre, par une séparation, ni sa femme ni son honneur. C'était un homme d'une grande force physique qu'égalait sa bravoure. De plus, son intégrité était inattaquable, sa réputation haut placée; il était pour toutes les classes un objet de crainte et de respect. Toujours le premier au milieu des dangers, sa valeur avait inspiré plus d'un roman, plus d'une chanson guerrière. Telle était sa vigueur corporelle, qu'il avait tué d'une seule main un lion: ce fut même cet exploit qui lui fit donner le surnom de Chere-Afkun (*tueur de lion*); car son nom véritable était Asta-Jillo. Aussi avait-il été en possession de l'estime d'Akbar, qui faisait le plus grand cas de son courage et de ses vertus.

Cependant, après que Jehangire eut succédé à ce monarque, Chere-Afkun, cédant aux sollicitations répétées du jeune empereur, se rendit à la cour, se confiant à sa haute réputation comme à un bouclier contre toute tentative tyrannique du pouvoir suprême

à son égard. Dès son arrivée, l'empereur le combla de caresses pour mieux endormir ses soupçons. Son caractère ouvert et généreux ne lui laissait pas apercevoir la trahison chez autrui.

On fixa un jour pour la chasse : les omrahs et les nobles de second rang s'assemblèrent, et l'on fit une battue dans les endroits qu'on savait fréquentés par les lions et les tigres. Les chasseurs ne tardèrent pas à cerner un de ces derniers animaux, et aussitôt l'empereur averti accourut sur les lieux. Il demanda à ceux qui l'entouraient, lequel d'entre eux serait assez hardi pour attaquer la bête : tous restèrent muets et confondus. Chere-Afkun espérait déja que cette tâche glorieuse allait lui être dévolue, quand trois omrahs s'avancèrent, et s'offrirent pour combattre le tyran de la forêt. Le fier Turçoman sentit son orgueil s'enflammer; mais les omrahs avaient accepté le défi, il ne pouvait leur enlever l'honneur des premières tentatives qu'ils réclamaient hautement. Chere-Afkun, craignant de rencontrer en eux d'heureux rivaux, et de laisser ainsi ternir l'éclat de sa réputation, s'avança vers l'empereur, et lui dit avec fermeté : « Attaquer « avec des armes une créature désarmée, cela n'est « ni loyal ni vaillant. La Divinité a donné à l'homme « des membres et des muscles aussi bien qu'aux tigres, « et lui a de plus accordé la raison pour suppléer à « ce qui lui manque du côté de la force. »

Les omrahs reculèrent devant un combat si inégal, et l'intrépide guerrier, à la surprise et au grand plaisir de l'empereur, jeta son arme et son bouclier, et se

disposa à provoquer le tigre sans autre secours que sa force naturelle. Le combat est décrit avec des détails minutieux, et qui font frémir, par les historiens mogols. Après une lutte désespérée, l'héroïque Afkun, couvert de blessures et presque mutilé, enfonça son bras dans la gorge de son adversaire, et le saisissant avec force à la base de la langue, il finit par l'étrangler. Ce dénoûment trompa l'espoir secret de Jehangire; le bruit ne tarda pas à en retentir dans tout le royaume.

A peine Chere fut-il guéri de ses blessures, que des ordres secrets furent donnés au conducteur d'un énorme éléphant, pour le guetter au passage et le faire périr sous les pieds de l'animal. Surpris dans une rue étroite, et voyant qu'il n'y avait pas moyen d'échapper en avançant, il ordonna à ses porteurs de rebrousser chemin; mais ceux-ci épouvantés laissèrent tomber le palanquin et prirent la fuite. Le Turcoman, sans perdre la tête, se releva aussitôt, tira son épée, et avant que l'éléphant eût eu le temps de lui faire un mauvais parti, il lui enfonça son arme dans le flanc jusqu'à la garde, et le laissa étendu mort. Jehangire était spectateur de cet exploit, ayant eu soin de se placer derrière une fenêtre en treillis, d'où il avait vue sur toute la rue. Il fut frappé d'étonnement, mais en même temps la contrariété et l'irritation s'emparèrent de son cœur, au point d'en altérer la douceur naturelle. Chere-Afkun vint le saluer, et lui rendre compte de ce qui venait de se passer. Jehangire exalta vivement son courage, et prévint ainsi les soupçons.

Mais le héros ne resta pas long-temps en sécurité. Kuttub, suba (gouverneur) du Bengale, connaissant les secrets désirs de son maître, et voulant se créer un moyen de haute faveur auprès de lui, paya quarante scélérats pour assassiner le redoutable omrah. Ce dernier avait une si grande confiance dans sa force et dans son courage, qu'il dédaignait toute précaution contre ses ennemis avoués ou secrets. Sa maison n'était gardée que par un vieux portier. Tous les autres serviteurs occupaient des logements extérieurs. Les assassins pénétrèrent dans sa chambre pendant son sommeil. Mais, en cet instant, l'un d'eux, saisi d'un remords subit, s'écria: « Eh! quoi! sommes-« nous des hommes? Quarante contre un, et avoir « peur de l'attaquer éveillé!... « Le Turcoman, averti à propos par ces paroles, sauta hors de son lit, saisit son épée, et battant en retraite à reculons, vers un coin de la chambre, il eut le temps, avant que ses ennemis fussent entrés tous, de se mettre en position, résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Les assassins, craignant de voir leur victime leur échapper, se précipitèrent sur lui avec tant de désordre, qu'ils s'embarrassèrent les uns parmi les autres. Chere-Afkun, profitant de leur confusion, en étendit plusieurs roides morts à ses pieds; d'autres tombèrent à côté d'eux blessés mortellement, et le reste de la bande prit la fuite. Celui qui avait révélé au héros son danger, demeura immobile et muet devant une si incroyable prouesse. Celui qui avait failli être sa victime s'avança vers lui, et, lui tendant la main, le

proclama son libérateur. Chere-Afkun n'eut pas de peine à obtenir de cet homme le nom de l'auteur de cette trame abominable, et il le congédia après l'avoir récompensé libéralement.

La renommée de ce nouvel exploit vola de bouche en bouche avec mille exagérations, de sorte que toutes les fois que Chere-Afkun paraissait en public, il était suivi par la foule et désigné comme un homme d'une puissance physique surnaturelle. Cependant, afin d'éviter le retour de dangers pareils à ceux auxquels il venait d'échapper, il se retira dans sa province de Burdwan.

Dans l'intervalle, le suba du Bengale avait reçu de l'empereur l'ordre de se défaire de cet homme extraordinaire, mais il se garda bien de s'y conformer ouvertement. Il se rendit, avec une suite nombreuse, au sein du Burdwan, dans un rayon d'environ soixante milles (20 lieues) de la capitale de cette vaste province, sous le prétexte de faire une tournée dans le ressort de sa juridiction politique, ayant, au préalable, communiqué à ses principaux officiers le secret de sa mission. Esclave de ses devoirs, le fidèle omrah vint au-devant du suba, et marcha près de lui à son entrée en ville, tandis que ce dernier, de son côté, affectait de le traiter avec la plus grande cordialité. Pendant que la cavalcade était en marche, un hallebardier, sous le prétexte que Chere-Afkun tenait le milieu de la route, frappa rudement son cheval. Le noble personnage indigné, et sachant bien que pas un soldat n'eût osé agir ainsi sans des ordres secrets,

comprit à l'instant qu'on en voulait à ses jours, et piquant son cheval, il alla droit à l'éléphant qui portait le traître suba, renversa le *róda* (pavillon), et égorgea le tremblant gouverneur, avant que ses gardes eussent le temps de venir à son secours. Puis, se tournant contre les omrahs, il en sacrifia, dans un clin d'œil, cinq à sa juste vengeance.

A cette vue, les soldats terrifiés se mirent à décharger de loin leurs flèches et leurs mousquets contre lui; son cheval, frappé d'une balle au front, tomba mort sous son maître. Couvert de blessures et du sang qui ruisselait de tout son corps, cet homme indomptable provoquait tour à tour tous les officiers du suba à se mesurer avec lui seul à seul, mais pas un ne s'avisa de répondre au défi.

A la fin, sentant la mort approcher, le brave Turcoman, en musulman fidèle, se tourna la face vers la Mecque, jeta un peu de poussière sur sa tête par forme d'ablution, ne voyant pas d'eau aux environs, et debout, calme et immobile devant la file de ses meurtriers armés, il reçut d'une seule décharge six balles dans le corps, et expira sans un soupir.

La belle veuve fut immédiatement conduite à Delhi. Mais Jehangire, soit remords, soit calcul, refusa de la voir. Il la fit confiner dans un des plus mauvais appartements du séraï.

La fille du Tartare Aiass était une femme d'un caractère fier; elle fut sensible à ces marques d'indifférence, et en garda profondément le souvenir. Cependant elle ne demeura point oisive. Habile dans les

ouvrages de tapisserie et de broderie, elle consacra tous ses moments à cette occupation. Bientôt il ne fut question dans les conversations de la capitale que des exquises productions de son talent et de son adresse. Les femmes des omrahs de Delhi et d'Agra ne voulurent plus porter, dans les grandes cérémonies, d'autres ornements que ceux fabriqués de la main de la belle Mher-ul-Nissa. Aussi cette dernière ne tarda pas à devenir l'oracle de la mode et du bon goût. Tandis qu'elle affectait elle-même une extrême simplicité dans ses vêtements, elle avait soin de parer les femmes des plus élégants tissus, des brocarts les plus riches. Les plus belles d'entre elles lui servaient comme d'enseignes pour étaler avec avantage les produits de son savoir-faire. Par ce moyen elle amassa une grande fortune, et devint plus célèbre dans son obscurité qu'elle ne l'avait été quand son sort était uni à celui du plus grand héros de l'époque. C'est que la gloire de son époux avait jusqu'alors éclipsé la sienne.

Le bruit des talents de cette femme extraordinaire parvint bientôt aux oreilles de l'empereur, qui paraissait, à cette époque, avoir oublié tout l'empire qu'elle avait eu jadis sur son cœur. Il voulut la voir, afin de juger par ses propres yeux jusqu'à quel point la voix publique accusait vrai en proclamant son mérite. Il résolut donc de la surprendre, et entra à l'improviste dans son appartement. Mais à la vue de son incomparable beauté, il sentit renaître toute son ancienne passion. La sirène était couchée sur un sofa, vêtue d'une robe négligée de mousseline blanche tout unie,

qui dessinait admirablement les purs contours de sa taille, et la parait assurément mieux que les plus somptueux brocarts de Bagdad, ou les plus riches broderies de Cachemire. Au moment où l'empereur entra, elle se leva avec un trouble qui augmentait encore ses charmes, et resta les yeux baissés, jouant parfaitement la confusion. Jehangire resta muet d'admiration, l'ame ravie et le regard fixe, à la vue de ces formes si parfaites, de cette dignité de maintien, de ces traits si nobles et si charmants. S'approcher d'elle, la prendre par la main, lui déclarer qu'elle était impératrice, tout cela fut l'affaire d'un seul instant. Aussitôt une proclamation annonça au peuple la célébration des noces impériales, et l'avènement au trône de la belle veuve de Chere-Afkun.

A la place de son nom de Mher-ul-Nissa, elle reçut celui de Noûr-Mahil (lumière du harem). Elle devint à l'instant l'épouse favorite du monarque des Mogols. Au moment de monter au rang suprême, elle changea une seconde fois de nom, et prit celui de Noûr-Jehan (lumière du monde). En outre, comme signe de la préférence d'affection qu'il lui accordait, l'empereur l'autorisa à porter le titre éminent de schahi ou impératrice. La monnaie fut frappée à son nom comme à celui du monarque. Sa famille fut mise au rang des princes du sang, et pourvue des plus hauts emplois de l'état. Ses membres furent même dotés de priviléges nouveaux, et dont n'avaient jamais joui aucuns sujets de la dynastie Mogole. Bientôt son in-

L. of C.

fluence sur les affaires de l'empire fut supérieure à celle de l'empereur lui-même.

La célèbre Noûr-Jehan fournit ainsi une éclatante exception à la règle de la politique mogole, qui interdisait la participation des femmes dans le gouvernement de l'empire. Du moins on n'avait jamais vu une dérogation plus complète à cette règle.

Engraved by J. C. Armytage

[illegible] Jung [illegible]

CHAPITRE VIII.

Delhi. — Toglokabad. — Temple indou.

Nous vîmes Delhi plus complétement à notre retour qu'à notre passage précédent, car nous y fîmes un plus long séjour. L'un des monuments les plus frappants de la cité moderne, bien qu'il ne soit pas l'un des plus magnifiques, est le tombeau de Sufter-Jung, capitaine mahométan de quelque renom, qui mourut vers le milieu du siècle dernier. Cet édifice est mis au rang des meilleurs ouvrages d'architecture du nouveau Delhi. Il est entouré d'un vaste jardin fermé par de hautes murailles, au-dessus desquelles on voit, de loin dans la plaine, s'élever le dôme et les petites coupoles dont il est flanqué. Cet ensemble forme un admirable coup d'œil.

Le corps du bâtiment est en pierres rouges et marqueté de marbre blanc, qui contraste par son bril-

lant poli avec sa masse sombre et imposante. Le dôme est tout de marbre blanc; il s'élève majestueusement du milieu de l'édifice et se détache sur l'azur du ciel. L'entrée du jardin est un guichet percé dans un pavillon carré qui contient plusieurs appartements à l'usage des individus préposés à la garde du monument. Dans un coin, à droite, est une élégante mosquée, et à gauche un petit pavillon. Ces jardins ont beaucoup souffert faute d'entretien. Leur vaste enceinte et l'air de solitude qui y règne produisent, à la première vue, une impression qui a quelque chose de solennel.

Avant de quitter cette contrée, nous visitâmes le fort de Toglokabad, bâti à l'extrémité d'une des hauteurs appelées Mewat, et à peu de distance de la ville. Il fut construit par Toglok-Schah, prince de la dynastie Patane, assez célèbre au commencement du neuvième siècle. Sa bâtisse est d'un genre hardi, et ses murailles massives pouvaient défier tous les moyens d'assaut connus à cette époque reculée. Je dois dire néanmoins, à ce propos, qu'à en croire quelques-uns, l'usage des armes à feu était connu dans d'Inde quelque temps avant la première irruption des Mogols dans l'Indoustan, trois siècles avant Timour ou Tamerlan, alors que toute la partie de la péninsule entre l'Indus et le Gange, à la souveraineté de laquelle la famille de ce prince succéda si rapidement, était sous la domination de la dynastie Patane ou Afghane. D'après cela, on pourrait croire que l'emploi du canon avait lieu lors de l'érection de ce fort, et, dans tous

les cas sa solidité et ses moyens de défense feraient soupçonner que dès ce temps-là on possédait des moyens d'attaque formidables.

La tombe du fondateur se voit à côté du fort. Elle est construite des mêmes matériaux, dans un style d'architecture massif et solide, mais simple et sans prétention; sans pourtant exclure un certain air de grandeur dans son ensemble. La solitude agreste du lieu ajoute beaucoup à l'effet général qui en résulte.

A quelques pas de cette tombe, nous entrâmes dans un temple qui renfermait un certain nombre de petites figures en cuivre semblables à celles qui se vendent pour quelques roupies dans les bazars. Nous étions accompagnés par un des brahmines desservants du lieu: cet homme se montra on ne peut plus prévenant et beaucoup plus communicatif que ne le sont les gens de sa caste. Le temple est un édifice grossier, et le clergé qui le dessert a tous les dehors d'une extrême misère; ce qui n'est pas étonnant, car il ne vit que des charités des dévots que le hasard amène dans cet humble sanctuaire. Ces pauvres gens nous reçurent très-poliment, et nous firent voir toutes les parties de l'édifice sans la moindre hésitation, bien éloignés, en cela, de cette répugnance que témoignent généralement les ministres des temples mieux dotés, quand il s'agit de satisfaire la curiosité des étrangers en ce qui concerne leur culte.

Notre visite à ce temple donna lieu à un petit incident qui mit en relief d'une manière assez divertissante l'égoïsme casuiste de ces saints mendiants. Par

hasard il me prit envie d'une petite divinité en cuivre placée sur une espèce d'autel dans la partie la plus sacrée de l'édifice. C'était une figure assez mal coulée, mais telle que je n'en avais pas encore vu de semblable, ce qui me rendait fort désireux de la posséder. Sachant que les brahmines avaient déja plus d'une fois vendu leurs dieux à beaux deniers, sur leurs autels mêmes, je proposai d'acheter celui-ci, et j'offris en retour une somme, selon moi, assez considérable. Le prêtre patelin baissa la tête, mit la main sur sa poitrine avec un air d'humilité des plus amusants, et après m'avoir dit qu'il ne pouvait vendre la figure sans profaner le temple dont il était un indigne ministre, et qu'il n'avait pas non plus le moyen de remplacer un tel trésor, il ajouta : «Mais si, par exem-« ple, sahib monsieur) s'en emparait, que pourrait « faire un pauvre brahmine? » Je profitai de l'insinuation et j'enlevai l'image sans la moindre opposition de la part du doucereux personnage. Bien loin de m'arrêter, il me tendit la main ouverte: j'y glissai une pagode, que j'avais eu la précaution de tenir toute prête entre l'index et le pouce. Il referma sa main avec un sourire de politesse, et salua jusqu'à terre, tandis que son épiderme frémissait de volupté au délicieux contact du métal.

Il y a un singulier contraste entre la fidélité de ces saints ministres à leurs pratiques religieuses, et la facilité avec laquelle quelques-uns s'y permettent de flagrantes infractions. La sincérité est une obligation dont ils se croient absous par leurs communications

avec le ciel. Toutefois, il est vrai de dire que ces capitulations de conscience sont bien loin d'être approuvées par les hommes sages et intelligents de leur caste. Les brahmines qui ont de l'instruction (et le nombre en est grand) ont aussi un sentiment très-vif de l'influence de la morale. Ceux-là enseignent les doctrines d'une philosophie pratique très-avancée; ils prêchent la pureté, l'intégrité intérieure de l'ame aussi bien que les convenances extérieures de la conduite, et beaucoup d'entre eux joignent l'exemple au précepte, et se distinguent par les qualités les plus rares du cœur et de l'esprit. Aussi trouve-t-on dans leurs écrits religieux et philosophiques beaucoup d'axiomes de la plus haute moralité. En voici un que j'extrais au hasard des *Institutes de Menou*.

« Homme, ne te plains jamais, même dans la peine. « — Ne fais point de mal à autrui en action ni en « pensée. — Ne dis jamais un mot qui puisse peiner « ton semblable, de peur de nuire toi-même à ta fé- « licité future. »

Sir William Jones cite également une fort belle maxime écrite plus de trois cents ans avant l'ère chrétienne et qui ferait honneur à toute autre morale religieuse. Voici ce qu'elle dit :

« Le devoir de l'homme de bien, même au mo- « ment de la dissolution de son être, est non-seule- « ment de pardonner à celui qui cause sa mort, mais « encore de désirer son bien-être; de même que le « bois de sandal, en tombant sous la hache, répand « son parfum sur l'instrument de sa destruction. »

Voilà certes des inspirations qui n'appartiennent pas à des ames vulgaires. Aussi quiconque prétend étudier le caractère indou, d'après ses communications avec quelques individus, dans une rapide excursion au travers du pays, peut être certain qu'il le voit sous un faux jour et qu'il le jugera mal. Si ce caractère offre un côté méprisable, il en est un autre qu'on doit admirer. On ne peut nier, sans doute, que beaucoup de docteurs de la loi sont ignorants, et se font les fauteurs des plus barbares superstitions, aux dépens de la crédulité populaire; mais il n'est pas moins vrai que, dans tous les siècles écoulés, il s'est élevé parmi eux des hommes instruits et capables d'honorer tous les pays et toutes les époques.

Nous profitâmes de notre séjour à Delhi, et du loisir dont nous y jouissions, pour voir tout ce que cette ville offre de curieux à l'attention du voyageur. C'est ce qui fait que je crois devoir entrer dans quelques détails nouveaux, sur un ou deux des principaux monuments de cette cité magnifique.

Les arcs qui servent d'entrées au fort sont construits dans un style assez hardi, mais d'un effet lourd, à cause de l'emploi de la pierre rouge foncée. Deux ou trois de ces arcs portent encore les traces de la terrible canonnade qu'ils essuyèrent lors de l'attaque de Gholaum-Kandir, peu de temps avant la prise et le châtiment de cet usurpateur par le victorieux Scindia. Dans la première cour, on voit un canon de si grand calibre qu'un homme fort gros pourrait s'y introduire à l'aise. Je pense qu'il n'est plus tiré depuis long-

temps. Dans la seconde cour est le diwan-aum, ou salle d'audience publique. Le *musnud* (trône) sur lequel siégeaient jadis les empereurs mogols, était un ouvrage très-précieux. Il avait la forme d'un paon, avec une queue épanouie et entièrement couverte de diamants et de pierres fines. On évaluait son prix à 175 millions de francs. Cette riche pièce d'ameublement royal fut enlevée par le spoliateur Nadir-Schah. Depuis l'époque de ce pillage barbare, les empereurs de Delhi se sont contentés d'un trône infiniment plus modeste.

Dans la troisième cour, est le diwan-kauss, ou salle d'audience particulière, toute de marbre et ornée de riches sculptures représentant une grande variété de fleurs. Rien d'élégant comme cet édifice, dont l'intérieur, par sa magnificence, égale presque celui du diwan-aum. Sur les arceaux qui soutiennent le toit, on lit l'inscription suivante en caractères persans, incrustée en argent sur un fond de marbre noir du plus beau poli : — « S'il est un paradis sur la terre, c'est « ici! — c'est ici! — c'est ici! » Les caractères sont grands et supérieurement formés : c'est assurément le plus bel échantillon d'écriture persane que j'aie jamais vu. Dans cette salle il y avait un énorme bloc de cristal sur lequel l'infortuné Schah-Allam avait coutume de s'asseoir quand il tenait son conseil privé avec ses ministres. Ce bloc avait une superficie de quatre pieds sur trois, et une épaisseur de seize pouces. L'appartement jadis destiné à l'usage particulier du monarque, et où personne n'avait le droit de pé-

nétrer, si ce n'est pour des motifs de la plus haute importance, est contigu au diwan-kauss. Il était somptueusement orné. Il est couvert d'un dôme doré; c'est le plus grand de tout le palais.

Quant aux jardins, ils sont entièrement dégradés. Au centre est un bassin qu'on dit avoir été, dans l'origine, encadré de cristal. Il contient des poissons dorés et argentés. A côté il y avait un siége de marbre à l'usage de l'empereur lorsqu'il visitait les jardins. Un peu plus loin était une vaste baignoire taillée dans le marbre et semblable, par sa forme extérieure, à un grand sarcophage. Entre les jardins et le diwan-kauss, sont les bains de l'empereur. Ils sont construits entièrement en marbre, et couverts d'ornements recherchés. Le pavé et les parois sont incrustés de fleurs, représentées par des pierres de toutes les couleurs.

Quelques jours après notre arrivée à Delhi, un éléphant mâle ayant tué son conducteur, s'échappa de son écurie et se mit à parcourir la ville, où il répandit une vive alarme. Arrivé en dehors de l'enceinte, l'animal furieux s'arrêta, fixant sur la multitude qui l'avait suivi des regards sinistres accompagnés d'un mouvement menaçant de sa trompe. Il paraissait si déterminé à se défendre que personne n'eut le courage de l'approcher, si ce n'est un soldat anglais d'un détachement qui passait par hasard, se rendant à Cawnpore. Cet homme, enhardi par les rasades d'*arrack* qu'il avait bues, s'avança d'un air intrépide vers la terrible bête, qui le voyait venir sans donner

aucun signe d'émotion. Les spectateurs s'imaginaient que cette imprudente boutade serait suivie d'une mort immédiate, quand tout à coup, au grand étonnement de tout le monde, l'éléphant se laissa saisir par la trompe, plia les genoux, courba la tête, et invita ainsi le soldat ivre à grimper sur son cou. Celui-ci ne se fit pas prier et ramena en ville de cette manière sa monture radoucie, aux acclamations de la foule.

En quittant l'intéressante capitale de cet empire jadis florissant, aujourd'hui déchu, nous passâmes par le *cotilla* [1] de Feroz-Schah, à quelques lieues de Delhi. En cet endroit, notre attention fut attirée par une colonne d'un seul bloc de pierre de quarante-six pieds de haut et de plus de dix pieds de diamètre à la base. On prétend qu'elle était encore plus haute autrefois, mais que la foudre en a fait tomber un tronçon, il y a plusieurs années. Il est vrai que l'extrémité du fût porte des marques visibles de dégradation, ce qui donne à la tradition le caractère de la vérité. Cette colonne est d'un beau poli dans toute sa longueur, jusqu'à un espace de quelques pieds au-dessus de sa base; les curieux et les amateurs d'antiquités ont rogné cet espace, les uns pour s'assurer niaisement si la matière est véritablement de la pierre, les autres, pour grossir leurs collections de fragments remarquables. Triste sort des plus beaux monuments du génie romain, trop souvent profanés

[1] Habitation fortifiée.

par les mains de stupides maniaques, dans la vue d'ajouter quelque parcelle sans valeur à une série d'objets entassés sans goût!

Cette curieuse colonne a paru à quelques-uns n'être qu'une composition réduite par le temps en une masse solide ayant l'apparence d'un granit impénétrable. Mais cette opinion est sans fondement réel, puisque les stratifications sont visibles et qu'elle a toute la compacité du marbre avec la faculté de recevoir le plus parfait poli. On y voit plusieurs inscriptions qui ont fait le désespoir de tous les savants, car elles sont indéchiffrables : non pas que les caractères ne soient parfaitement lisibles, mais le sens en est perdu, ce qui prouve, en passant, la haute antiquité du monument.

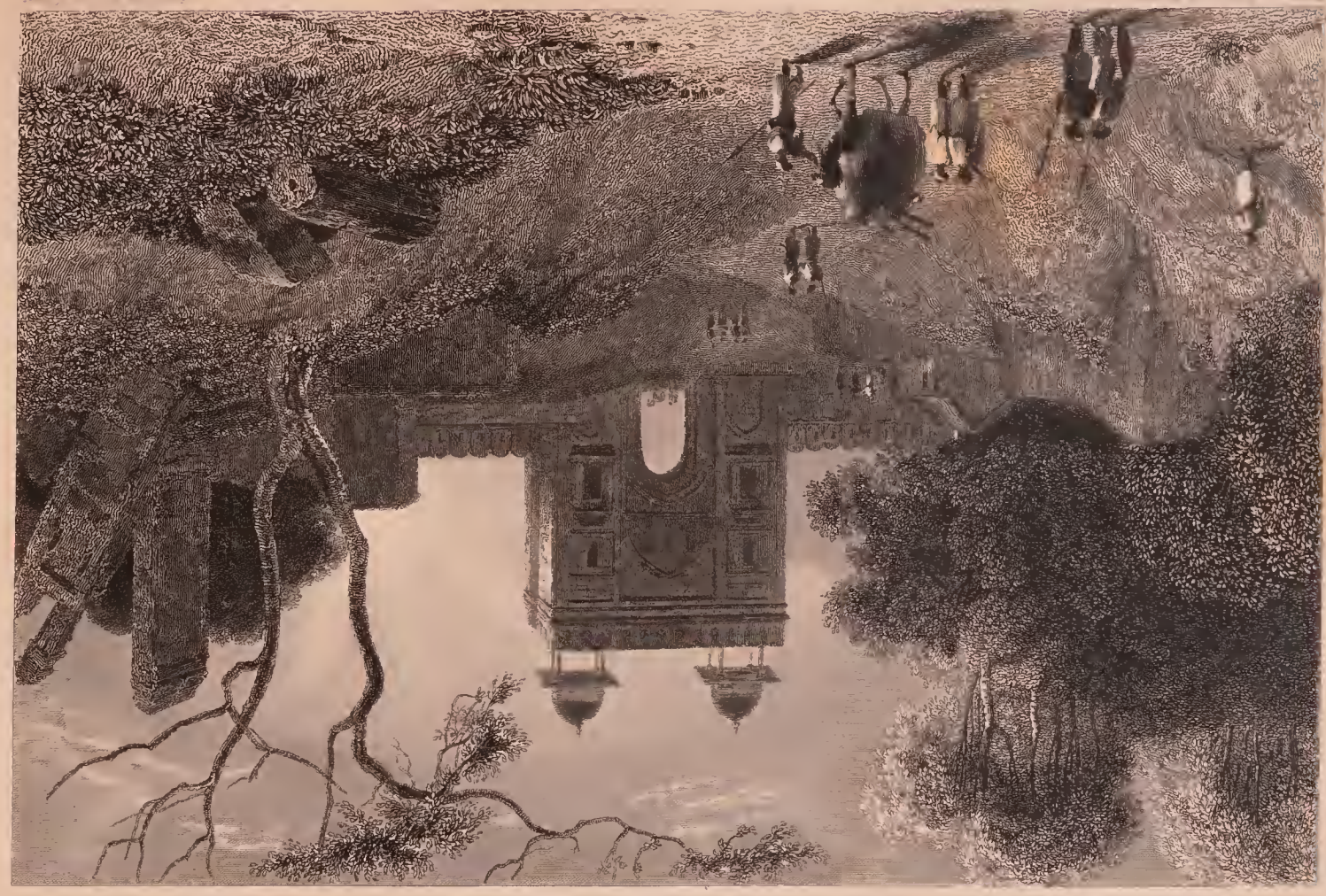
Comme la journée était plus chaude que de coutume, nous ne fûmes pas peu satisfaits d'apercevoir, en entrant dans un petit village, une échoppe de fruitier d'une apparence fort présentable, et où étaient étalés un certain nombre des meilleurs fruits de ce beau climat. C'était tout simplement un abri élevé à la hâte sur quatre minces bambous, et couvert de longues herbes entortillées. Le devant de cette boutique était ouvert; le derrière était fermé par un cadre léger de bambou, recouvert de chaume vert comme le toit : un drap grossier garnissait un des côtés. Mais dans ce temple grossier de la Pomone indienne présidait une jeune fille charmante de seize ans. Elle était appuyée contre le buffet où ses fruits étaient rangés en profusion, et d'une manière appétissante;

à ses pieds elle avait un panier rempli de pommes de pin et de bananes. Elle nous invita d'un ton pressant et gracieux à lui acheter sa marchandise, et nous demanda dix fois sa valeur; mais comment refuser quelque chose à une si intéressante créature? Nous achetâmes les fruits les plus rares, et les payâmes le prix qu'elle voulut, ce qui lui donna, sans doute, à penser que nous étions plus généreux que sages.

CHAPITRE IX.

Le Chauter-Séraï. — Un Chameau en furie.

Nous suivîmes le cours de la Jumna jusqu'au Chauter-Séraï, bâti par Asuf-Khan, frère de la célèbre Noûr-Jehan. Du haut de ce palais l'œil embrasse une perspective étendue et fort agréable. On le dit un des séraïs les plus beaux de la contrée; il est très-bien entretenu. Le portail est d'une construction fort élégante. Vu d'une certaine distance, la légère élévation du terrain, et les hautes murailles à parapets dont il est flanqué, produisent un effet extrêmement pittoresque. La cour intérieure est très-spacieuse; son enceinte est constamment occupée par des voyageurs. Les appartements du palais sont nombreux, et offrent toutes sortes de commodités à ces derniers. En outre, il y a tout près de là un vaste bazar, où l'on se procure sans peine tout ce qui est nécessaire à la vie.



Le lendemain de notre arrivée dans cet intéressant séjour, M. Daniel et moi, nous nous levâmes de bonne heure, dans le but de jouir en détail du magnifique coup d'œil de la contrée environnante. Le soleil venait de se lever; les collines lointaines reflétaient déja le pourpre de ses rayons, tandis que le crépuscule obscur régnait encore dans les vallées. La porte du séraï étant très-élevée, interceptait la lumière naissante qui pénétrait, en un seul jet brillant, par le guichet, et se projetait sur la file empressée des voyageurs qui s'étaient déja remis en marche, et descendaient le chemin sinueux par lequel ils s'éloignaient du lieu de leur séjour passager. Cette scène animée et la fraîcheur de l'air faisaient naître de délicieuses impressions.

Un petit détachement de troupes européennes, en route pour Delhi, fit halte dans le séraï, quelques heures après le lever du jour. Nous liâmes conversation avec les deux officiers qui le commandaient, et cette rencontre inattendue de nos compatriotes fut un des plus agréables épisodes de notre long voyage. Le détachement se composait d'environ soixante-dix hommes, sous la conduite d'un lieutenant, accompagné d'un plus jeune officier. Ils avaient dressé leur tente au milieu d'un bosquet, à une petite distance des murs du séraï. Leurs soldats se reposaient paisiblement à l'ombre des arbres touffus. Les éléphants, les chameaux et autres animaux de service étaient attachés au piquet tout autour d'eux. Le lendemain matin, tandis que le détachement faisait ses prépara-

tifs de départ, il arriva un accident que je vais rapporter, parce qu'il ajoute un trait de plus au caractère du chameau, cet animal si utile à l'homme, et parfois si indomptable.

Le chameau, d'habitude, est fort traitable; il s'agenouille au moindre signe de son gardien, continue de ruminer tranquillement pendant qu'on le charge, et supporte patiemment les fardeaux les plus lourds. Cependant, l'un de ceux qui servaient à porter le bagage du détachement refusa tout à coup d'obéir à son conducteur, et s'arrêta immobile et d'un air menaçant et résolu. L'homme secouait en vain la corde passée dans ses narines en guise de bride, quand un soldat, impatienté du retard que cela causait, courut sur l'animal et le frappa au genou avec le col de sa baïonnette. Aussitôt l'humeur endurante du chameau fit place à une fureur implacable. Ses yeux lançaient des éclairs, ses narines se dilataient, il trépignait, dressait ses oreilles, et s'ébrouait avec violence. Sa rage était inexprimable. Le soldat, sans en tenir compte, le frappa de nouveau. Alors les yeux de l'animal s'écarquillèrent outre mesure, et brillèrent d'un éclat féroce; la tête baissée, les mâchoires écartées, et les lèvres tremblantes, il saisit le soldat par l'arrière-bras, le leva en l'air, lui broyant l'os, et le secouant avec fureur; puis il le jeta contre terre, et allait recommencer, quand l'infortuné, déja estropié, fut arraché par ses camarades à cette horrible position. On se rendit maître du chameau, mais il ne souffrit point qu'on le chargeât: il fallut partager son fardeau entre tous les au-

tres. Son conducteur le chassa en avant du détachement.

Peu d'instants après le départ de nos amis les militaires, je pris mon fusil et me mis à battre le gibier dans un bois voisin. A peine m'étais-je arrêté debout près d'un endroit couvert de buissons peu élevés, que mon serviteur gardien jeta tout à coup un cri de frayeur, et, tout hors de lui, me fit signe de regarder à mes pieds. Ne me doutant nullement de ce qui pouvait l'alarmer ainsi, je jetai les yeux à terre dans la direction qu'il m'indiquait, et, à ma grande consternation, j'aperçus un grand serpent *cobra* qui se glissait fort paisiblement entre mes jambes. Je restai un moment comme pétrifié, et n'osai faire un mouvement. Cela me sauva; le serpent passa son chemin sans songer à mal, et disparut en quelques secondes dans le bois. Si j'eusse été plus maître de moi, sans doute j'aurais tiré dessus; mais je fus tellement paralysé par la surprise, que cette idée ne me vint que quand il n'était plus temps, et j'avoue, à ma honte, que j'eus presque regret de voir ce serpent m'échapper. Quoi qu'il en soit, cet accident mit fin à mon envie de chasser, et je retournai au séraï.

Tout le monde, et même les personnes qui ont résidé long-temps dans l'Inde, s'imaginent que le serpent appelé *cobra di capello*, et que montrent les jongleurs, est parfaitement inoffensif, parce que ces hommes savent lui ôter son venin; mais cette croyance est une erreur. Leurs serpents possèdent, comme les autres, et tout à fait intactes, leurs qualités venimeuses, et leur mor-

sure ne manquerait pas de causer la mort tout aussi bien que celle du premier reptile de ce genre que l'on rencontrerait dans le jongle. Ceci peut paraître étrange à ceux qui ont entendu dire que les jongleurs montrent ces serpents dans toutes les maisons des curieux, et permettent souvent qu'ils touchent la joue de leurs enfants.

C'est que l'adresse avec laquelle ces hommes manient ces dangereux reptiles est extraordinaire. Ils les irritent, à volonté, jusqu'à la rage, et les apaisent également par un certain mouvement circulaire des bras. Alors ils les prennent dans leurs mains sans répugnance, ils les roulent autour de leur cou, et leur enfoncent les doigts dans la gueule, au risque de tomber morts presque subitement si l'animal venait à leur faire la moindre piqûre[1].

Au reste, l'empire qu'ils exercent sur cette espèce de serpents cesse de paraître un mystère quand on connaît les habitudes de l'animal. Il est une particularité à remarquer dans le *cobra di capello*, comme dans presque tous les serpents venimeux, c'est qu'il se décide fort difficilement à faire usage des armes terribles que la nature lui a données pour se

[1] Cette assertion nous semble au moins fort hasardée. Il est beaucoup plus naturel de penser que les jongleurs, avant de se confier aussi aveuglément aux serpents qu'ils exposent à la curiosité publique, prennent le soin d'extirper de la mâchoire de ces reptiles les dents à la racine desquelles la nature a placé la vésicule empoisonnée dont la pression, au moment de la morsure, fait distiller le poison dans la plaie. (Note des Éditeurs.)

défendre. Il ne mord presque jamais, à moins qu'on ne l'irrite ou qu'on ne lui fasse mal; et même alors, avant de s'y décider, il avertit son ennemi du danger par des signes non équivoques. Il dresse la crête qu'il a sur le cou, et qui n'est autre chose qu'une membrane large et flexible avec deux taches noires et rondes sur la surface supérieure, formant comme une paire de lunettes. En même temps il balance sa tête de droite et de gauche, fait briller ses yeux comme des étincelles, et commence un sifflement si aigu, qu'on l'entend à une distance considérable. A la vue de ces symptômes, le jongleur est suffisamment averti de ne pas s'approcher de son captif. Le serpent ne mord jamais tant que sa crête est abaissée, on peut alors l'approcher et le manier sans danger; et même, quand sa crête se dresse, s'il ne siffle pas, l'on n'a rien à craindre. Même au fort de sa colère mortelle, on est surpris de voir avec quelle facilité il s'apaise, surtout au bruit monotone de la musique, à l'aide de laquelle ses maîtres savent le charmer. Il semble fasciné par les sons discordants que ceux-ci tirent de leurs chalumeaux et de leurs tamtams.

Quant à la manière dont les jongleurs s'y prennent pour s'emparer de ces animaux, elle consiste simplement à les attaquer dans les jongles, et à les saisir par le cou. Bien que surpris de cette manière, le *cobra* ne donne aucun signe de colère, et l'on n'entend jamais dire que les ravisseurs aient été mordus.

Nous nous décidâmes à prolonger notre halte au Chauter-Séraï, à cause de l'arrivée, dans ce voisinage,

d'une troupe de chasseurs, à laquelle nous voulûmes nous joindre par curiosité. Nous partîmes dès la pointe du jour, et nous dirigeâmes vers le jongle, où une fois arrivés, nous détachâmes une cinquantaine d'hommes pour battre le bois, et faire lever le gibier en poussant de grands cris. A peine étaient-ils partis depuis un quart d'heure, qu'un énorme tigre s'élança de son gîte, et bondit dans la plaine. L'un des batteurs étant sorti tout d'abord du jongle, près de l'endroit d'où s'échappait la bête, et la voyant si près de lui et visiblement en fureur, se mit à fuir de toutes ses forces. Le tigre le poursuivit aussitôt, le joignit en quelques sauts, et lui donnant, en passant, un léger coup de patte sur le dos, à ce qu'il nous parut, continua sa course. L'homme se laissa choir, se roula par terre, et s'écria qu'il était mort. Nous fûmes tous d'avis qu'il ne pouvait avoir reçu grand mal; nous prîmes donc ses cris pour des cris de frayeur, et, persuadés qu'au bout d'une heure ou deux il serait sur pied, nous le confiâmes aux soins de quelques personnes de la suite, avec l'ordre de le conduire aussitôt à l'endroit des tentes.

Cependant le tigre était vigoureusement poursuivi. On ne tarda pas à le cerner, et l'animal épuisé, haletant, s'arrêta sur le bord de l'eau, prêt à soutenir le choc du premier assaillant. Telle était la terreur que lui inspiraient les cris des nombreux suivants de la troupe, qu'il ne songea plus à s'échapper, bien qu'il n'eût couru encore que l'espace d'un quart de mille. Nous étions en ce moment dans une clairière du

jongle. Le tigre avait cru s'y réfugier comme dans un fort; mais les chasseurs étaient si nombreux, et l'entouraient si bien de toutes parts, qu'il n'eut pas le temps de se jeter dans l'épaisseur du bois. L'herbe était haute, ce qui nuisait assez aux évolutions des *chikarries* et des éléphants. Ces derniers furent très-effrayés quand ils virent l'air féroce et déterminé de l'ennemi contre lequel leurs *mahoûts* (conducteurs) les poussaient en les aiguillonnant fortement; ils reculèrent et levèrent leurs trompes en l'air, en signe de terreur profonde. Le tigre attendait de pied ferme, les yeux étincelants, battait ses flancs de sa queue, étendait ses griffes monstrueuses et menaçantes, poussait un rugissement concentré, et donnait tous les signes de la rage terrible qui distingue ce féroce animal.

Cependant les éléphants ne bougeaient pas; aucun d'eux ne voulait avancer; plusieurs même tournèrent le dos à la bête en furie, et partirent tout d'un trait, en dépit des efforts de leurs *mahoûts* pour les retenir. Le tigre, de son côté, ne paraissait pas disposé au rôle d'agresseur; il restait à la même place, promenant des regards furieux sur les formidables préparatifs qu'on faisait autour de lui. A la fin, cédant aux violents efforts de son conducteur, un vieux éléphant bien dressé se décida à marcher contre l'ennemi commun. Il se lança brusquement sur lui, et avant que le tigre pût prendre son élan, un *chikarry* lui tira une balle au travers du corps : l'animal chancela et tomba en arrière. Aussitôt l'éléphant le perça de part en part avec ses défenses, et le tint ferme contre

terre. Mais, dans ses derniers efforts, la bête féroce lui déchira tellement la trompe, qu'un homme aurait pu introduire le bras jusqu'au coude dans la blessure.

Les chasseurs achevèrent le tigre et on le plaça sur le dos de l'éléphant vainqueur, qui semblait marcher tout fier sous ce glorieux fardeau. Mais pour ses compagnons, ils étaient toujours si effrayés qu'ils n'osèrent s'approcher de l'ennemi, même après sa mort. La chasse étant alors terminée pour ce jour-là, nous retournâmes à nos tentes, et le tigre fut immédiatement détaché et jeté à terre. Les éléphants firent un cercle tout autour, mais pas un ne voulut s'avancer en deçà d'une centaine de pas du cadavre saignant. A la fin, le vieux éléphant, comme pour se moquer de leur terreur, leva le tigre au bout d'une de ses défenses, et le lança en tournoyant dans l'air avec autant d'aisance que si c'eût été un petit à la mamelle. Tous ses camarades prirent de nouveau la fuite, quand ils virent ce projectile redouté menacer leurs têtes, et ce ne fut qu'après maintes caresses que les *mahoûts* réussirent à les ramener sur leurs pas.

Cependant le pauvre diable que le tigre avait blessé continuait à se plaindre de douleurs internes; mais on y fit peu d'attention, sachant que trop souvent ces gens feignent des maux qu'ils ne ressentent pas, dans le but d'exciter la pitié et d'extorquer de l'argent. On ne prit donc aucun soin de lui, d'autant plus qu'il avait le malheur d'être paria, et l'on sait quel est le mépris des hautes classes indiennes pour les in-

dividus de cette espèce. Ceux même de sa caste restèrent insensibles à ses plaintes, car une misère commune engendre l'égoïsme.

Par hasard, un jeune chirurgien de régiment se trouvait être de la partie; mais, soit inexpérience, soit insouciance, il nous avait assuré que cet homme n'avait rien, et que la peur seule faisait tout son mal. Pourtant, à notre grande surprise, celui-ci mourut dans la nuit. En examinant attentivement son dos, on vit de suite que le tigre y avait fait une blessure assez légère en apparence; le jeune chirurgien, convaincu de son erreur, ouvrit le corps et trouva que la griffe avait pénétré au travers de l'épine dorsale, et piqué les intestins. On comprit alors la cause des douleurs dont le malheureux paria s'était plaint. Cet accident ne contribua pas à augmenter mon goût pour la chasse au tigre.

Malgré l'ardeur avec laquelle les habitants de l'Inde se livrent à cette chasse, elle n'en est pas moins un dangereux passe-temps; et j'en donnerai la preuve en rapportant un accident malheureux qui eut lieu sous l'administration de lord Hastings.

Deux jeunes officiers faisaient une battue dans un jongle, montés sur un éléphant, lorsque tout à coup un grand tigre sauta sur les flancs de cet animal, grimpa jusqu'au siége qu'occupaient les deux officiers, en saisit un par la jambe et l'entraîna à terre. Heureusement le jeune homme eut la présence d'esprit d'empoigner fortement son ennemi par l'oreille, d'une main, tandis que de l'autre il tirait un pistolet de sa

poche et le lui déchargeait dans le ventre. L'animal, furieux, continua néanmoins de le traîner, jusqu'à ce qu'épuisé par la perte de son sang, il fut forcé de lâcher prise. Quelques amis vinrent au secours du blessé, et le mirent en sûreté après avoir achevé le tigre. Mais il n'en fut pas moins cruellement mutilé, et l'on désespéra pendant quelque temps de ses jours. Il se rétablit à la longue; et le marquis de Hastings, pour récompenser sa bravoure, le fit porter sur le cadre de l'état-major.

CHAPITRE X.

Abdulnubbi-Khan. — Mosquée à Mathura.

J'ai omis de dire que dans la petite ville de Furridabad, entre Delhi et le Chauter-Séraï, nous eûmes occasion de voir la manière dont se fabriquent les arcs. Les habitants qui se livrent à ce travail déploient dans l'usage de leurs armes une adresse égale à leur industrie. J'ai vu un archer abattre un pigeon à la volée, et tuer un lièvre en pleine course. De tels exemples sont communs.

Les arcs qui se fabriquent à Furridabad se font avec le bois du mûrier et de la corne de buffle. Les muscles du même animal servent à faire la corde, que l'on trempe dans une espèce de glu provenant de ses sabots. Les produits de cette industrie sont de bonne défaite. Les arcs sont d'un fini parfait, et il

faut, quand on manque d'habitude, une grande force de bras pour les tendre. Les flèches se font avec un roseau bien droit, garni d'une pointe d'acier à un bout, et de plumes à l'autre bout. Elles ont de trente-deux à trente-trois pouces de long et environ un tiers de pouce de diamètre. L'un des meilleurs tireurs de l'endroit nous donna un échantillon de son adresse en atteignant à la distance de vingt pas une petite pièce de monnaie fixée au bout d'un léger bambou, et couverte d'un morceau de linge blanc pour la rendre visible. Il l'abattait trois fois sur cinq. A cette occasion, je crois devoir dire que les naturels de Madagascar déploient la même adresse à manier la zagaye ou la javeline. Ils atteignent un bœuf au cœur à la distance de douze pas. Je fus témoin de ce tour de force trois fois sans désemparer. Le dernier bœuf fut ouvert, et l'on trouva le fer de lance enfoncé dans le cœur de l'animal. L'arme dont s'était servi le tireur était un léger javelot d'ébène de la grosseur d'un moule à chandelles du plus grand calibre, terminé par une pointe d'acier de forme elliptique, non barbelée, mais aplatie, à deux tranchants et très-acérée.

Du Chauter-Séraï nous allâmes à Mathura, ville célèbre par son hospice de singes. Cet établissement est entretenu au moyen d'un legs du fameux Mahadadjî-Scindia, comme je l'ai rapporté dans le volume précédent.

On voit aussi, dans le même endroit, une magnifique mosquée qu'on dit avoir été bâtie par Abdul-

Mathura

nubbi-Khan, l'un des *foudjars* [1] de l'empereur Aurengzeb. L'origine en est racontée d'une manière singulière. Mathura était dès ce temps-là, comme il l'est encore aujourd'hui, un lieu de dévotion très-fréquenté par les adorateurs de Krichna. Lors de l'invasion de Mahmoud de Ghizni, conquérant célèbre, en 1018, Mathura fut pris et rasé par le vainqueur, en punition des honteuses pratiques d'idolâtrie qui s'y commettaient. Mahmoud était un furieux iconoclaste; il trouva là de quoi exercer son zèle intolérant, et n'y mit de bornes que par l'entière destruction de la ville. Elle fut plus tard reconstruite avec une nouvelle magnificence et ornée de plusieurs temples somptueux et d'autres travaux d'art qui en firent bientôt un lieu beaucoup plus célèbre que par le passé. Krichna y fut adoré dans de riches sanctuaires, et le nombre de ses sectateurs alla toujours grossissant depuis la persécution barbare de Mahmoud.

On dit qu'Abdulnubbi-Khan se laissa convertir au culte du dieu indien, et abjura la loi du prophète. Un jour, il fut surpris prosterné devant l'image de la divinité païenne; on en fit le rapport à Aurengzeb, musulman jusqu'au fanatisme, qui ne fut pas peu scandalisé de cet exemple d'apostasie dégradante. Le converti, bientôt convaincu de la folie de son nouveau culte, retourna à celui du prophète, afin de rentrer

[1] Le *foudjar* est un officier chargé de diriger une troupe d'éléphants et de les dresser au feu et au tumulte des combats. Il est responsable de leur bonne éducation.

dans les bonnes graces de l'empereur, fit abattre le temple qu'il avait élevé à l'idole indienne, et fit bâtir une mosquée à la place.

Cependant quelques historiens, qui révoquent en doute cette histoire, prétendent que cette mosquée, dont on voit ici un dessin très-exact, fut fondée par l'empereur lui-même, et construite avec les matériaux élevés précédemment par le rajah d'Ourcha. Ce temple était, dit-on, une belle construction indienne qui datait de la renaissance de Mathura, et avait coûté au-delà de 400 mille livres sterling (dix millions de francs); somme énorme pour ce temps-là, surtout dans un pays où la main-d'œuvre est à si bon compte. La mosquée qui l'a remplacé est d'une belle construction. Le corps de l'édifice est quadrangulaire : il est flanqué de quatre superbes minarets de cent pieds de haut. Chacun d'eux a dix angles, très-peu d'ornements, et est surmonté d'une petite coupole élevée sur de minces colonnettes de pierre. De distance en distance, règnent autour de ces minarets de légers balcons communiquant ensemble par des escaliers intérieurs, et qui ajoutent beaucoup à la grace de ces sveltes constructions. L'entrée du temple est fort élevée, et ses ornements d'architecture du goût le plus élégant. Les pans de l'arc qui sert de portail sont revêtus de marbre blanc, formant un harmonieux contraste avec les matériaux plus sombres des portions contiguës. Cet arc se ferme en ogive, à la manière gothique; il s'élève à une grande hauteur au-dessus de l'entrée principale, et conduit immédiate-

ment dans l'intérieur du sanctuaire. Au-dessus de l'entrée règne une galerie de pierre en saillie, embellie par une profusion d'ornements tracés dans la pierre, et du travail le plus heureux, le plus exquis. Malgré la quantité de ces ornements, on n'y voit ni confusion ni combinaison qui puisse choquer le goût le plus pur. De chaque côté de cette galerie sont deux panneaux en renfoncement couverts d'inscriptions tirées du Khoran, et en beaux caractères. On descend du portail de la mosquée par un large escalier construit en pierre dure et qui forme un chef-d'œuvre de maçonnerie. La rue est tellement large en cet endroit, qu'une troupe nombreuse d'éléphants et de chevaux peut y passer sans embarras. La gravure que nous offrons à nos lecteurs représente un éléphant agenouillé au pied des degrés du temple, et attendant son cavalier qui vient d'y faire ses dévotions. A gauche, on voit un vaste bazar abondamment fourni de tout ce qui peut flatter les palais les plus délicats, depuis le *kismich* (raisin sec) jusqu'à la pomme de pin.

On voit encore dans le fort de Mathura les ruines d'un observatoire qui fut autrefois, dit-on, un édifice hardi et élégant; ce qui en reste, il faut convenir, est peu propre à en donner cette idée. Cette ville resta sujette du gouvernement mogol jusqu'à l'époque de son déclin; alors elle éprouva toutes les vicissitudes ordinaires aux pays conquis. Vers le milieu du seizième siècle, la province d'Agra fut ravagée par le despote persan Ahmed-Schah-Abdalli, qui donna

l'ordre de massacrer tous les malheureux habitants de Mathura. Il prit la ville d'assaut, la livra au pillage, et fit passer au fil de l'épée quiconque s'avisa de défendre son bien ou sa vie. Vers la fin du siècle dernier, la province d'Agra tomba au pouvoir du conquérant mahratte Mahadadjî-Scindia, et fut délivrée des mains de son successeur Dôlut-Rao, par lord Lake, en 1803.

De Mathura, nous nous dirigeâmes vers la capitale de la province. Sur toute la route les distances sont marquées par des piliers, à deux milles (deux tiers de lieue) d'intervalle. Ces piliers sont épais, octogones, de vingt à trente pieds de haut, et construits ordinairement en briques recouvertes d'un stuc de couleur foncée, dans lequel on grave la distance en grands caractères fort lisibles. Toute la contrée de Delhi à Agra est riche en beaux restes d'architecture, et donne au voyageur une haute idée des générations passées. Mais à côté de ces monuments des âges anciens, on voit aussi des constructions modernes dignes de rivaliser avec eux sous le rapport de l'art et du goût, et d'attirer l'admiration et les louanges des contemporains.

En partant d'Agra, nous traversâmes la Jumna, et continuâmes par la route ordinaire jusqu'à Futtygour. Nous fûmes accueillis et traités pendant plusieurs jours dans cette ville par l'officier commandant d'un détachement qui y stationnait; car Futtygour est l'une des nombreuses stations militaires établies sur

le Gange. Durant notre séjour, nous fûmes témoins d'un singulier effet de la superstition sur des êtres que la raison n'éclaire pas.

Trois semaines environ avant notre arrivée, l'un des domestiques de notre hôte avait, par hasard, heurté une vieille femme dans le bazar, et l'avait presque renversée du coup. La vieille l'accabla d'un torrent d'injures qui l'irritèrent au dernier point. Dans un mouvement d'impatience il la poussa violemment et la fit tomber, la tête en avant, sur les degrés d'une maison où elle se blessa grièvement. On la releva sans connaissance. Le pauvre diable, revenu presque aussitôt de son emportement, commença à trembler des suites qu'il pouvait avoir. La vieille reprit peu à peu ses sens, et voyant près d'elle l'auteur de son accident, elle prit dans sa main du sang qui coulait de ses tempes, et le lui jeta en colère, avec d'affreuses imprécations : « Puisse ton ombre décroître de jour « en jour et cesser d'accompagner tes pas ! puisse ton « oreiller te refuser le sommeil, et tes aliments cesser « de te nourrir ! puissent tes pensées être un tourment « pour toi ! puisse ton cœur être en toi comme une « racine pleine d'amertume ! Avant le déclin d'une « autre lune, l'alligator se gorgera du sang de ton « corps maudit. Tes os ne tomberont point en cendres « sur le bûcher ; ils pourriront dans l'infamie. Va ! va ! « tu es maudit ! tu portes sur ta tête la malédiction « d'une femme offensée ! »

Le malheureux frémit et courba son front abattu sous ce terrible anathème. Il retourna chez son maître,

éperdu, comme un être mis au ban de la société et désormais sans espoir. On ne put lui ôter de l'idée que la malédiction prononcée contre lui était le signal de sa perte, un jugement prophétique sur la durée de ses jours. Sourd à tous les conseils, il cessa presque entièrement de prendre de la nourriture, et languit peu à peu. Je le vis le lendemain de notre arrivée à Futtygour. Il était triste, abattu; il disait que ses jours étaient comptés, et que sa vie s'éteindrait avant quarante-huit heures. Dès ce moment il refusa tout aliment, ou du moins ce qu'il prenait ne suffisait plus pour le sustenter. Le matin du vingt-deuxième jour depuis son aventure au bazar, il mourut.

Voici un autre exemple des effets de cette croyance superstitieuse. Je l'emprunte aux *Annales du Rajasthan* du colonel Tod.

Oudi-Sing, à qui son obésité avait valu le surnom du gros rajah, était épris d'une jeune vierge, fille d'un brahmine. Malgré le caractère sacré dont le père était revêtu, malgré ses propres devoirs comme chef de la loi et dispensateur de la justice, il résolut de posséder l'objet de sa passion. Le brahmine était un aya-punta, ou sectateur d'Aya-Mata, dont le temple est à Bai-Bhilara. Les disciples de Marou, bien différents des brahmines du Bengale, sous le rapport de l'abstinence, mangent de la viande, boivent du vin, et partagent toutes les joies de la vie avec les populations martiales qui les entourent. L'histoire ne dit pas si la vertu de la jeune fille fut ébranlée par les séductions du rajah, ou si celui-ci menaça d'em-

ployer la violence. Toutefois, le père voyant que la mort était le seul moyen d'arracher sa fille à la profanation qui la menaçait, voulut au moins faire de cette mort un acte d'horrible vengeance.

Il creusa une fosse comme pour un sacrifice, et après avoir égorgé sa fille, il coupa son corps par morceaux, y mêla des lambeaux de sa propre chair, brûla le tout en l'honneur d'Aya-Mata, et prononça au milieu de la fumée et de la flamme cette imprécation : « Que la paix lui soit étrangère, et que dans « trois *lahars* (heures), trois jours et trois années « ma vengeance s'accomplisse ! » Ayant prononcé ces mots, et criant : « Ma demeure est désormais le *dabi* « *baori,* » il se précipita dans la fosse embrasée.

On rapporta cette horrible catastrophe au rajah. Son imagination, dès ce moment, fut tellement frappée et obsédée par l'ombre du brahmine, qu'il expira, en proie à de cuisants remords, à l'époque fixée par le prêtre vindicatif.

CHAPITRE XI.

Superstition des Indous relativement aux animaux. — Le Nawab de Lucknow.

En quittant Futtygour, nous traversâmes le Gange, et continuâmes notre route par eau jusqu'à Lucknow, sur la rivière Goûmty. Dès que nous fûmes arrivés dans cette superbe capitale, les porteurs de nos palanquins vinrent en corps nous féliciter de l'heureuse issue de notre voyage, réclamant en même temps une gratification pour nous avoir conduits sains et saufs. Nous leur achetâmes un mouton qu'ils tuèrent aussitôt. Avec la viande ils firent des *curries* dont ils se régalèrent à leur extrême satisfaction. C'étaient des Indous de la caste Sudra, la dernière des classes légales. Bien que les védas et les puranas[1] défendent

[1] Livres sacrés.

Drawn by Thos. Daniel R.A.

à cette caste comme aux autres de tuer les animaux, si ce n'est comme offrande à la Divinité, il est certain que cette interdiction, qui s'étend jusqu'à la vermine, n'est strictement observée que par quelques sectes, et qu'il y a un grand nombre d'Indous des plus hautes castes, et même des brahmines, qui ne se font pas scrupule de détruire des animaux dans de certaines occasions. Toutefois cette infraction à la loi n'a pour objet que les bêtes sauvages ou nuisibles, à moins que la sensualité ne les entraîne à manger aussi bien qu'à tuer les autres, comme dans le cas dont je viens de faire mention. Ces péchés accidentels (et quelle est la société si moralement organisée où il ne s'en commette pas ?) n'empêchent pas que ces gens ne soient fermement attachés, et quelquefois jusqu'au sacrifice de leurs jours, aux autres points de leurs pratiques religieuses.

A Bombay, je sus qu'un Indou, monté à bord d'un navire de la compagnie pour affaires de commerce, y tomba endormi sur le timon pour avoir pris une trop forte dose d'opium. Quand il se réveilla, il s'aperçut que le vaisseau avait levé l'ancre, et était déja à plusieurs lieues au large du fort. Il y avait à bord beaucoup de *lascars*[1]; mais comme ils étaient tous d'une caste inférieure à la sienne, il dédaigna leurs provisions de route et n'osa y toucher, les regardant comme souillées par leur contact. Le capitaine du navire, fort indifférent aux superstitions indiennes, refusa de

[1] Matelots indigènes.

mettre un canot à la mer pour le reconduire au rivage, alléguant la perte de temps. Le pauvre malheureux n'eut donc plus d'autre alternative que d'aller jusqu'à Madras avec le vaisseau, laissant sa famille dans une entière ignorance de ce qu'il était devenu. Quand on lui eut communiqué la résolution impitoyable du capitaine, il se coucha sur le pont, d'un air sombre et chagrin, sans remuer ni parler, et resta deux jours dans cet état, n'ayant, dans cet intervalle, ni mangé un morceau, ni humecté d'une goutte d'eau ses lèvres desséchées. Le navire était alors au moins à cent lieues de Bombay. Mais comme il faisait voile pour Madras, il ne s'éloigna guère de terre, et suivit la côte jusqu'au cap Comorin, en vue duquel il arriva le troisième jour, n'étant alors qu'à vingt lieues du rivage.

Dans l'intervalle, le pauvre Indou, frappé d'horreur à l'idée de périr au milieu d'une race d'hommes souillée et impure à ses yeux, supplia le capitaine de lui faire donner une barre de bois pour l'aider à gagner terre avec la marée, au point le plus rapproché. C'était, je crois, Mangalore : on en était encore à cinquante milles (seize lieues). On fit droit à sa demande, et on jeta à la mer une barre sur laquelle il sauta. Puis, l'eau étant calme, il se confia au caprice des flots, environné de requins, et exposé à mille autres périls. On ne sut jamais si ce malheureux fanatique parvint à gagner le rivage en vie. Assurément, les chances ne favorisaient guère son entreprise.

Nous arrivâmes à Lucknow juste au moment où

le nawab descendait la Goûmty dans son yacht royal, appelé *Moah-Punki*, et dont nos lecteurs trouveront ici la gravure. C'était un riche coup d'œil. Ce bateau tire son nom de la figure sculptée à l'avant, et qui représente un paon aux ailes éployées, emblème de sa vitesse[1]. Du reste, tous les bateaux de cette espèce sont remarquables par la rapidité de leur course. Leur forme est longue, svelte et fort élégante. Ce qui les distingue de tous les autres, c'est que la proue s'élève de beaucoup au-dessus du niveau de la poupe. Cette dernière se termine en une pointe basse et sans aucun ornement, tandis que la proue se projette en décrivant une légère courbe, s'élève au moins à dix pieds au-dessus des eaux, et se termine par le corps du paon, dont les ailes sont étendues. Tout auprès se trouve un pavillon assez grand pour contenir dix à douze personnes. Le bateau est ordinairement monté par vingt à quarante rameurs qui se servent de rames courtes et de forme elliptique, à l'aide desquelles ils glissent sur l'eau avec une incroyable vitesse, en accompagnant leur manœuvre d'un chant rhythmé, qui n'est pas sans harmonie. A côté du pavillon est une plate-forme élevée, sur laquelle un homme danse pour amuser la compagnie, en brandissant un *chôry* au-dessus de sa tête. Il remplit l'office d'un chef d'orchestre, car c'est sur ses mouvements que les rameurs règlent leur cadence.

La gravure en regard représente, sur le plan du

[1] *Moah* signifie paon, et *punki* ailes.

milieu, le palais de Lucknow, édifice d'une grande beauté. Cette cité célèbre est située sur la rive méridionale de la Goûmty, qui prend sa source dans les montagnes appelées Kumaoûn, d'où elle coule presque parallèlement à la Goggra, baigne les murs de Lucknow et de Juanpour, et va se jeter dans le Gange, à quelques milles au-dessous de Bénarès. Son nom de Goûmty lui vient de ce qu'elle décrit des sinuosités comme un serpent. La même analogie a fait donner un nom semblable à plusieurs petites rivières qui arroseut la plaine du Gange.

Ainsi que dans toutes les grandes villes de l'Indostan, la plupart des rues, à Lucknow, sont très-malpropres, et si étroites qu'un éléphant peut tout au plus y passer. Les divers palais du nawab et un grand nombre d'édifices publics sont de la plus grande beauté. L'Imaum-Barrah, achevé en 1784 par Asoph-ud-Dôlah, passe pour ne le céder en magnificence qu'aux monuments élevés par les empereurs mahométans. Son architecture est chargée d'ornements, mais sans confusion. Ce bâtiment ne contient qu'une seule pièce, longue de 167 pieds et large en proportion. Sa construction n'offre rien de remarquable, si ce n'est qu'elle est entièrement de briques, sans un seul morceau de bois. Sous la présidence de M. Hastings, Lucknow était peut-être, après Bénarès, la ville la plus riche et la plus populeuse de l'Indostan.

Quelques jours après notre arrivée, nous reçûmes du nawab, en commun avec d'autres Anglais résidant à Lucknow, une invitation à une sorte de dé-

jeûner public. Ce nawab était très-opulent et non moins hospitalier. Après le repas, on devait nous régaler de plusieurs combats nouveaux entre quelques-uns des plus robustes éléphants des écuries royales.

Nous nous rendîmes donc, vers dix heures, au palais, où nous trouvâmes préparé un banquet somptueux. Il était dressé avec tout le luxe oriental, dans une vaste salle dont le plafond était doré. Ce riche appartement avait vue, par ses *verandahs*, sur une grande place plantée d'arbres rangés à des distances rapprochées. Une forte palissade de bambou entourait cette place.

La beauté du repas nous confirma pleinement dans l'idée qu'on nous avait donnée de la royale hospitalité du nawab. Il nous traita de la manière la plus gracieuse, et après avoir fait largement honneur à sa table, nous passâmes tous dans le *verandah* pour assister à un de ces fameux combats d'éléphants qui rendent Lucknow si célèbre. L'ouverture de la lice fut annoncée par trois coups frappés sur un *gong*, à des distances inégales, afin de distinguer ce signal de l'heure qui se sonne de même. A peine avions-nous pris place, de manière à bien voir, qu'un éléphant femelle fut introduit dans l'enclos, suivi de deux cavaliers bien montés et armés de longues lances. Dès que la bête fut au centre de la place, elle jeta autour d'elle un regard de complaisance, comme si elle eût eu l'idée de la scène glorieuse pour elle qui allait se passer. Elle restait immobile, frappant de temps en temps ses tempes de ses larges oreilles, et

repliant légèrement sa trompe. Tout à coup, par deux entrées différentes, on lâcha dans l'arène deux énormes éléphants mâles, qui, à la vue de la femelle, coururent rapidement vers elle. Mais chacun, en apercevant qu'il avait un rival, s'arrêta tout court, et il y eut une pause de quelques instants.

On voyait bien que ni l'un ni l'autre n'avait envie de commencer les hostilités, car ils restaient immobiles, se regardant alternativement, puis regardant la femelle, et tout cela d'un air craintif et irrésolu. Déja les cavaliers se disposaient à les harceler avec leurs lances, et à les pousser au combat, quand l'un des deux champions, plus hardi que son adversaire, s'approcha, toujours avec précaution, de la femelle, avec le désir évident de s'insinuer dans ses bonnes graces, mais sans brusquer son rival et sans le forcer à intervenir. Cet empiétement n'était pas de nature à passer inaperçu aux yeux de ce dernier. Il lança sur le téméraire un regard soupçonneux, et s'avançant à son tour avec la même prudence, il le suivit pas à pas. En ce moment la rencontre devenait inévitable, et les spectateurs avaient les yeux fixés sur le lieu du combat avec la plus ardente curiosité. En avançant également vers l'objet de leur commune convoitise, les éléphants avaient fini par se trouver tellement près l'un de l'autre qu'il ne leur restait plus d'autre alternative que de se disputer le terrain. Ils étaient de taille tout-à-fait semblable et à peu près du même âge, à ce que l'on disait. Il eût été difficile de dire de quel côté serait l'avantage.

Tout à coup celui qui était plus près de la femelle se rua, en poussant un cri étouffé, sur son antagoniste, qui, prévoyant le coup, avait suivi ses mouvements d'un œil perçant, et l'attendait de pied ferme. Le choc fut terrible. Leurs défenses s'entre-choquèrent avec une violence épouvantable, et leurs jambes de devant se soulevèrent au moins à quatre pieds de terre. Après être restés entrelacés ainsi quelques instants, sans se faire de mal, ils se lâchèrent et reprirent du large, comme par un consentement mutuel. Pendant tout ce temps la femelle restait spectatrice indifférente de la lutte. A peine daignait-elle jeter de temps en temps un regard sur les compétiteurs. On commençait à croire qu'ils avaient renoncé à de plus longs combats, car tous deux se rapprochèrent de l'objet de leur rivalité, ne paraissant pas pressés de recommencer. Une sorte de trève menaçante s'établissait entre eux, quand les cavaliers, accourant au galop par derrière, se mirent à leur piquer les flancs pour les irriter et les ramener au combat. Mais cette intervention, au lieu d'irriter les éléphants l'un contre l'autre, provoqua leur rage envers les cavaliers. Tous deux se tournèrent à l'instant vers ces derniers, et les poursuivirent avec une célérité qui menaçait de rendre vaine la fuite précipitée de leurs chevaux. J'avoue qu'à tout moment je m'attendais à voir surtout l'un des deux cavaliers, saisi par la trompe de l'éléphant furieux, pirouetter en l'air, ou tomber sous le poids de cette horrible masse; mais grace à son habileté dans l'art de l'équitation, et à la vitesse su-

périeure de son cheval, il parvint à s'échapper, après s'être trouvé à plusieurs reprises à deux doigts de sa perte.

Les éléphants furent alors conduits hors de l'enceinte, et remplacés par d'autres, qui répétèrent presque exactement la même scène, au point que cet amusement perdit bientôt tout son intérêt, et finit par devenir excessivement fastidieux. Après le premier choc, les combattants refusaient invariablement d'en tenter un second, détermination qui faisait honneur à la prudence de ces vaillants quadrupèdes. L'un d'entre eux eut une défense fracassée tout contre la mâchoire, et fut emmené hors de l'arène, perdant des flots de sang. La pauvre bête devint probablement invalide par suite de cet accident; car la défense, après avoir été rompue, demeure toujours malade, et la plaie, qui suppure constamment, rend l'animal incapable de remplir son service accoutumé. Nous finîmes par nous fatiguer complétement de ce spectacle, et nous nous retirâmes comblés des vœux du nawab pour notre prospérité; il semblait se complaire à l'idée de nous avoir procuré l'occasion d'un divertissement agréable. Les éléphants de Lucknow ont été longtemps célèbres à cause de leur courage dans ce genre de combats; mais je suis obligé de convenir que la réalité fut loin de confirmer à mes yeux la voix de la renommée.

Peu de jours après, nous reçûmes du nawab une nouvelle invitation pour assister à un combat entre un éléphant et un alligator; nous l'acceptâmes de

grand cœur, espérant voir quelque chose de terrible dans la lutte de deux animaux non moins formidables que différents de mœurs et de caractère. Son altesse avait fait les préparatifs nécessaires pour nous offrir ce nouveau genre d'amusement; elle avait envoyé vers la Goggra plusieurs personnes qui avaient réussi à s'emparer d'un couple de grands alligators, dont l'un avait vingt-sept pieds de long. Ils furent apportés des rives de la Goggra jusqu'à la Goûmty sur des *hackeries*.

En arrivant sur le lieu préparé pour cet étrange spectacle, nous trouvâmes les alligators tellement exténués par un mode de transport si contraire à leur nature, et par la privation d'aliments trop prolongée, qu'ils pouvaient à peine se traîner, et restaient presque immobiles sur les bords de la rivière, ne songeant point à fuir. L'un des deux, surtout, qui avait été pris le premier, et avait par conséquent souffert plus long-temps, était encore plus affaissé que son compagnon. Un énorme éléphant fut alors amené dans la lice, et s'approcha avec d'évidents symptômes de défiance; car ces animaux semblent posséder un sentiment instinctif du danger, plus subtil que celui d'aucun autre habitant des forêts. Il considéra durant quelques instants le monstre hideux qui gisait étendu et respirant à peine sur la rive, avant de se hasarder à avancer. Lorsqu'enfin il s'y détermina, le plus grand des deux alligators ouvrit ses pesantes mâchoires, et tenta de saisir dans sa gueule la trompe de l'éléphant; mais celui-ci avait eu soin de la rouler

jusqu'entre ses défenses, et de la mettre ainsi à l'abri de toute atteinte. L'alligator se voyant déçu, se jeta sur les jambes de son adversaire, mais sans mettre dans son attaque ni vigueur ni vivacité. L'éléphant s'y déroba sans peine, en se retirant promptement hors de portée de ses redoutables griffes. Dès lors, évitant soigneusement d'approcher de trop près un ennemi qui avait évidemment encore le pouvoir de se faire craindre, l'éléphant s'avança avec précaution vers l'autre alligator qui gisait au bord de la rivière presque totalement épuisé; arrivé près de lui, il roula de nouveau sa trompe, afin de la mettre en sûreté; puis posant un de ses pieds sur le corps de l'énorme reptile, il appuya sur lui de tout le poids de sa propre masse. Le monstre ouvrit à l'instant sa gueule d'une hideuse grandeur et jeta un cri aigu; mais, quoiqu'écrasé par un tel poids, sa vie était si dure, qu'il n'était pas encore mort lorsque nous quittâmes le lieu de la scène. Il se ranimait à vue d'œil chaque fois qu'on lui versait de l'eau sur le corps. Le craquement des mâchoires de ce monstre, lorsque l'éléphant marcha sur lui, aurait pu s'entendre à une distance d'au moins cent verges.

Un chien paria fut ensuite amené et lié au moyen de fortes cordes au même alligator; celui-ci le saisit immédiatement dans sa gueule; mais, à notre grand étonnement, le chien se délivra bientôt de sa prison, et s'attaquant au museau de l'animal, il le mordit si cruellement, que le sang jaillit et coula en abondance de sa blessure. L'alligator parut entièrement insen-

sible à la douleur; son état d'épuisement était visible et amortissait en lui toute espèce de sensation. C'est à cette circonstance sans doute que le chien dut d'échapper à son dangereux emprisonnement. Sa tête cependant se retrouva plus d'une fois dans la gueule de l'alligator; mais il semblait l'y plonger impunément, et l'en retirer à volonté. A la fin, il saisit derechef le museau de son ennemi mourant, et redoubla ses morsures avec tant de rage, que l'alligator, à l'agonie, ouvrit ses mâchoires, et les refermant aussitôt sur son adversaire acharné, le retint captif et fortement serré. Lorsqu'il eut été délivré par les soins des serviteurs chargés de présider à l'ordonnance du spectacle, il semblait complétement mort. On jeta encore de l'eau sur les deux combattants, ce qui ne produisit que peu ou point d'effet sur l'alligator; mais le chien, à notre extrême surprise, se releva presque immédiatement, chancela pendant quelques secondes, et, au moment où on lui rendit la liberté, s'enfuit en courant, comme s'il ne lui fût rien arrivé.

Le nawab avait un espace de terrain fermé, d'une étendue de plusieurs acres, où l'on gardait une riche collection d'oiseaux de proie et d'animaux carnassiers. Dans cette collection très-variée, se trouvaient plusieurs couples de chiens des montagnes de Rhamghur, qui formaient des meutes au nombre de plusieurs centaines. Ces chiens ne craignent pas de poursuivre le tigre le plus féroce, et en triomphent en peu d'instants. C'étaient des animaux pleins de courage,

mais qui ne semblaient pas plus carnassiers que d'autres. Leur taille était à peu près celle d'un chien de chasse. On les tenait enfermés dans des cages, car on les apprivoise difficilement, et leur nature sauvage les entraîne continuellement dans les jongles, en quête du gibier. Il leur arrive souvent d'exterminer tout un troupeau de daims sans en laisser échapper un seul.

CHAPITRE XII.

Un Mausolée. — Asoph-ud-Dôlah.

Parmi les morceaux d'architecture dignes d'être remarqués à Lucknow, se trouve un mausolée érigé à la mémoire d'une parente du nawab Asoph-ud-Dôlah. Il est situé dans un jardin orné d'une terrasse et de plusieurs fontaines. L'édifice qu'on voit à quelque distance, et que représente la gravure ci-jointe, est une mosquée particulière, bâtie par le prédécesseur immédiat du prince qui nous accueillit avec tant d'hospitalité. Le jardin est spacieux et dessiné avec beaucoup de goût. Le principal monument s'élève sur une plate-forme carrée, à laquelle on monte par quatre ou cinq degrés, et qui forme un terre-plein d'une étendue considérable. La tombe est de forme octogone, couronnée d'un parapet richement décoré, avec des minarets de moyenne hauteur à chaque coin. Un

grand dôme s'élève du milieu du toit, surmonté par une haute lanterne dorée. La façade au-dessous du parapet avance en saillie jusqu'à environ trois pieds du mur, et donne de la grace et du fini à l'ensemble du monument.

A une légère distance, il est difficile de mettre en doute que le mausolée ne soit du plus beau marbre, mais en le considérant avec une plus stricte attention, on découvre qu'il est revêtu de *chunam*, sorte de stuc qui conserve pendant de longues années sa blancheur et son poli sans aucune altération.

On est étonné de voir à quel degré de perfection les habitants de l'Inde ont porté l'art d'enduire les murs de cette belle matière, dont l'effet se rapproche tellement de celui du marbre blanc, qu'il faut l'examen le plus minutieux pour reconnaître que ce n'en est qu'une simple imitation. Le *chunam* n'a à redouter ni la gelée, ni la neige, ni aucune des brusques variations de l'atmosphère auxquelles la plupart des autres climats sont soumis, mais qui n'ont jamais lieu dans cette terre aimée du soleil : il résiste même à ces formidables orages, dont toutes les régions situées entre les tropiques sont plus ou moins affligées à certaines époques de l'année; il voit s'écouler les générations sans laisser paraître le moindre symptôme de vétusté.

La mosquée qui s'élève à quelque distance de là, quoique simple, n'est pas dépourvue d'une certaine élégance, que rehaussent encore les deux hardis minarets qui ornent les angles opposés.

Le corps d'Asoph-ud-Dôlah, qui fit construire le mausolée que je viens de décrire, est renfermé dans un sépulcre constamment éclairé par un nombre immense de cierges. Le sarcophage où reposent ses restes est sans cesse jonché de fleurs et de petites bandes de papier doré: je n'ai pu savoir dans quel but on y déposait ce dernier objet. La tombe est toujours soigneusement couverte de pain consacré, apporté de la cité du prophète, où l'on s'en procure à grands frais de temps en temps. Des versets du koran se chantent jour et nuit sur les cendres du prince. Un encensoir, rempli de parfums divers, est placé d'un côté du sépulcre; de l'autre côté sont l'épée et le *commerbond* du défunt. Au chevet sont déposés son turban et une copie du koran.

Lucknow est à environ cent cinquante milles (50 lieues) de Calcutta, et reçoit par conséquent la visite de beaucoup d'étrangers qui résident à la Présidence, et surtout celle des dames, aussi avides de voir les combats d'éléphants, et les autres curiosités pour lesquelles cette ville est célèbre, que les personnages de rang supérieur, qui regardent le droit d'assister à ces divertissements peu récréatifs comme un privilége individuel.

Je consacrerai le reste de ce court chapitre au récit d'une aventure intéressante qui eut lieu il y a environ trois ans, et qui se rattache en quelque manière à Lucknow.

Il y a une trentaine d'années, un capitaine de vaisseau de la compagnie des Indes obtint la faveur d'être

présenté à une dame persane remarquable par ses attraits. Il ne tarda pas à en devenir épris ; ses sentiments furent payés de retour, et les amants furent bientôt époux. La dame possédait une grande fortune, de sorte que le mari abandonna sa profession, et fixa son séjour à Lucknow. Il y résida plus de trois ans au sein de l'aisance et du bonheur domestique, avec sa femme qui, dans cet espace de temps, lui donna trois enfants. A cette époque il s'absenta, et ne revint que lorsque son fils aîné avait atteint l'âge de sept ans : son père l'amena alors en Angleterre, afin de lui procurer les avantages d'une éducation européenne. Il arriva que l'ex-capitaine, pour quelque motif resté jusqu'à présent dans le champ des conjectures, laissa croire à son fils qu'il lui était entièrement étranger, et se fit passer à ses yeux pour un ami auquel on l'avait confié durant la traversée. Presque aussitôt après leur arrivée en Angleterre, le père mourut subitement sans révéler à son pupille les liens de parenté qui existaient entre eux. L'enfant avait le teint particulier à son climat natal, et les traits de la race dont il était issu par sa mère. En conséquence, la famille du défunt, qui n'avait jamais été informée de son mariage, regarda cet orphelin comme un mulâtre, et crut lui assurer un sort convenable, en le plaçant en qualité d'apprenti chez un épicier, qu'il servit tout le temps voulu avec zèle et fidélité. Quand il eut achevé son apprentissage, les parents de son père lui comptèrent la somme de cent livres (2500 fr.), et le jetèrent dans le monde pour y chercher fortune, ayant soin

de lui interdire tout espoir d'assistance de leur part pour l'avenir, et trop heureux de se débarrasser à si peu de frais de celui qu'ils regardaient comme un fardeau importun.

Sans protecteur, sans ami, le jeune homme, abandonné à lui-même, avait peu de chances de pouvoir s'établir dans le commerce, à l'aide d'une alliance respectable, car un homme de couleur avait à combattre une sorte de préjugé de convention, dont le dernier acte du parlement en faveur de cette classe méprisée parviendra, il faut l'espérer, à triompher bientôt. Dans cette position, il ne tarda pas à tomber dans un tel état de dénûment que, pour éviter les atteintes de la misère, il se fit marchand de thé ambulant, et tâcha de trouver dans cette humble profession les moyens de subsister; moyens bien incertains, et qu'il rendit encore plus précaires, en ajoutant à ses charges personnelles cette source de dispendieuse félicité, qu'on appelle une femme. Il épousa la fille d'un charpentier, dont il fit par hasard la connaissance et qui ne possédait pour tout bien que sa beauté et ses ressources d'économie. C'était une très-jolie personne, et, heureusement pour lui, c'était une habile ménagère; de sorte que son mariage n'augmenta pas sensiblement ses dépenses de première nécessité. Cependant, ayant été recommandé aux domestiques d'un riche particulier du pays, comme un honnête garçon qui vendait de l'excellent thé à très-bon compte, il trouva chez eux un facile débit de sa marchandise. Quoiqu'ils se montrassent à son égard

des pratiques peu généreuses, près desquelles il ne pouvait espérer qu'un gain fort médiocre, néanmoins comme la maison était considérable, qu'il y fournissait du thé pour de fortes sommes, et n'attendait jamais long-temps son paiement, il était fidèle à venir leur offrir ses services. On appréciait d'ailleurs ses manières honnêtes, de sorte qu'il était toujours le bien venu, et recevait un accueil jovial de la part des domestiques.

Il était un jour sur le point de quitter la maison, lorsqu'il vint à rencontrer le maître du logis, au moment où ce dernier montait les degrés du vestibule. Sa vue parut frapper le gentilhomme, qui fixa les yeux sur lui avec une curiosité vive et, pour ainsi dire, impatiente. Le pauvre marchand se sentit intimidé en voyant l'attention sévère et inattendue dont il était l'objet. Il porta la main à son chapeau d'un air craintif et respectueux, en passant devant le maître du manoir, et il se hâta de regagner sa demeure, appréhendant que celui-ci n'eût conçu à son égard quelque soupçon défavorable. Aussitôt qu'il se fut retiré, le maître demanda aux domestiques ce qu'ils savaient sur son compte, et quoique les renseignements qu'il en obtint se réduisissent à peu de chose, ils furent suffisants pour lui faire désirer de revoir le marchand de thé ambulant, et il donna des ordres pour qu'on l'avertît la première fois qu'il reviendrait. On eut soin de se conformer à sa recommandation. Lorsque le pauvre garçon se vit en présence d'un homme dont le rang était si supérieur au sien, il se

troubla et craignit d'être victime d'une défiance curieuse. Le vieux gentilhomme commença par l'interroger sur sa naissance et sa famille, et se convainquit enfin, par les réponses qu'il en reçut, que l'humble marchand de thé était celui qui pendant quelque temps avait fait l'objet de ses recherches.

Il se trouva que ce gentilhomme avait résidé à Lucknow à l'époque de l'union du capitaine avec la dame persane; il était même le seul Européen autre que son mari qui eût été lié avec elle. Il avait d'ailleurs assisté au mariage, et en était l'unique témoin vivant. La veuve lui avait écrit en dernier lieu de Lucknow plusieurs lettres pressantes, en le conjurant d'user de tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour retrouver le fils dont elle ignorait le sort depuis près de vingt ans. En recevant cette prière si vive et si touchante, l'ami compatissant fit tous ses efforts pour découvrir l'enfant regretté; mais n'ayant rien qui pût le guider dans ses perquisitions, et voyant ses démarches infructueuses, il avait abandonné toute espérance de succès, lorsque, vivement frappé de la ressemblance du brocanteur avec le jeune Indien qu'il cherchait, il se sentit sur-le-champ convaincu de l'identité, qu'une enquête ultérieure acheva de confirmer.

Il instruisit alors le mulâtre, ou celui qui avait été si long-temps repoussé comme tel, de tous les détails relatifs à sa naissance; il lui apprit que la personne qui l'avait amené en Angleterre était son propre père,

et qu'il avait encore dans l'Inde une mère qui soupirait après le moment de le serrer entre ses bras. Elle avait déposé plusieurs mille livres à la banque de Calcutta, pour être remises à son fils dans le cas où l'on parviendrait à le retrouver, et se montrait inconsolable de sa mystérieuse absence. Son affection pour lui ne s'était jamais refroidie. Elle l'avait pleuré comme mort, quoiqu'elle n'eût jamais entièrement renoncé à l'espérance de le revoir; espérance qui avait été pendant long-temps si amèrement déçue.

Cet éclaircissement fut comme un trait de lumière venu du ciel pour le malheureux paria. Pendant un moment il crut à peine à une si flatteuse réalité; mais ce n'était pas un songe : celui qui, durant plusieurs années, s'était vu réduit à la dure nécessité de parcourir péniblement un district d'Angleterre avec une permission de colporteur, était destiné à la possession d'une grande fortune, dont ses privations passées l'enseigneraient à bien jouir. Son nouvel ami s'empressa de lui donner des lettres pour son agent à Calcutta. Il arrêta sans plus de délai son passage à bord d'un bâtiment, et, après une heureuse traversée, il arriva dans la ville des palais, où sa mère se rendit en toute hâte, accompagnée d'une suite nombreuse, pour le recevoir et le conduire dans sa magnifique demeure à Lucknow. Peu de temps après son arrivée, il envoya chercher sa femme, qui était restée en Angleterre, et qui s'embarqua, aussitôt après la réception de sa lettre, sur le premier vaisseau qui mit à la

voile. Les héros de l'aventure résident aujourd'hui à Lucknow, où ils vivent heureux au sein de l'opulence. Le récit des faits qui les concernent, quoique simples et peu nombreux, pourrait fournir la matière d'un roman qui offrirait un intérêt peu commun. Leur authenticité ne saurait d'ailleurs être révoquée en doute.

CHAPITRE XIII.

La Fiancée Rajpoutni.

Durant notre séjour à Lucknow, il ne se passait presque pas de jour que cette ville brillante ne nous offrît, dans quelque curiosité nouvelle, un agréable sujet de distraction. La ménagerie du nawab, et surtout les jardins du palais qui se font admirer par leur magnificence, et qui contiennent d'élégantes constructions, étaient pour nous un but fréquent de promenade.

Le nawab avait à son service une troupe de cavalerie rajpoute, dans laquelle se trouvait le plus bel homme que j'eusse jamais rencontré. Il était alors dans la fleur de l'âge et dans toute la plénitude de sa force, d'une adresse supérieure dans les mâles exercices particuliers à sa tribu, et aussi vigoureux qu'actif. On le désignait aux étrangers qui venaient à Lucknow,

comme un homme possédant à la fois les qualités les plus précieuses de l'esprit et du corps. D'une taille de six pieds et un pouce, droit comme une colonne, ses membres, peu remarquables par la grosseur des muscles, étaient cependant liés dans toutes leurs parties avec une compacité qui réunissait dans un degré peu ordinaire l'élégance et la force. Les proportions de son corps n'avaient rien d'exagéré, et, quoiqu'un peu de maigreur s'y fît remarquer, ses formes anatomiques se dessinaient par les contours les plus gracieux, tandis que la puissance et la flexibilité de ses muscles le rendaient capable de résister à des fatigues plus qu'ordinaires. En un mot, il était extrêmement bien fait de toute sa personne : il avait le nez délicat et d'une parfaite régularité, les lèvres un peu épaisses, et les yeux animés d'un éclat extraordinaire. Il portait de légères moustaches frisées, et n'avait que peu de barbe. Admiré de toutes les femmes de Lucknow, il n'excitait pas à un moindre degré, quoique par des motifs différents, l'admiration des hommes. Cependant il ne laissait percer en aucune manière le sentiment de sa supériorité. Ce sentiment ne se trahissait que par cet esprit d'indépendance distinctif de sa race, et qui le rendait fier de porter le nom de Rajpout. Il était petit-fils d'un chef Hara, dont la fin sanglante avait été causée par une catastrophe des plus tragiques. Le récit de cet événement offre une peinture si fidèle du caractère rajpout, qu'on me pardonnera sans peine de l'insérer ici.

Une haine irréconciliable avait existé durant plu-

sieurs générations entre les familles de deux chefs, l'un Hara et l'autre Rahtore. Rien ne peut surpasser l'animosité qui s'empare de ces austères et implacables guerriers, lorsqu'un tel héritage d'inimitiés mortelles leur est légué pour le conserver sans altération. Il est à peu près impossible d'opérer une réconciliation; et, si l'on y parvient, ce n'est jamais que lorsque leurs cruels ressentiments ont déja produit les plus funestes résultats. Le chef Hara avait une fille aussi célèbre par sa beauté que par l'énergie de son caractère et la virilité de son intelligence. Quoique soumise aux lois sévères et à la retraite jalouse auxquelles sont généralement astreintes les filles des princes rajpouts, elle avait su pourtant se soustraire en partie à un assujettissement si peu en harmonie avec son naturel impatient, mais résolu; et non seulement elle avait sa place dans les conseils de son père, mais il prenait ses avis sur toutes les conjonctures pressantes. Elle était d'un esprit aussi ardent que déterminé, et son père regrettait à peine de n'avoir point de fils, ce premier de tous les biens pour les Rajpouts qui se marient, en se voyant possesseur d'une fille aussi éminemment douée des plus hautes qualités de sa race.

Cette femme extraordinaire avait vu sa main recherchée par plus d'un hardi prétendant; mais aucun des chefs qui résidaient dans son voisinage n'avait réussi à toucher son cœur. Sa beauté et la trempe peu ordinaire de son ame faisaient le sujet de tous les entretiens.

La belle Rajpoutni avait un jour accompagné son

père à la chasse, lorsqu'un tigre, s'élançant comme un trait du milieu d'un hallier, se jeta sur son cheval, et mit sa vie dans le plus imminent danger. Au lieu de s'abandonner à l'un de ces mouvements de frayeur naturels à son sexe, elle rejeta en arrière les longues tresses de cheveux noirs qui garnissaient ses tempes, puis, levant intrépidement la tête, les lèvres comprimées, et l'œil brillant d'une énergie sauvage, elle attaqua le tigre sans balancer avec un poignard qu'elle portait à la ceinture, et qu'elle plongea jusqu'à la garde dans le flanc de l'animal. Le tigre, irrité de se voir inopinément assailli, et rendu deux fois plus furieux par la blessure qu'il venait de recevoir, quitta le cheval et se tourna du côté de l'amazone. Le péril était grand, mais il ne la fit pas trembler; sa résolution, au contraire, semblait croître avec le danger. Il était néanmoins évident qu'elle ne pouvait soutenir une lutte égale avec un ennemi si redoutable, et son père était malheureusement trop loin pour lui porter secours. Dans ce moment critique, et lorsque son féroce adversaire, la gueule ouverte et écumante, s'apprêtait à la saisir par la tête, un jeune chasseur, monté sur un excellent cheval, s'élança avec la rapidité du vent, et fondant sur le tigre comme la foudre, d'un seul coup de sabre il lui sépara la tête du corps. Le tronc sanglant roula à terre, et l'intrépide chasseresse fut hors de péril. L'animal, dans sa courte agonie, avait enfoncé ses griffes dans les flancs du pauvre cheval, et les avait si cruellement déchirés, qu'on jugea nécessaire de le tuer

bois, elle aperçut au loin un cavalier isolé, assailli par plusieurs individus qui semblaient sur le point de l'accabler. En approchant davantage, elle vit que c'étaient, ainsi qu'elle l'avait soupçonné, quelques hommes faisant partie d'une bande de *dacoits*, qui attaquaient un chef Rahtore. Elle poussa aussitôt son cheval en avant, et décocha une flèche au premier des assaillants, qui la reçut dans la tempe droite, et tomba mort. Les brigands prirent la fuite dès qu'ils s'aperçurent qu'on accourait au secours de leur victime. En arrivant à l'endroit où le combat entre les *dacoits* et le jeune Rahtore avait eu lieu, la belle libératrice le trouva étendu sur la terre, noyé dans son sang, et dangereusement blessé. Il avait été renversé d'un coup de sabre, et tout annonçait que la blessure devait avoir les suites les plus fatales. La courageuse Rajpoutni reconnaît à l'instant celui à qui naguère elle avait dû la vie, et qui gisait sous ses yeux privé de sentiment. Elle ne remplit point l'air de ses cris, mais déchirant avec calme le turban de l'un des gens de sa suite, elle banda fortement la blessure pour arrêter le sang qui coulait, puis elle commanda que le Rahtore fût placé dans un palanquin qu'on avait heureusement reçu ordre de tenir à sa disposition sur la lisière du jongle, et le fit porter immédiatement à la maison de son père. Lorsqu'à l'arrivée de la petite troupe à la demeure du Hara, le blessé fut tiré du palanquin, le vieux guerrier reconnut dans l'hôte qu'on lui amenait, le chef de tribu avec laquelle sa famille était en guerre depuis si long-temps. Quelque pénible que fût cette

découverte, elle n'arrêta point l'exercice généreux des devoirs de l'hospitalité. Ces devoirs furent rigoureusement accomplis; mais le ressentiment que le chef Hara nourrissait dans son sein ne fut pas pour cela un seul moment affaibli. Tandis qu'il donnait des ordres pour que les secours les plus efficaces fussent prodigués à l'étranger, son cœur était gros de haine et de malédictions. « Puisse son ombre décroître, » murmurait-il, dès que nul n'était plus là pour saisir l'écho de ses pensées, « jusqu'à ce qu'il ne soit plus « qu'un esprit torturé errant dans les lieux de son « pélerinage ! que la prospérité n'étende jamais ses « ailes au-dessus de sa demeure, mais que le fléau de « l'affliction le frappe lui et les siens ! s'il devient « époux et père, que ses enfants soient orphelins, et « que sa femme soit veuve ! »

Ces imprécations et d'autres semblables étaient continuellement sur ses lèvres; cependant il ne respecta pas moins religieusement les droits de l'hospitalité, et le jeune Rahtore fut entouré des soins les plus attentifs jusqu'au moment où il se trouva en état d'être transporté à sa propre demeure. Durant le court espace de temps qu'il resta confiné sous le toit de l'ennemi de sa famille, il avait saisi l'occasion de déclarer sa passion à son aimable libératrice. Il lui dit que long-temps il avait cherché à étouffer ses sentiments à cause de l'inimitié qui subsistait entre leurs maisons, mais qu'il avait trouvé cette entreprise au-dessus de ses forces. Cet aveu n'était ni imprévu ni fait pour déplaire. Sa jeune garde-malade, car la fille

du Hara avait veillé près de lui avec sollicitude, l'entendit donc sans surprise, mais non pas sans plaisir; et avant que le jeune homme eût quitté le toit de son père, le serment d'un attachement éternel avait été réciproquement prononcé.

Quoique la blessure du Rahtore eût d'abord été jugée mortelle, il ne tarda pas à se rétablir, et dès qu'il eut recouvré assez de force pour quitter sa demeure, il fit faire des ouvertures à l'ennemi héréditaire de sa famille pour obtenir la main de sa fille. Le vieillard s'enflamma de la plus violente indignation, à une proposition qu'il regardait comme attentatoire à la dignité de sa maison, alors qu'il se croyait tenu, d'après les obligations que lui inspirait une antique inimitié, à soutenir la querelle existante entre sa race et celle du Rahtore. En conséquence, il rejeta la demande de ce dernier dans les termes les plus durs, reprochant en même temps au jeune guerrier d'avoir séduit les affections de son enfant, au moment où lui-même était recueilli mourant sous le toit du père, et recevait tous les secours bienveillants d'une scrupuleuse hospitalité. Cette accusation fut repoussée avec la farouche indignation et l'irritable susceptibilité propres au caractère du fier Rajpout, et l'abîme qui les séparait fut désormais infranchissable. Le jeune chef se considérait maintenant comme personnellement insulté, et l'ardent amour qu'il ressentait pour la fille de l'homme qui l'avait si imprudemment rebuté, fut seul capable de sauver l'agresseur des effets immédiats de sa vengeance. Il en suspendit pour

le moment les coups, mais jamais un Rajpout n'oublie ou ne pardonne un outrage personnel. Si la mémoire du tort qu'il a souffert peut sommeiller durant des années dans son cœur, il est rare qu'un temps n'arrive pas où l'étincelle se rallume, et l'incendie qu'elle produit devient alors dévorant.

Le vieux Hara, dans l'excès de son indignation, accusa son enfant d'avoir conspiré contre lui. Ses menaces éclatèrent avec violence; la fierté de sa fille en fut révoltée. Son maintien était calme et sa langue muette; mais le sang affluait vers son cœur avec une rapidité qui en agitait toutes les fibres, quoique au dehors rien ne parût troubler sa sérénité. Son père la quitta plein de colère, en lui faisant les plus dures menaces. Cette ame pure, mais résolue, se souleva contre tant de tyrannie. Elle sentit qu'elle avait été accusée à tort, et après que les premiers transports de son indignation se furent calmés, et eurent laissé le champ libre à la réflexion, elle se convainquit plus invinciblement que jamais, qu'elle avait subi d'injustes reproches, et que son père usait d'une sévérité condamnable en cherchant à la séparer de l'objet de son premier et de son unique attachement. Elle jugea qu'il était tyrannique de sa part, de vouloir étouffer une affection qui, d'un côté, avait pris naissance au moment où elle avait dû le salut de ses jours à celui qu'avait choisi son cœur; et de l'autre, s'était fortifiée, lorsque elle-même à son tour lui avait sauvé la vie.

Le lendemain matin le vieillard revint trouver sa fille; ses manières avaient perdu quelque chose de

leur rudesse du jour précédent; néanmoins, il ne pouvait parler du Rahtore sans trahir la fureur dont il était possédé.

—« Oubliez-le, jeune fille, » s'écria-t-il sévèrement; « jamais, comme membre de notre famille, il n'obscurcira de son ombre le seuil de cette porte. Il a mangé de mon sel, la vengeance du Hara est apaisée; mais la guerre n'est pas éteinte, et une vieille haine doit encore s'attacher à lui comme une nielle corrosive. Nous sommes engagés dans une éternelle inimitié. Elle est enregistrée en caractères indélébiles dans les traditions que m'ont léguées mes pères; et une obligation testamentaire à la fois si puissante et si sacrée ne peut s'effacer tant qu'il reste au cœur un sentiment, ou à l'ame une volonté. J'aimerais mieux voir le tigre habiter cette demeure, plutôt que l'homme que vous désirez pour époux. Il ne le sera jamais. Oubliez-le! »

—« Le sauveur de ma vie, » répondit la fille, avec une énergie calme et mesurée, qui indiquait une irrévocable résolution, « a des droits à ma reconnaissance, et ces droits, on ne peut dignement y satisfaire qu'en lui donnant ce qui fait l'objet de ses vœux les plus ardents, surtout lorsque c'est en même temps le don que je suis le plus disposé à lui accorder. Mon affection lui fut acquise le jour où son courage excita mon admiration; et ce sentiment depuis lors s'est accru de toute mon estime. Son cœur est aussi tendre parmi les bosquets d'arécas, qu'il est intrépide dans la forêt où s'embusque le tigre, où le

lion erre en quête de sa proie. Il s'amollit aussi doucement au son de la *sittar*[1], qu'il se gonfle noblement au signal de la trompette guerrière. Mon amour est impérissable. Je ne serai point ingrate, mon père; l'ingratitude est le vice des ames méprisables. »

—« Il a sauvé votre vie, et, en retour, vous avez sauvé la sienne; ainsi les obligations qu'imposait la reconnaissance sont nulles. Il a trouvé assistance dans son danger sous le toit de son ennemi héréditaire, et a été renvoyé en sûreté à sa propre demeure. Votre dette a été plus que payée. S'il y a balance, elle n'est pas en sa faveur. »

—« Il est vrai, mon père, et il n'aspire qu'à venir à vos pieds rétablir l'égalité en faisant le bonheur de votre fille. Rappelez-vous qu'alors qu'elle était en péril, pour me servir des paroles d'un poète de notre nation[2] : Le jeune homme parut comme un dieu tutélaire, et peu soigneux d'une vie dont le prix surpasse celui du monde entier. Il vint par le secours de son bras puissant m'arracher à ma perte. Pour moi il brava les attaques du monstre, aussi terribles que les atteintes de la foudre. Le tigre aiguisa en vain ses ongles crochus, le héros triompha. Le monstre furieux tomba sous son glaive. »

—« Pas un mot de plus, c'est assez. Vous me connaissez, ma fille; je n'écoute plus rien. Voulez-vous attirer la malédiction sur la maison de votre père?

[1] Espèce de guitare.
[2] Bhavabhuti.

Les pierres même élèveraient contre vous un cri d'indignation. Souvenez-vous que les volontés d'un père doivent être respectées. Je ne souffre pas qu'on méprise les miennes. »

Elle garda le silence, mais en même temps son regard étincelant et ferme disait assez que ce n'était pas le silence de la soumission. Son cœur se gonfla dans sa poitrine, lorsque le Hara se fut retiré, et sa détermination s'affermit en proportion de l'effort qu'elle faisait pour réprimer ses sentiments. Dès cet instant elle chercha l'occasion de rompre les liens qui la retenaient, et de se dérober à une tyrannie qui était devenue trop pesante pour son ame énergique. Elle passa plusieurs jours dans le silence de son appartement, d'où elle sortait rarement, et le résultat de ses méditations fut la résolution de rendre inutile le refus vindicatif de son père, en volant dans les bras de l'homme en qui elle découvrait un esprit conforme au sien, et dont elle savait que chaque sentiment était en parfaite harmonie avec ceux de son propre cœur. En conséquence, elle lui envoya, par l'intermédiaire d'un messager fidèle, un tableau qui représentait un chasseur retirant un faon des griffes d'un tigre. Il n'eut pas de peine à comprendre l'allusion, et lui renvoya un message sous la même forme hiéroglyphique. Le chasseur était représenté avec le faon réfugié dans son sein, et une colombe voltigeant au-dessus, pour marquer la promptitude avec laquelle il se préparait à remplir ses desirs. Plusieurs autres communications du même genre eurent lieu entre les deux amants,

jusqu'à ce qu'ils fussent tombés mutuellement d'accord de la marche que chacun d'eux devait suivre.

Le vieux chef possédait un de ces caractères indomptables dont un Hara s'enorgueillit. Quoiqu'il éprouvât pour sa fille toute l'indulgente tendresse compatible avec son austérité naturelle, il l'avait néanmoins traitée avec une constante sévérité depuis qu'elle avait fait l'aveu de son attachement pour le Rahtore. Cependant il était loin de soupçonner aucunement qu'elle osât, en aucune circonstance, compromettre la dignité de sa maison par un acte de désobéissance tel que celui qu'elle méditait. Il était loin de la connaître parfaitement. Il se confiait dans l'inflexibilité de son caractère comme en une sauvegarde contre tout déshonneur, et se sentait heureux de lui voir faire un sacrifice, quelque pénible qu'il fût, pour soutenir la gloire de sa race; mais, au milieu de cette âpreté de sentiments, il était fier de la beauté de sa fille, et, en cela, son orgueil était pleinement justifié.

CHAPITRE XIV.

La Fiancée Rajpoutni. — Continuation.

Un matin, le père et la fille se livraient ensemble, comme de coutume, au plaisir de la chasse, lorsqu'ils se trouvèrent séparés, ainsi que cela était déja arrivé précédemment. Un sanglier qu'on avait débusqué, sortit du fourré, et fut à l'instant poursuivi par l'intrépide chasseresse. L'animal était énorme, plein de force, et encore exaspéré par une légère blessure que lui avait faite à l'épaule l'un des *chikarries*, qu'il avait aussitôt attaqué et mis hors de combat. L'audacieuse Rajpoutni s'approcha sans crainte de ce formidable ennemi; il se retourna sur-le-champ, prit le cheval en flanc, et, lui déchirant les chairs, il pénétra jusques aux côtes et les découvrit à nu. Néanmoins, l'amazone lança son pieu d'une main sûre, l'enfonça dans le corps du sanglier, et le

le monstre sauvage roula expirant sur la terre. Ce trait de bravoure aurait fait honneur à un bras masculin. Tandis qu'elle laissait respirer son cheval blessé, après un si rude combat, un cavalier sortit tout à coup du hallier, s'avança vers la belle héroïne, mit pied à terre, la fit asseoir sur le coursier plein de feu qu'il montait lui-même, s'élança devant elle, et, appuyant ses éperons dans les flancs de son fidèle cheval arabe, il s'enfonça dans les jongles, à la vue du père et de sa nombreuse escorte. C'était le Rahtore, on ne pouvait s'y méprendre. Il était inutile d'essayer de les poursuivre, car les fugitifs avaient une grande avance, et ils disparurent bientôt dans les profondeurs de la forêt.

Le vénérable Hara revint de la chasse en proférant mille imprécations contre sa fille, et les plus terribles serments de vengeance contre son séducteur. Les amants, dès qu'ils se crurent à l'abri de toute poursuite, ralentirent leur course, et continuèrent paisiblement leur route vers la demeure du Rahtore. De retour à la sienne, le père offensé se hâta de rassembler ses partisans, pour aller se faire raison de l'enlèvement de sa fille. Ses fidèles Rajpouts furent prompts à se rendre à son appel, et plus de trois cents hommes se rangèrent sous ses ordres, prêts à combattre pour recouvrer son enfant, et infliger un châtiment signalé à son ravisseur. Le vieillard se prépara à marcher dès l'aurore. Les passions terribles que renfermait son sein y bouillonnaient comme un torrent de lave brûlante. Les diverses sensations

qu'un profond ressentiment faisait surgir violemment de son ame inflexible, se concentraient en une seule, qui les absorbait toutes : la soif de la vengeance. Il n'avait plus d'énergie que pour assouvir sa haine. Tout souillé de la rage de ses passions, il se rendit au temple de sa divinité, et offrit un sacrifice propitiatoire sur ses autels. C'était une obligation trop sanglante pour être acceptée par un dieu juste et miséricordieux : la fumée de l'encens ne monta pas au-delà du superbe dôme du sanctuaire. Cependant le brahmine qui desservait le temple accueillit, au nom de la divinité dont il était le vicaire, et à qui le sacrifice était présenté, l'offrande du vieux chef, et lui promit le succès de son entreprise; assurance qui fit doubler la rétribution due aux ministres des autels. L'idolâtre sortit de la présence de la divinité, à laquelle on lui avait enseigné à rendre un profane hommage, avec la persuasion que le sceau de la sanction céleste était imprimé d'avance à tous les actes les plus barbares que pourrait lui inspirer son mortel ressentiment.

Le matin se leva pur et brillant sur la demeure où reposait le père irrité. Il se leva; mais tandis que le ciel et la nature entière semblaient lui sourire, l'enfer était dans son cœur. Monté sur son cheval de bataille, il marchait en silence, à la tête de ses guerriers, vers l'habitation de son ennemi héréditaire : l'impatience de se venger lui rendait le voyage long et pénible. Un corbeau, perché sur un arbre, au bord de la route, lui offrit, à son passage, un augure défavo-

rable; néanmoins, rassuré par les paroles du brahmine, il l'interpréta en sa faveur, et au désavantage de celui qui l'avait si cruellement offensé. Son ame était dévorée d'une soif de vengeance que le sang de son ennemi pouvait seul étancher. Au coucher du soleil, il fit faire halte à sa troupe dans un grand bois; il lui ordonna de prendre de la nourriture et du repos, et il attendit impatiemment le retour de l'aurore. La nuit était calme; mais l'ombre que répandaient les arbres environnants la rendait plus obscure. La scène concordait avec l'état de son ame, aussi sombre que les objets dont il était entouré. Enfin le besoin de la nature l'emporta; et même, au milieu du tumulte de ses passions déchaînées, il s'endormit.

Cependant tout n'était qu'harmonie et que fête dans la demeure du Rahtore. Le festin nuptial avait été préparé; les époux avaient ratifié le contrat que leur cœur avait mutuellement formulé. Les yeux levés au ciel, ils en contemplaient la paisible clarté, et saluaient la présence de l'astre qui, dans leur ardente imagination, semblait sourire à leur union. Leurs cœurs étaient enivrés de joie; des chants d'allégresse, des paroles de félicitation retentissaient à leurs oreilles. Les habitants du voisinage s'étaient réunis : le *tam-tam*[1], la *sittar*[2], la *sarinda*[3], le *kurtaul*[4], le

[1] Tambour.
[2] Guitare.
[3] Violon.
[4] Cymbales.

sariagi[1], mariaient leurs accords afin de réjouir les convives. Les accents de la gaîté animaient le festin.

Tout à coup il fut interrompu par la nouvelle que le Hara s'approchait, prêt à tirer vengeance du rapt de sa fille. On abandonna brusquement le banquet, et, sans perdre un moment, le Rahtore assembla ses guerriers. Ils étaient en petit nombre, mais résolus. Ils ne montaient pas à plus de cent cinquante hommes; cependant leur brave commandant ne recula pas devant l'ennemi, car un vrai Rajpout ne refuse jamais le combat, quelles que soient les forces de celui qui l'attaque; pour lui la mort est toujours préférable à l'infamie.

Le jeune époux ne donna pas à l'ennemi le temps de le vaincre par surprise; il se mit en marche, accompagné de sa petite troupe, bien déterminée, et résolu lui-même à combattre jusqu'au dernier soupir, pour la défense de son honneur et de celle qui maintenant était sa femme. Celle-ci l'encouragea à son départ, lui souhaitant un heureux succès, et ajoutant que son propre bûcher serait préparé, dans le cas d'une défaite. Ensuite elle appela sur lui toutes les bénédictions du ciel, et lui dit avec une émotion à demi comprimée : « Si l'Éternel a décrété ta perte, « ton ame n'ira pas seule occuper les berceaux de « Swerga. Ta *sita*[2] sera près de toi dans les demeures « destinées aux braves. » Il partit, animé d'une invin-

[1] Espèce d'instrument usité dans les fêtes nuptiales.

[2] *Sita*, signifie épouse.

cible résolution. Les deux troupes se rencontrèrent; le combat fut terrible : nul ne fit ou n'obtint quartier. Vengeance! était le cri de guerre, et la mort le suivait aussitôt. L'avantage du nombre était du côté du Hara, mais celui de la bravoure appartenait au Rahtore; cependant rien ne pouvait compenser l'inégalité d'une lutte où l'on combattait deux contre un, surtout lorsque des deux parts la valeur des guerriers était passée en proverbe. Le père offensé, altéré de vengeance, cherchait son adversaire dans le plus fort de la mêlée, et finit par le rencontrer. Il y avait dans leur maintien un air de sombre détermination auquel répondit l'opiniâtreté du combat; mais les forces décroissantes d'un âge déja avancé ne pouvaient aller de pair avec la vigueur encore entière de la jeunesse. Le Hara fut renversé d'un revers de sabre par son adversaire; heureusement la doublure de sa tunique fut assez forte pour résister au tranchant de la lame, et préserva son corps d'une atteinte mortelle. Lorsque le Rahtore vit son ennemi étendu à ses pieds, il se souvint que cet ennemi était le père de sa jeune épouse, et s'abstint de redoubler ses coups. Abandonnant son adversaire vaincu, il se replongea au milieu de la mêlée, et y signala son retour par d'éclatants exploits; mais le nombre de ses guerriers diminuait à chaque instant. Il était évident qu'ils devaient finir par être écrasés, et cependant ils continuaient de soutenir ce combat inégal avec une infatigable constance.

Cent quatre-vingts de leurs ennemis avaient déja

succombé, et pourtant ceux-ci conservaient encore une accablante supériorité de forces. Plus de cent Rahtores étaient couchés sur le champ de carnage, sans que la fureur des combattants se fût ralentie. La terre était jonchée de cadavres, et, à tout moment, les vivants allaient grossir le nombre des morts. Le chef Hara se signala par des actions que n'auraient pas désavouées les temps de sa jeunesse; mais la soif de vengeance qui le dévorait ne pouvait être satisfaite tant qu'il voyait vivre son vaillant ennemi. Il le chercha une seconde fois, et dut de nouveau lui céder la victoire. Enfin, après une lutte désespérée, la troupe des Rahtores fut réduite à un seul homme; seul, celui qui les commandait échappa vivant, et quitta le champ de bataille à la faveur des ombres du soir, ne laissant que cinquante ennemis qui pussent raconter l'histoire de leur sanglant triomphe.

Le Rahtore vaincu se retira, fatigué et abattu, dans la forêt voisine. Il se sentait déchiré de remords, à l'idée d'avoir pu survivre au combat où tous ses compagnons avaient obtenu la plus noble récompense du soldat, une mort glorieuse sur le champ de bataille; tandis que lui se cachait au fond d'un bois, dans l'obscurité de la nuit, semblable à une bête féroce traquée par les chasseurs, et comme pour éviter un ennemi, de la main duquel il eût reçu maintenant la mort comme un don. D'abord ces pensées furent autant d'aiguillons insupportables qui irritaient les blessures de son ame généreuse; mais à mesure que ces accès de désespoir firent place au calme de la ré-

flexion, il sembla s'élever au-dessus de la fortune, et recouvrer une énergie nouvelle. Il sentit se dilater son ame à la perspective de quelque noble entreprise; et tandis que tous les ressorts de son être semblaient se tendre de nouveau, il murmurait, dans la véhémence des sentiments qui l'agitaient, un rauque et terrible serment de vengeance. Dans cet instant, un lion traversa la route à la clarté de la lune : il crut trouver dans cette circonstance un présage de sa future destinée. « Voilà, pensa-t-il, le représentant de « mon cruel ennemi. Je vais attaquer le monstre avec « mon épée, et, s'il tombe sous mes coups, je verrai « dans sa défaite le gage de ma prochaine vengeance « contre l'homme à qui je dois rendre mort pour « mort. Si c'est moi qui péris, je serai par là heu- « reusement délivré du double poids de la misère et « de la honte. »

Le guerrier était armé d'un bouclier de forme conique, renforcé d'une plaque d'airain épaisse et bombée, qui s'élevait du centre et se terminait en pointe émoussée. Levant son pesant *tulwar*, il s'approcha intrépidement du lion, qui pendant ce temps avait manifesté, par des symptômes effrayants d'hostilité, ses sanguinaires intentions. Sa tête était légèrement comprimée; ses yeux étincelaient d'une horrible férocité, il léchait ses lèvres frémissantes, et, à chaque instant, ouvrait sa vaste gueule, comme pour montrer les formidables défenses dont elle était armée. Le Rahtore, sans se laisser intimider par ces menaces préliminaires, s'avança d'un pas rapide vers son fé-

roce ennemi, lui frappa avec force le crâne avec la pointe de son bouclier, et le lui fendit en deux. L'animal tomba mort à l'instant à ses pieds. Il sourit avec une joie sauvage, en le voyant étendu, aussi impuissant à lui nuire que le ver de terre sur lequel il était couché.

Il s'éloigna pensif, et se dirigea vers sa demeure avec un sinistre pressentiment. Il craignait d'être accueilli par les reproches de sa compagne qui, il le savait, ne le verrait pas d'un œil favorable échappé seul d'un champ de bataille qui avait été si désastreux pour lui. Son ame gémissait sous un poids accablant; mais se fiant encore aux vives affections de ce cœur si jeune, il prit courage, et se prépara à l'entrevue qu'il allait avoir avec elle. Lorsqu'il eut atteint cette maison qui, durant le jour précédent, avait retenti du bruit de la fête nuptiale, il trouva sa porte barricadée, et ne put pénétrer dans l'intérieur. Il pensa que cette précaution avait peut-être eu pour but de prévenir toute surprise de la part de l'ennemi, et frappa d'une main tremblante. Celui qui avait sans peur bravé la mort sous sa forme la plus terrible, courbait la tête sous la crainte d'une colère de femme. Cependant la porte ne s'ouvrait pas; il heurta de nouveau avec la poignée de son cimeterre.

— « Qui frappe? » dit dans l'intérieur une voix calme qu'il reconnut à l'instant, et qui réveilla dans son cœur les plus tendres émotions.

— « Ton époux, ma *sita*, » répondit-il avec l'accent énergique d'une ardente passion; « ouvre, et souhaite-lui la bienvenue. »

— « Ha!... Et quelle a été l'issue du combat? » demanda la Rajpoutni, toujours du même ton, impassible et en quelque sorte sévère, qui glaça le sang dans les veines du jeune guerrier.

— « Désastreuse pour nous. Je suis resté pour raconter notre défaite. Tous les Rahtorés, excepté moi seul, sont couchés sur la plaine sanglante : c'était en vérité une lutte d'extermination. Voyant tout perdu, j'ai sauvé une indigne vie, encore utile à ton salut. Ouvre, mon amour. »

— « A qui? »

— « A ton époux. »

— « Je n'en ai plus. Le mien a péri sur le champ de carnage d'où vous avez fui lâchement; jamais il ne serait revenu vers moi que le front couronné par la victoire. »

— « Me repousses-tu, ma *sita?* moi, ton fiancé d'hier, ton protecteur pour la vie! »

— « Celui qui m'appelait sa fiancée a bu sa part de la coupe d'immortalité. Il n'était pas assez vil pour abandonner le champ de gloire, et laisser la mort ceindre de sa funèbre guirlande tous les fronts, hormis le sien. Il n'aurait jamais sauvé une honteuse vie pour errer obscurément à travers le monde, portant partout avec lui le stygmate de l'infamie. Mon époux n'était pas un lâche. Tu es étranger à ce cœur désolé. Retire-toi; quitte la porte de la fiancée veuve : elle sait quel sacrifice est dû à celui qui est mort à jamais pour elle. »

Le Rahtore fut profondément blessé de ces repro-

ches. Ils tombèrent comme une flétrissure écrasante sur son cœur. Il sentit dans toute son étendue la force de cette interdiction calme, mais hautaine, et recula devant un héroïsme qui étonnait le sien. Il se voyait répudié par celle qui était l'aimant auquel toutes ses affections restaient attachées, avec une ténacité dont le mépris même ne pouvait triompher. Elle l'avait flétri du nom de lâche; elle refusait de l'admettre en sa présence; elle lui déniait désormais tout empire sur ses sentiments; elle le dédaignait, elle le rejetait. Elle avait parlé de sacrifice, et les plus mortelles appréhensions commencèrent à s'emparer de l'esprit du jeune chef. Il connaissait l'énergie de ses résolutions, ses principes d'inexorable honneur, sa constance invincible dans les souffrances, la haute idée qu'elle se faisait des obligations conjugales, et le soin scrupuleux qu'elle mettait dans l'observance des règles les plus rigides, que la coutume avait, pour ainsi dire, sanctifiées dans la caste à laquelle elle se glorifiait d'appartenir. Craignant que ses paroles ne renfermassent un sens terrible, il frappa de nouveau violemment à la porte avec son bouclier, la conjurant en même temps de le laisser entrer sur-le-champ. Elle ne daigna pas lui répondre. Dans l'excès de son désespoir, il recommença à heurter de toute sa force, et telle fut la violence du coup, que la porte céda et roula sur ses gonds, comme si quelque machine de guerre eût été dirigée contre elle. Il s'élança aussitôt dans la maison, jeta autour de lui un œil égaré, et ne vit pas l'objet qu'il cherchait. L'appartement dans

lequel la fête nuptiale avait eu lieu était désert, et son cœur palpita d'anxiété à l'horrible pressentiment qui traversa soudain sa pensée.

Il passa dans une seconde salle; la jeune épouse n'y était pas. Ses femmes étaient tout en larmes: il leur demanda, avec l'expression de la plus vive angoisse, où était sa bien-aimée. Elles lui indiquèrent avec un signe de désespoir une cour située derrière la maison, et gardèrent un sinistre silence. Il courut vers ce lieu, et y trouva toutes ses craintes justifiées par la plus terrible réalité.

Aussitôt après le départ de son époux pour le champ de bataille, l'infortunée jeune femme avait fait élever son bûcher, fermement résolue à se sacrifier elle-même, selon l'usage de sa race, si l'objet de son tendre attachement périssait dans le combat. Elle connaissait l'inégalité de forces qui existait entre les deux troupes ennemies, et s'était dès lors préparée aux plus funestes événements.

Lorsque l'époux désespéré arriva dans l'enclos où la *sita* dévouée avait fait ériger son bûcher funèbre, saisi de mouvements convulsifs, et le cœur déchiré, il l'aperçut déja montée sur cet amas de matières en combustion. Les flammes s'élevaient rapidement autour d'elle pour accomplir l'œuvre de mort. Pour elle, intrépide, debout, le front calme, portant dans tout son maintien les signes d'une sombre détermination, elle offrait au malheureux époux un spectacle qui le glaça de terreur. Son œil étincelant d'une effrayante énergie se fixa sur lui, lorsqu'il parut, et lui lança

un regard empreint du plus profond mépris. Ses vêtements étaient déja tout en feu, et ses membres horriblement brûlés, mais pas un muscle de son visage ne trahissait l'horreur de ses souffrances; toute sa personne était fixe comme le roc que fatigue, au milieu du désert, l'éclat impuissant et redoublé de la foudre. Le Rahtore s'avança précipitamment, mais elle leva le bras pour lui défendre d'approcher. Il demeura cloué à sa place, n'osant interrompre le sacrifice volontaire auquel elle se soumettait. Elle ne le quitta pas des yeux, et n'en adoucit pas un seul moment l'expression pleine d'indignation et de dédain.

Déja le feu avait fait d'affreux ravages sur ses formes gracieuses, et elle ne laissait échapper aucun signe de douleur dans cette agonie trop terrible pour être décrite. Ses traits conservaient toujours la même immobilité. Au bout de quelques moments, ses jambes fléchirent, et elle tomba sur les genoux, entièrement enveloppée par les flammes. De temps en temps, néanmoins, un souffle de vent les écartait de leur victime, et la montrait un instant, majestueuse, et conservant dans chaque trait de son visage cette altière indignation qui n'avait cessé de l'animer. La peau de ses bras se racornit, et se roula comme une feuille de parchemin[1]; ses nerfs se rompirent; mais elle regardait les progrès que les flammes faisaient sur ce corps, modèle de beauté, avec une amère dérision, comme

[1] Je fus une fois témoin d'une circonstance semblable en assistant à un *sûttie*, qui eut lieu aux environs de Poûnah.

si elle eût défié leur pouvoir de la vaincre par la souffrance. Enfin, ses yeux parurent sortir de leurs orbites; elle tomba en arrière dans les flammes, et le même instant vint à la fois mettre un terme à son héroïsme et à son agonie.

Le malheureux Rahtore demeura près du bûcher jusqu'à ce que le corps fût complétement consumé; alors il en recueillit les cendres, et les plaça dans une urne qu'il déposa sous le foyer de l'appartement où avaient eu lieu les réjouissances de son mariage. S'étant ensuite revêtu d'une robe couleur de safran[1], il sortit pour aller chercher la mort et accomplir sa vengeance. Pas une larme ne mouilla ses yeux, ils demeuraient secs et sanglants. Son cœur était de marbre, et chaque muscle de son robuste corps semblait se roidir à l'unisson de l'inflexible résolution de son ame. La nuit était sombre comme la teinte de ses pensées. Le cri du chacal qui cherchait sa proie, paraissait une musique plus mélodieuse à son oreille que l'harmonieuse sérénade du *balbul*[2], qu'il se plaisait à écouter aux jours de son bonheur.

Il se glissa dans le jongle comme un tigre guettant sa proie, dans la crainte d'être aperçu de quelque sentinelle avancée du parti ennemi. Il parvint ainsi jusqu'à la tente de son mortel adversaire, enseveli depuis long-temps dans un profond sommeil, à la suite des fatigues de cette sanglante journée.

[1] Lorsqu'un Rajpout revêt une robe couleur de safran, c'est un signe qu'il se dévoue à la mort.

[2] Le rossignol indien.

Le Rahtore, protégé par les ténèbres, arriva jusqu'à l'entrée de la tente, gardée avec assez de négligence; car on croyait le parti ennemi taillé en pièces jusqu'au dernier homme, et le chef même passait pour être resté parmi les morts. Il ne rencontra donc point d'obstacles; partout régnait un silence de mort. Il entra; une lampe brûlait à terre, jetant autour d'elle une clarté douteuse et jaunâtre. Tout auprès, le chef Hara était étendu sur une grossière couverture, enveloppé dans une simple *palampore* (courte-pointe). A cette vue, un sourire sardonique effleura les lèvres contractées du Rahtore. Détournant les regards un instant de sa victime, il laissa échapper péniblement, du fond de sa poitrine oppressée, un soupir plein d'amertume. Il tira son épée, qui jeta un faible éclat à la clarté de la lampe. Il arracha la couverture, et resta penché sur le vieillard endormi, comme le démon de la vengeance. Celui-ci, éveillé en sursaut, se dressa sur son séant, saisit son sabre; mais avant qu'il eût pu lever son bras armé, sa tête roulait, séparée du tronc, aux pieds du Rahtore vengé.

Le bruit causé par cette scène rapide de meurtre fut entendu par les gardes. Ils se précipitèrent dans la tente; et quand ils virent debout un Rajpout en robe safran, ils comprirent trop bien le but de sa présence, et un coup d'œil suffit pour leur faire voir comment il l'avait rempli. Quant à lui, foulant tranquillement les restes sanglants de son ennemi, il lança à ces hommes un regard sauvage, et leur montra, avec un sourire grimaçant, son trophée étendu sous ses

pieds. Les gardes se précipitèrent sur lui, avides de venger la mort de leur maître; et le Rahtore, dans le premier moment d'une défense désespérée, en étendit trois à ses pieds. Mais au moment où il levait son épée pour en immoler un quatrième, il reçut un coup de javeline à la tempe, et tomba mort.

Ainsi se termina cette querelle de famille, haineuse et sanglante, dont les exemples sont si fréquents dans les annales guerrières de la nation rajpoute. Ceux qui connaissent l'histoire de cette race extraordinaire, liront sans étonnement les détails du triste épisode que je viens de retracer.

CHAPITRE XV.

Pavillons de jardin à Lucknow. — Les Parias.

La veille de notre départ de Lucknow, nous allâmes prendre congé du nawab, et le remercier de son hospitalité. Nous fûmes introduits dans un somptueux appartement du palais. Le prince y était étendu sur un tapis de Perse couvert de riches dessins; il fumait son *hoûka* dans un tuyau dont l'embouchure était garnie de pierres précieuses. Il nous reçut avec beaucoup de bienveillance et de politesse : après quelques minutes d'entretien sur des sujets indifférents, nous nous retirâmes.

En quittant le nawab, nous allâmes visiter le jardin du palais, dessiné avec une grande magnificence, et un goût exquis.

Les bâtiments représentés dans la gravure ci-jointe ne sont que des pavillons de jardin, construits en

briques, et revêtus du stuc appelé *Chunam*. Ils sont élevés sur des plates-formes, où l'on monte par des degrés. Ils sont vastes, couverts d'un grand toit en terrasse, et à chaque angle s'élève une petite coupole délicatement enduite du même genre de stuc. Quelques-uns sont surmontés d'une espèce de dais carré et très-élégant, des quatre côtés duquel pendent des rideaux de riche étoffe. Ces dais sont supportés par de légères arcades en ogive, et offrent un délicieux abri contre la chaleur du jour.

L'intérieur de ces pavillons est divisé en appartements pour les différents employés chargés de veiller à l'entretien des jardins. Au reste, bien que l'aspect extérieur de ces bâtiments soit assez important, ils n'offrent pourtant rien de bien piquant à la curiosité des voyageurs, et n'ont d'autre mérite que de faire partie d'une ville remarquable sous plus d'un rapport. Cela n'empêche pas que dans leur structure économique ils n'aient quelque chose de plus pittoresque que beaucoup d'édifices plus grandioses. Dans le lointain, on aperçoit la mosquée dont j'ai déja parlé plus haut, et qui fut fondée par Asoph-ud-Dôlah.

En partant de Lucknow, nous nous dirigeâmes vers Juaupour. Sur notre route, nous trouvâmes plusieurs des grands *nullahs* (torrents) qui la coupaient, tellement gonflés par les dernières pluies, que nous eûmes toutes les peines du monde à les franchir. Nous en vînmes pourtant à bout, au moyen d'un procédé fort simple. Nous nous procurâmes dans le village voisin un *charpay*, ou bois de lit étroit, dont nous

fixâmes les quatre pieds dans des vases de terre de forme ronde, en ayant soin de bien boucher l'ouverture, pour ne point y laisser pénétrer l'eau. Ces pots s'appellent des *cudjri*.

Lancé à l'eau, cette espèce de radeau y flottait légèrement à la surface, et nous en profitâmes avec succès pour opérer notre passage, avec nos palanquins et nos effets, guidés par une corde jetée en travers du torrent. Nous emportâmes avec nous ce pont volant, qui fut confié aux soins de deux *coulis*, parias. A ce propos, je ne puis me rappeler sans un sentiment d'intérêt pénible pour ces malheureux proscrits, l'indignation avec laquelle un Indou de caste pure jeta à terre une jatte de lait, et la réduisit en mille pièces, parce que l'ombre du paria l'avait effleurée au moment où il passait près de là.

La tribu des parias est fort nombreuse, et plongée dans l'état de dégradation le plus abject. Le plus dur esclavage serait un bienfait en comparaison de la situation de ce peuple au milieu des castes qui l'entourent. Toutes ces castes les considèrent non seulement comme des objets de mépris ici-bas, mais encore comme entièrement exclus de toutes les joies du monde à venir. Les humiliations dont on les abreuve, par suite de ce préjugé, partout où on les rencontre, révoltent l'humanité, et passent toute imagination. On leur interdit le moindre privilége de l'homme en société; on les ravale à la condition des plus vils animaux. Le paria n'a de communication qu'avec les seuls individus de sa caste, et toutes les fois que son

ombre effleure seulement un objet appartenant à un membre d'une caste supérieure, il en résulte une profanation. Si c'est un aliment, il est à l'instant jeté; si c'est un meuble fragile, on le casse; si c'est un bijou de prix, on n'en fait disparaître la souillure qu'à l'aide des purifications les plus rigoureuses.

Le meurtre d'un paria n'a point de peine correspondante dans la loi; on se contente d'infliger au meurtrier une légère amende, qui est rarement perçue, si ce n'est dans des cas tout-à-fait graves. Les travaux les plus dégoûtants sont le partage de ces êtres abhorrés. Ce sont eux qui relèvent les immondices dans les villes et dans les villages. La nature malsaine de leurs occupations, et leur manière de vivre misérable, les rendent sujets à des maladies dégoûtantes. Ils se regardent eux-mêmes comme si impurs, en comparaison d'un brahmine, qu'ils n'osent paraître en sa présence qu'en se dévouant à une mort expiatoire, ou tout au moins à quelque supplice équivalent. Si un membre d'une autre caste veut bien descendre jusqu'à adresser la parole à un paria, celui-ci, pour lui répondre, se couvre la bouche de sa main, dans la crainte que son haleine ne souille l'atmosphère que respire son interlocuteur. Jamais ces malheureux proscrits n'entrent dans un temple, ni ne prennent part aux cérémonies de la religion. Le même Indou de caste pure, qui croit faire un acte méritoire en épargnant la vie d'un reptile dangereux, n'attache pas moins de prix à se défaire d'un paria.

Bien qu'un brahmine, qui, lorsqu'il a spiritualisé

sa nature par la pénitence, se regarde comme égal à un avatar de son dieu, n'accorde pas même au paria la portion de sympathie dont il honore la plus vile des brutes : telle est la vénération profonde qu'éprouve ce dernier pour le saint homme, qu'il rend un culte aux traces que ses pieds ont laissées sur la terre.

Ainsi, méprisés par les autres classes, exclus de tout commerce avec leurs semblables, ces malheureux sont réduits à une vie errante, et privés de toutes ressources, puisque c'est une œuvre pie de les humilier, et un péché de les secourir. Plongés dans le plus profond dénûment, ils sont exposés à périr dans l'épuisement d'une longue agonie, à moins qu'ils ne recourent, pour se sustenter, à des moyens violents, qui ne font qu'accroître l'horreur qu'ils inspirent. Ainsi délaissés, et frappés des stygmates d'une injuste dégradation, souvent ils se retirent au fond des jongles, fuyant la vue des hommes qui les poursuivent de si abominables traitements; et là, ils achèvent leur misérable vie, réduits à la condition des brutes, perdant l'exercice de leurs qualités morales, et cherchant leur proie à l'instar des bêtes sauvages.

Si la société est en perpétuelle hostilité avec eux, ils n'usent que trop de représailles. Souvent ils finissent par se livrer à ce pillage organisé qui est un des fléaux de l'Inde. Réduits à ce point, ils deviennent les plus désespérés, les plus féroces des brigands appelés *dacoïts*. Faut-il s'en étonner? et ne doit-on pas quelque indulgence à des malheureux que leurs semblables condamnent sans raison à l'ostracisme, à

l'abandon le plus révoltant? Aussi la vengeance qu'ils tirent de leurs oppresseurs est quelquefois terrible. Mais leurs brigandages sont isolés : le plus grand nombre d'entre eux se soumet avec courage aux affreuses privations qui sont sa destinée. On les a vus, dit-on, se glisser hors des jongles, lorsque les fruits sauvages de la forêt ont cessé de suffire à leur misérable subsistance, et gagner les bords du Gange, où, à la faveur de la nuit, et à l'abri des regards, ils traînent sur le rivage les cadavres flottants qu'ils aperçoivent, pour assouvir, dans d'horribles festins, la rage de la faim qui les tourmente et les exténue.

De telles horreurs ont lieu de nous choquer vivement, dans un pays parvenu à un haut degré de civilisation, et au milieu d'un peuple renommé pour son caractère doux et humain. Mais, quelque révoltant que soit le tableau que je viens de tracer, encore n'est-il point particulier à la secte des parias; M. Moore parle également d'une autre secte, qu'il appelle Paramahansa, et qui se livre au cannibalisme, non pas en tuant ses semblables pour les manger, mais en se nourrissant de la chair à demi-corrompue des corps qu'ils trouvent dans le Gange et dans les autres rivières, aux environs de Bénarès.

Le paysage, entre Lucknow et Juaupour, mais surtout dans les environs de cette dernière ville, offre l'aspect d'un parc anglais. En approchant de Juaupour, nous vîmes de loin s'élever dans les airs plusieurs mosquées antiques, et d'une grande beauté. Ce coup d'œil rompait agréablement la monotonie

de l'aspect général du pays. Ces magnifiques constructions se déployèrent majestueusement à nos yeux, au moment où nous arrivâmes au pont, et nous arrachèrent un cri d'admiration involontaire. La Atoulah-Kan-Musjid est l'un des temples de son genre les plus achevés qu'il y ait dans l'Indostan. Elle n'est inférieure en magnificence et en richesse de matériaux qu'au fameux Taje-Mahl, décrit dans le premier volume de cet ouvrage. Et quand on considère qu'elle a été bâtie il y a deux cents ans, on peut bien en conclure qu'elle a dû coûter une somme à peu près égale à celle de ce monument célèbre.

La somme dépensée pour la construction de l'Atoulah-Kan-Musjid, s'élève, dit-on, à 70 lacs de roupies (plus de deux millions de francs); ce qui ne paraît pas exagéré, quand on admire les vastes proportions de cet édifice.

Il est en grande vénération parmi les musulmans, qui, pour la sainteté, le placent immédiatement après le sanctuaire de la Mecque, où sont déposés les restes du prophète. On nous laissa pénétrer sans difficulté dans l'intérieur. Il est vrai que, bien différents des Turcs, les mahométans de l'Inde sont généralement très-prévenants envers les étrangers, et ne témoignent aucune répugnance hostile pour les chrétiens. La plus belle partie de l'édifice intérieur est la nef du milieu, qui s'élève à une grande hauteur, et se divise en plusieurs galeries superposées. Elle est surmontée d'un vaste dôme, dont la voûte à caissons est chargée d'ornements du plus beau travail. Le

soubassement de cette nef est un carré élevé de vingt pieds au-dessus du sol, et dont les angles sont coupés de manière à en faire un octogone irrégulier. Il forme le premier étage, entouré d'une galerie à refends, ornée de bas-reliefs d'un goût exquis. Le second étage est également terminé par une galerie décorée de la même manière; mais le pourtour est à seize côtés. Les étages supérieurs vont ensuite, augmentant toujours le nombre de leurs angles, jusqu'à ce que ceux-ci deviennent insensibles à l'œil. Le haut de l'édifice paraît entièrement rond, et se termine par un dôme large et magnifiquement orné. Les portes d'entrée sont au rez-de-chaussée, et au nombre de neuf. Les corniches qui les surmontent sont on ne peut plus délicatement travaillées. Le pavé est formé de dalles de pierre unie, du même grain à peu près que le marbre, mais bien plus durable. Il a été foulé depuis quatre siècles, sans porter la moindre trace de dégradation.

L'entrée de cette belle mosquée a quelque chose de frappant. Le portail extérieur est flanqué, des deux côtés, de deux masses carrées en pierre, qui s'élèvent à une hauteur d'au moins 80 pieds. Ces contre-forts sont réunis par un mur qui passe au-dessus de l'extrémité supérieure de l'arcade. Ils se terminent par une vaste terrasse entourée d'un parapet. L'arcade est de quelques pieds en retraite de la surface de ces massifs, ornée elle-même par-ci par-là de riches et hardis bas-reliefs. La pointe de cette arcade s'élève jusqu'à la base du mur transversal, et

ses panneaux sont couverts de dessins tracés avec beaucoup d'art dans le marbre dont ils sont revêtus. La pierre qui a servi à la construction de cet édifice est d'un grain si dur, si serré, et si solide, que les arêtes de tous les reliefs sont encore aussi vives que si elles venaient d'être achevées. Cette mosquée n'a pas de minarets; en cela seulement elle diffère des autres temples mahométans. Pour annoncer l'heure de la prière, le prêtre monte sur la terrasse du portail d'entrée.

CHAPITRE XVI.

Les Fourmis blanches. — Bénarès. — Infanticide.

Durant notre séjour à Juaupour, nous fûmes tellement incommodés par les fourmis blanches, que nous eûmes hâte de nous remettre en route pour Bénarès, afin de nous soustraire au plus vite à ce fléau.

Ces singuliers insectes sont une des merveilles de l'histoire naturelle. C'est, parmi les espèces de leur taille, les bêtes les plus destructives de l'univers. Ni la pierre, ni le métal, ne sont à l'abri de leur puissance de dévastation. Quelques instants leur suffisent pour percer tout un rayon de livres. Dans le cours d'une seule nuit, elles traversent le coffre de bois le plus solide, et détruisent tout ce qu'il contient. Je les ai vues creuser un poteau de dix pouces au moins d'épaisseur, et n'en laisser que l'écorce, de sorte que

cette pièce de bois, qui paraissait assez forte pour soutenir un bâtiment, tomba en poussière au moindre toucher. Ces fourmis se trouvent en plus ou moins grand nombre dans toutes les parties de l'Inde: cependant elles préfèrent les endroits où elles rencontrent plus facilement la terre glaise, dont elles consomment une énorme quantité pour construire leurs populeuses demeures. L'une de leurs habitations peut couvrir une étendue de cinquante pas de surface carrée, et s'élève quelquefois à vingt pieds de haut. Ces habitations sont si rapprochées, dans de certaines contrées, qu'on prendrait leur réunion pour de petits villages en ruine semés sur la plaine.

Ces singuliers insectes vivent en communauté et obéissent à un roi et à une reine. Ils forment trois classes. La première est composée de la portion guerrière de ce peuple; elle est chargée de la défense des habitations contre tout ennemi extérieur. Aussi ne fait-il pas bon en approcher; on en est puni de suite par une piqûre si forte que le sang s'échappe abondamment de la plaie. La seconde classe comprend la portion travailleuse; elle est sans cesse occupée à la construction des loges ou à la réparation des dégâts qui y surviennent, soit par attaque, soit par accident. Enfin, la troisième classe est formée des individus destinés à la propagation de l'espèce. C'est de cette classe que sortent les rois et les reines, qui vont aussitôt créer d'autres royaumes, et rassembler autour d'eux des populations actives et dévorantes.

Quand elles veulent détruire un objet, elles com-

mencent par l'enduire d'une couche mince de terre glaise, qu'elles humectent de leurs propres sécrétions. Sous cette croûte elles pratiquent d'innombrables galeries, dans lesquelles elles travaillent à l'aise et à l'abri des regards, jusqu'à ce qu'elles aient tout rongé avec une incroyable rapidité, ne laissant subsister que la surface artificielle qu'elles ont donnée à l'objet, et qui en conserve la forme extérieure. « Elles s'intro-« duisent, » dit un voyageur qui les a observées, « dans « le tronc d'un grand arbre abattu par l'âge ou par un « violent accident, en commençant par le côté qui « pose à terre. Elles rongent ensuite tout l'intérieur « jusqu'à l'écorce, sans se donner la peine de la cou-« vrir d'un enduit, non plus que de remplacer le bois « qu'elles en ôtent, leur instinct leur disant que cela « n'est pas nécessaire. Ces arbres creusés d'une ma-« nière si perfide m'ont attrapé cent fois. Lorsque je « voulais, en courant, sauter sur leur tronc et y faire « trois ou quatre pas, je me trouvais marcher à vide, « et, perdant l'équilibre, j'allais rouler la tête en avant « parmi les arbres et les buissons voisins, de manière « à me démonter les os et la mâchoire. »

Ces peuplades de fourmis blanches sont si innombrables, qu'on a beau en tuer des myriades, on ne s'aperçoit pas qu'elles diminuent. Dans de certains endroits peu favorisés, elles deviennent, par leur incommodité permanente, un véritable poison dans la vie domestique. La reine est douée d'une incroyable fécondité; elle produit au-delà de quatre-vingt mille œufs en vingt-quatre heures. Rien de plus curieux

que de voir le roi et la reine de ce petit empire, constamment entourés d'une foule de serviteurs prêts à leur obéir. A mesure que la reine a pondu un œuf, il est transporté et déposé doucement dans une cellule particulière et distante de l'appartement royal; aussitôt que l'insecte est éclos, il devient l'objet des soins les plus attentifs, jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour se suffire à lui-même, et prendre part aux travaux de la communauté.

Ces animaux sont si friands de papier, qu'ils causent les plus grands ravages dans les bibliothèques quand ils peuvent y atteindre. Le seul moyen d'en préserver les livres est de les faire relier en cuir de Russie, dont l'odeur forte les chasse.

Partis de Juaupour, nous ne rencontrâmes rien qui mérite d'être cité jusqu'à notre arrivée en vue de Bénarès. J'ai décrit amplement dans le volume précédent cette cité sainte de l'Indostan, et ses établissements religieux si célèbres. A une petite distance de son enceinte, nous nous décidâmes à amarrer notre *budgerô*, et à prendre terre pour assister à l'une des plus cruelles mortifications que le fanatisme religieux impose aux malheureux Indous. Ce supplice s'appelle le *churrack-pouja*. Quelques ordres religieux se l'infligent volontairement par dévotion, et d'autres individus par calcul, pour mériter d'être admis de nouveau dans leur caste, quand quelque souillure les en a fait bannir. D'ailleurs, la cause de cette exclusion peut quelquefois être indépendante de la volonté du membre qui en est l'objet, comme si, par exemple,

il a été touché par un paria, ou s'il a mangé, à son insu, dans un vase souillé par le contact d'un de ces individus maudits. Le *churrack-pouja* lui sert alors de purification.

Un jour, en ma présence, un cipaye de haute classe tomba en proie aux accès d'un mal soudain. Le chirurgien militaire ordonna à l'un des parias employés au service de l'ambulance de lui jeter de l'eau au visage. Dès ce moment aucun des membres de sa classe ne voulut avoir de rapport avec lui, et il fut proclamé déchu de tous les priviléges communs à cette classe. Le soir, après la parade, le malheureux excommunié appuya la bouche de son mousquet sur son front, et se fit sauter la cervelle. La scène à laquelle nous assistâmes avait justement pour but de rendre à un individu, dans le même cas, les prérogatives du rang auquel les Indous attachent un prix si inestimable et si facile à perdre.

A peine débarqués, nous nous trouvâmes au milieu d'un immense concours de peuple rangé en un cercle d'environ vingt pas de diamètre. Tout au milieu était une grande et forte perche fixée verticalement en terre. A l'extrémité de cette perche, était attachée une traverse de bambou, assez forte pour supporter le poids d'un homme. Elle tournait sur un pivot mobile, de manière à pouvoir être placée dans une position verticale, ou à se mouvoir circulairement, à volonté. La traverse portait sur le tiers de sa longueur, dépassant la perche des deux autres tiers par un côté, et de ce côté on avait attaché une corde qui pendait

à terre. A l'extrémité de la partie la plus courte, était fixée une poulie, dans laquelle on avait passé une corde garnie, à ses deux bouts, de deux crochets en acier poli. La perche verticale et la traverse étaient l'une et l'autre de bambou, frais, très-fort, et qui casse fort difficilement.

Quand tout cet appareil fut disposé, un brahmine, qui fait ordinairement les fonctions d'exécuteur dans ces occasions, s'avança au milieu de l'enceinte, et après avoir graissé les crochets d'un peu de *ghî*[1], tiré d'un vase consacré, et mis en réserve exprès pour cet usage, il fit signe au patient d'approcher. C'était un bel homme, dans la force de l'âge, qui avait encouru le ban de sa caste pour avoir mangé des aliments défendus dans un voyage de Calcutta à la Chine, durant lequel il avait servi, en qualité de domestique, le capitaine du navire.

Au signal donné par le brahmine, cet homme s'avança sans la moindre apparence d'émotion, plutôt même avec un air de contentement que faisait naître en lui l'idée de se voir bientôt rendu à la position sociale qu'il avait perdue parmi les siens. Il était nu jusqu'à la ceinture. Le reste de son corps n'était couvert que de son *commerbond*, et d'une paire de caleçons de toile blanche qui lui descendait seulement au milieu de la cuisse. Il était d'une taille assez grande et très-musculeux ; sa démarche était assurée.

Arrivé au lieu d'expiation, il s'agenouilla sous la

[1] Beurre de femelle de buffle.

corde garnie de crochets. Puis il leva tranquillement les mains, les frappa l'une contre l'autre dans une attitude de dévotion, et resta quelques moments recueilli. Puis tout à coup levant la tête, il déclara qu'il était prêt à subir la pénitence qui devait effacer sa récente souillure. A l'instant où il fit entendre ces mots de résignation, une acclamation générale partit du milieu de la foule environnante. Le brahmine de service saisit les crochets, et avec une adresse qui faisait bien voir qu'il n'était pas novice dans ce ministère, il les enfonça de chaque côté dans le muscle dorsal, immédiatement au-dessous de l'épaule. Cette opération se fit avec une telle prestesse, qu'à peine une goutte de sang s'échappa de la blessure. Quant au patient, pas un muscle de sa physionomie ne bougea. Tous ses traits paraissaient roides et immobiles par la ferme résolution de supporter la souffrance. Son visage avait ainsi une expression de fermeté stoïque, et qui touchait au sublime. On ne voyait pas même un léger tremblement à ses lèvres ; et quand les crochets eurent pénétré dans la chair, il ne fit pas d'autre mouvement que de lever au ciel ses yeux animés d'un éclat extraordinaire. En un mot, son sang-froid était à la fois pénible et curieux à contempler.

A un nouveau signal du prêtre, il quitta sa position, se tint debout, la tête droite, et attendit avec calme la dernière épreuve de son horrible pénitence. Après une pause de quelques instants, plusieurs Indiens à moitié frénétiques, qui s'étaient placés sous l'autre extrémité de la traverse, tirèrent la corde, en-

levèrent le patient en l'air, et se mirent à le faire tourner avec une effroyable rapidité. Ils couraient de toute leur vitesse, décrivant un cercle autour de la potence, et poussant des cris et des hurlements que rendait encore plus confus le bruit assourdissant des *tamtams*, des *tobries*, des *kurtauls*, et d'autres instruments en usage parmi les dévots indiens, et dont l'accompagnement est indispensable dans des occasions comme celle-ci.

Le tournoiement rapide auquel le malheureux était condamné empêchait qu'on ne pût voir la mine qu'il faisait pendant cette barbare exécution. Cependant, comme les bourreaux eurent bientôt épuisé leurs forces dans ce rude exercice, ils prirent deux ou trois instants de repos, pendant lesquels on n'aperçut chez leur victime aucun signe de souffrance. Un seul cri jeté eût détruit à l'instant tout l'effet de sa pénitence. Il est vrai qu'il eût été difficile de l'entendre au milieu du bruit dont je viens de parler. Mais les brahmines présents ont l'ouïe si fine, à ce qu'on prétend, que le plus faible gémissement ne manque pas de parvenir à leurs oreilles.

Cette affreuse cérémonie dura vingt minutes, après quoi l'on descendit le patient; on le débarrassa des crochets, et il parut vraiment avoir très-peu souffert. Il se retira d'un pas ferme au milieu des acclamations de la foule, entouré de ses amis, qui le félicitaient vivement d'avoir reconquis son rang dans sa caste.

De déplorables accidents sont quelquefois la suite de semblables opérations. Si, par exemple, la corde

vient à casser, l'individu qu'elle soutient est lancé avec une telle violence par la secousse, qu'il expire ordinairement sur le coup. Quand cela arrive, on impute l'accident à l'énormité de ses péchés, et on le jette à l'instant sur un bûcher, sans le plaindre ni le regretter. Quelqu'un qui avait assisté à un *churrack-pouja*, m'a raconté que les muscles du patient, qui était d'une taille fort replète, ayant fléchi sous son poids, on fut obligé de le descendre, et le malheureux se trouva tellement mutilé, qu'il mourut à l'instant où on lui ôta les crochets.

Un usage aussi barbare ne serait toléré assurément dans aucun pays civilisé. Mais dans l'Inde, la coutume est la loi suprême, et elle est aveuglément observée.

« L'usage immémorial, » dit le législateur Menou, « est la loi par excellence, sanctionnée dans l'écriture « sacrée et dans les codes des législateurs divins. Que « tout homme appartenant aux trois classes princi- « pales, qui révère, comme il le doit, la suprême in- « telligence incarnée en lui, observe donc avec zèle « et fidélité l'usage immémorial. »

En débarquant à Bénarès, nous passâmes sur un pont en ruine, jeté sur le Bernar, l'une des rivières d'où la ville a pris son nom actuel, et nous dressâmes nos tentes près de la pagode, située le long de son cours délicieux. Prise de cet endroit, et en regardant le Gange, la vue de Bénarès réalise parfaitement l'idée qu'en donne le grand Aboul-Fazil dans son intéressante description. « Baranassey, dit cet homme re- « marquable, dans le troisième volume de son histoire,

« la même ville qu'on appelle vulgairement Bénarès, « est vaste et située entre deux rivières, la Bernar et « l'Assey. Dans les anciens livres elle est appelée Kassey « la splendide. Elle a la forme d'un arc, dont le Gange « représente la corde. »

La gravure ci-jointe, qui représente Bénarès vue des bords de la Bernar, près de la pagode, confirme la justesse de cette indication.

Cet édifice n'a rien, au reste, qui mérite d'attirer l'attention des voyageurs, excepté sa position pittoresque. Il est bien inférieur à une infinité de temples semblables de l'Indostan. Cependant c'est un bâtiment qui n'est pas sans intérêt, et autour duquel règne un certain air de simplicité antique qui rachète l'absence des chefs-d'œuvre d'art dont il est dépourvu. Nous avions campé si près de ce temple, que nous fûmes fort incommodés par la foule des dévots qui s'y rendaient à grand bruit dès la pointe du jour, et qui troublaient désagréablement notre repos. De plus, l'endroit étant exposé en plein aux rayons du soleil, nous ne trouvâmes bientôt rien de mieux à faire que de transférer notre quartier général dans un lieu plus commode, si ce n'était plus agréable. Nous repliâmes donc nos tentes, et, traversant la rivière, nous allâmes les dresser vis-à-vis de la mosquée d'Aurengzeb, dont j'ai donné une description détaillée dans la première partie de cet ouvrage.

C'est dans les environs de cette cité populeuse que notre civilisation a remporté l'une de ses plus utiles victoires sur l'une des plus barbares superstitions qui

The Bernar Pagoda, Benares.

aient jamais flétri la nature humaine. C'est là que M. Duncan commença à extirper la pratique sauvage de l'infanticide, qui régnait tyranniquement parmi ces populations peu nombreuses mais influentes de cette partie de l'Indostan.

Comme je l'ai dit plus haut, ce sont les Rajpouts qui ont adopté, de temps immémorial, l'usage inhumain de tuer leurs filles, de peur de ne pas leur trouver plus tard de parti sortable. En effet, un Rajpout ne donnerait jamais sa fille à un homme qui ne serait pas d'un rang au moins égal au sien, et n'aurait pas les moyens de la maintenir dans la supériorité sociale pour laquelle ses parents la croient née. L'orgueil de caste est poussé si loin chez les membres de cette tribu, qu'il fait taire en eux tout sentiment d'affection naturelle ou même de simple humanité. Jusqu'à l'arrivée de M. Duncan à Bénarès, il y a cinquante ans environ, le gouvernement anglais avait fait de vains efforts pour mettre des bornes à la rage de l'infanticide qui sévissait d'une manière déplorable parmi les tribus de ce vaste district. A force de persévérance, de ménagements pour les préjugés et l'orgueil de ce peuple, et en joignant la vigueur des mesures à la douceur de la persuasion, M. Duncan parvint à diminuer, si ce n'est à extirper entièrement, ce fléau des contrées soumises à son autorité. Son exemple fut suivi, bien qu'avec moins de succès, par les autres gouverneurs. Le colonel Walker, alors résident politique à Broach, parvint à des résultats semblables après des efforts incroyables.

Les Jarejahs, tribu adonnée plus que toute autre à la pratique de l'infanticide, en racontent ainsi l'origine :

Un rajah, puissant parmi eux, ayant une fille remarquable par sa beauté et ses talents, pria son rajgour, ou le brahmine attaché à sa famille, de lui trouver pour époux un prince de mérite et de rang égal au sien. Le rajgour parcourut beaucoup de contrées sans rencontrer ce phénix des fiancés. Là où il trouvait la puissance et la richesse, la vertu et les qualités personnelles manquaient. Et réciproquement, les individus qui possédaient les graces du corps et de l'esprit étaient dépourvus de fortune et de noblesse. Le rajgour revint dire à son maître qu'il avait échoué dans ses recherches. Cette nouvelle affligea profondément le rajah, car les parents indous regardent comme leur premier devoir de procurer des époux convenables à leurs filles, et ils s'exposent à l'animadversion publique quand celles-ci ont passé l'âge de la puberté sans être fiancées, et avec le risque de rester célibataires. Le prince rejetait obstinément toutes les alliances qu'il regardait comme indignes de sa fille. Dans cet embarras, il consulta son rajgour, qui lui conseilla, pour éviter le déshonneur et la censure publique qui rejailliraient sur lui si sa fille ne se mariait pas, de la mettre à mort. Le père resta sourd à cette proposition, et représenta au brahmine combien était coupable le meurtre d'une femme, flétri par le Sastra, et combien il devait être plus énorme encore, lorsqu'il s'agissait de son propre enfant.

Le rajgour, à la fin, triompha de ses scrupules, en consentant à se charger du crime et à en porter personnellement toute la responsabilité. En conséquence, la princesse fut mise à mort; et, depuis ce temps, les Jarejahs regardèrent l'infanticide comme un devoir à l'égard de leurs filles.

Que ce soit là ou non l'origine véritable de cette monstrueuse pratique, il est certain que le motif en est le même parmi les Rajpouts. Ce motif, c'est la difficulté de bien marier les filles. On peut demander pourquoi il ne leur serait pas permis de vivre sans se marier. C'est que chez les Indous le célibat est considéré comme une tache pour les familles. Ce préjugé est si universel, qu'à peine trouverait-on dans toute l'étendue de la presqu'île de l'Inde une femme de haute classe qui ne fût pas mariée. On fiance des enfants en bas âge, à trois ou quatre ans, et souvent de petites filles, dans un âge si tendre, sont promises à des hommes déja vieux, mais dont l'alliance est avantageuse. Aussi une vieille fille est un objet aussi rare dans l'Indostan qu'il est commun en Angleterre. M. Moor, l'auteur ingénieux du *Panthéon indien*, raconte à ce sujet une anecdote qui confirme amplement le fait en question :

« Nana-Firnavese, premier ministre de l'empire Mahratte, le Pitt de l'Inde, perdit sa femme en 1796. Il était vieux déja, et de plus infirme. Ce n'était donc pas le cas pour lui d'épouser, suivant l'usage, une enfant. Ses frères les brahmines se mirent en quête de tous côtés pour lui trouver une fille de la caste

des brahmines, nubile et de bonne famille. Longtemps leurs recherches furent vaines. Enfin on en trouva une fort loin de la capitale, à Kolapore, près de Goa, et le ministre l'épousa. Toutefois ce résultat était tellement imprévu qu'il fallut trouver et publier une explication. On répandit le bruit que la dame avait été affligée, dans son enfance, d'une faiblesse de constitution qui n'avait pas permis de la fiancer de bonne heure, et qui avait totalement disparu à l'époque des recherches de Nana-Firnavese. »

On peut s'étonner en Europe que des coutumes aussi inhumaines existent et se perpétuent chez un peuple que l'on sait avoir la plus grande répugnance à verser le sang des animaux. Cela est, en effet, d'autant plus surprenant, que son code de morale et de législation, contenu dans les *Institutes de Menou*, est en général empreint d'une moralité sévère, d'un grand respect pour la vie des hommes, et d'un grand éloignement pour toutes mesures de rigueur, si ce n'est dans les cas d'offense extrêmement grave. Ce problème est embarrassant. La bizarrerie de l'esprit humain, et l'empire tyrannique de l'habitude, peuvent l'expliquer plutôt que le résoudre.

L'infanticide n'est pas d'ailleurs un fait particulier à l'Indostan. Il est en usage également en Chine. Il était pratiqué jadis par les Grecs, les Romains, les Juifs, les Phéniciens, les Carthaginois, les Tyriens. Il l'est encore de nos jours chez les peuplades les plus sauvages de l'Amérique, dans la Nouvelle-Galles du Sud, et dans les îles de l'océan Pacifique. Partout où

cette barbare coutume prévaut, ce sont les filles qui en sont les victimes.

On dit que parmi les Rajpouts les enfants étaient mis à mort, dès l'instant de leur naissance, par leur mère ou leur nourrice, à l'aide de l'opium ou de tout autre moyen. Mais depuis l'heureux résultat obtenu par les réglements sages et humains de M. Duncan et des hauts fonctionnaires anglais stimulés par son exemple, on voit des milliers de mères goûter le bonheur de voir croître autour d'elles indistinctement tous les fruits de leur union, et maudire l'horrible coutume qui leur interdisait jadis de si douces jouissances.

Pour prouver que les brahmines ne sont pas tous, comme on le suppose, éloignés de verser le sang humain, je puis attester qu'il en existe une secte appelée *Karara*, que l'on dit soumise à l'influence d'un démon malfaisant, et qui, pour se le rendre favorable, empoisonnent leurs hôtes et leurs amis. On raconte, dans tout le Guzarate, l'histoire de la femme d'un de ces brahmines, qui, ayant obtenu du démon un don qu'elle désirait, fit par reconnaissance le vœu de lui offrir en sacrifice la vie d'un être humain. Mais comme l'accomplissement de ce vœu ne lui était pas autrement facile, elle résolut de choisir pour sa victime quelqu'un qui était sur le point de s'unir à sa famille par les liens les plus étroits : c'était l'époux destiné à sa fille, à laquelle toutefois elle ne put se dispenser de confier son horrible secret. La veille du jour de noce, le fiancé fut, selon la coutume suivie

dans cette secte, invité à un banquet chez le vieux brahmine, son futur beau-père. Le jeune homme arriva le visage rayonnant de bonheur, le cœur épanoui de joie et d'amour. Tandis qu'on goûtait les plaisirs de la table, la mère mêla du poison dans une portion destinée à son gendre, et qu'on avait mise de côté, avec une autre semblable pour la fiancée, mais dans laquelle il n'y avait aucun mélange. Celle-ci reçut de sa mère l'ordre de servir à son futur le mets fatal; mais, frappée d'horreur à l'idée de servir d'instrument au meurtre d'un être qu'elle chérissait si tendrement, la jeune fille, par une adroite substitution, lui donna la part qui avait été préparée pour son père, en faisant prendre à celui-ci le mets empoisonné. Il le mangea et mourut. La femme, devenue veuve, subit le sort que cette qualité lui imposait, d'après la coutume des brahmines. Elle expia son crime sur un bûcher, et le jeune couple put s'unir en liberté.

CHAPITRE XVII.

Rhotas-Gur. — Le Mangeur de moutons.

Après être restés quelques jours à Bénarès, nous dirigeâmes notre marche vers Rhotas-Gur, l'un des endroits les plus romantiques qui soient au sud de l'Himalaya. A environ cinq lieues de Bénarès, dans un village où nous fîmes halte pour le reste de la journée, nous reçûmes la visite d'un Indou, maigre et grimaçant personnage, qui s'était fait dans tout le canton une sorte de célébrité, et avait même conquis l'admiration de sa caste, par la faculté qu'il possédait de pouvoir manger un mouton tout entier dans un seul repas. C'était un homme de taille élevée et osseuse, mais décharné et tortu : du reste, d'une physionomie imperturbable, et aussi laid que pouvait l'être un glouton de profession. Il appartenait à la caste Sudra,

et ses camarades paraissaient avoir la plus haute opinion de son mérite comme grand mangeur. Il nous offrit, moyennant quelques roupies, d'avaler, en notre présence, un mouton entier, pourvu que nous consentissions à payer le prix de l'animal et tous les accessoires du repas. Il y avait dans cette proposition quelque chose de si extraordinaire, que nous l'acceptâmes sur-le-champ, et nous nous préparâmes à assister à ce grand phénomène d'appétit, en achetant d'abord le plus grand mouton que nous pûmes trouver. Dépouillé et prêt à être mis à la broche, il pesait trente-deux livres. Nous le payâmes une roupie (environ 2 fr. 50 c.).

Tout étant prêt, le Sudra carnivore se mit en besogne. Après avoir coupé d'un seul coup de sabre la tête de l'animal, et avoir séparé les jointures selon les règles, il enleva toute la viande qu'il mit à part des os. Ce qui lui restait à manger montait encore à vingt livres. Il coupa ensuite sa viande en morceaux très-minces, qu'il réunit en boulettes de la grosseur d'un petit œuf de poule, après l'avoir assaisonnée largement d'épices et de *curry* en poudre. Quand sa pâtée fut ainsi préparée, il se mit à frire quelques-unes des boulettes sur un feu qu'il avait allumé d'avance au pied d'un arbre, puis il les mangea et recommença, jusqu'à ce que tout y eût passé. De temps en temps il arrosait le tout de copieuses libations de *ghî* rance (beurre fondu). Quand il eut fini ce repas prodigieux, notre héros de gloutonnerie se trouva assurément beaucoup moins dispos qu'aupara-

vant. Son corps maigre avait pris un degré de rotondité considérable ; et bien qu'il assurât ne souffrir aucunement, il était aisé de voir qu'il en avait pris autant qu'il pouvait en contenir, et beaucoup plus qu'il n'en fallait pour le mettre à son aise. Il avoua qu'il ne pouvait guère répéter cette expérience que deux fois en une semaine, et que même il ne voudrait pas le faire régulièrement.

Quoique les Indous les plus rigides prétendent que leurs livres saints leur interdisent le meurtre des animaux, néanmoins beaucoup d'entre eux restreignent cette prohibition aux animaux apprivoisés, et surtout à ceux que nous appelons domestiques, et ils se réservent la faculté de tuer ceux qui sont sauvages. Il en est peu, même, qui se fassent un scrupule d'égorger un mouton ou une chèvre quand ils sont poursuivis par un violent appétit, et alors ils n'hésitent pas à s'appuyer des gloses qui accompagnent leurs livres sacrés, et où ils puisent de suffisantes autorités.

Ce qu'il y a de certain, c'est que dans les Institutes de Menou, qui renferment tout le formulaire des devoirs civils et religieux des Indous, le meurtre des animaux est permis dans de certaines limites, même aux brahmines. Je pense que les sectes de Jain et de Bouddha sont les seules qui s'abstiennent de cette pratique. Voici, au surplus, un extrait du célèbre formulaire qui a trait à cet objet : — « Les quadru-« pèdes et les oiseaux des meilleures espèces peuvent « être tués par les brahmines pour être offerts en

« sacrifice à la Divinité, ou pour sustenter la vie de « ceux qu'ils sont obligés de soutenir. »

C'est donc une erreur de croire que les Indous ne puissent manger rien de ce qui a eu vie. La prohibition à cet égard est particulière et non générale. Mais il est vrai qu'il existe une quantité de mets dont ils s'abstiennent avec une régularité scrupuleuse.

Les Jains observent tellement à la lettre le précepte qui leur défend de tuer, qu'ils ont établi des lazarets où ils recueillent toute espèce de vermine, et même les reptiles dangereux, dont ils prennent tous les soins imaginables. Ils se laisseraient piquer à mort plutôt que d'écraser sous leurs doigts un moustique. On doit avouer, à la vérité, que les membres de cette secte sont remarquables par leur douceur et leur humanité. A côté de la niaiserie de quelques-unes de leurs superstitions, on voit ressortir des traits de caractère honorables et fort peu communs parmi la masse des populations indiennes.

Trois jours après avoir quitté Bénarès, nous passâmes sur le pont de Mow, près de Bidzi-Gur, et nous montâmes la colline. En arrivant au fort dans lequel le rebelle Cheit-Sing avait déposé ses trésors en 1781, nous le trouvâmes dans le plus triste état de dilapidation. Cette forteresse célèbre est construite sur un plateau élevé à une hauteur considérable au-dessus du niveau de la mer, et inaccessible de tous côtés, excepté d'un seul par où la montée est extrêmement pénible. La circonférence de cette plate-forme naturelle, protégée tout autour par un mur, est d'environ

deux tiers de lieue. La surface du terrain qu'elle comprend est fort bien cultivée, et abondamment pourvue d'eau. En voyant la force de cette position et la difficulté de ses approches, nous fûmes étonnés qu'elle eût si aisément cédé aux attaques des troupes anglaises en 1781. Mais il n'est ni murs ni remparts qui puissent mettre en sûreté la peur et une mauvaise cause.

Descendus de ce plateau, nous marchâmes dans la direction du *ghaut* d'Eckpouah, à travers un bois agréable qui s'étendait jusqu'à un mille de ce passage. A la sortie de ce bois, la contrée s'ouvrit devant nous, déployant à nos yeux une admirable perspective. Au-dessus du *ghaut* s'étendait une riche vallée bien boisée, et dont les ombrages touffus servaient de retraite assurée au tigre et aux autres bêtes sauvages. Un *nullah* (torrent) profond et rapide écumait au pied de la montagne. Le bruit de ses eaux qui se précipitaient en bouillonnant à travers les bois embarrassés de branchages, parvenait faiblement à l'oreille du voyageur placé sur la hauteur. A droite, on voyait des rochers escarpés et séculaires ; à gauche, de petites collines aux pentes douces; et à l'horizon, la vallée à travers laquelle coulait paisiblement la rivière appelée Soane. Nous éprouvâmes de grandes difficultés pour descendre du *ghaut* avec nos chevaux. Le sentier était obstrué par un énorme rocher; nous en cherchâmes vainement un autre ; il fallut donc prendre notre parti, et après bien des efforts, nous finîmes par gagner la plaine sans accident.

Nous prîmes dans les montagnes un singe noir :

comme cette espèce est rare, nous voulions profiter de la première occasion pour l'envoyer en Angleterre; mais soit négligence, soit mauvaise volonté de la part de ceux qui le gardaient, il parvint à s'échapper. Comme nous trouvions à chaque pas les traces des tigres et d'autres animaux de proie, nous n'étions pas sans inquiétude, malgré les précautions dont nous étions armés contre leur formidable rencontre. Néanmoins rien ne vint justifier nos craintes, si ce n'est quatre grands ours que nous surprîmes dans le creux d'un *nullah* desséché, et qui s'empressèrent de fuir devant l'appareil redoutable que présentait notre troupe.

A une courte distance du *ghaut* d'Eckpouah existe un roc énorme, de forme irrégulière, et qui s'élève de trois cents pieds au-dessus du niveau de la plaine. Ses flancs sont perpendiculaires, et il n'est pas possible de les escalader. Cette masse informe ne semble pas appartenir au lieu même où elle est plantée; on dirait qu'elle a été tirée du sein de la terre par une des antiques convulsions de la nature. Elle porte en effet les traces de l'ancienneté la plus reculée. Cette circonstance, jointe à sa situation si peu naturelle, est cause que les géologistes du pays font remonter son origine à l'époque où, selon leur cosmogonie, l'Océan éprouva un bouleversement qui se communiqua au globe entier, précipita les rochers dans la plaine, et engloutit sous les eaux de grandes contrées qui formaient précédemment des îles.

Dans les environs de Sasseram, où nous nous arrê-

tâmes un jour, nous trouvâmes une foule d'objets précieux pour le crayon d'un artiste; sans compter le tombeau de Chere-Schah, gravé dans notre premier volume. Le pays offre quelques beaux monuments d'architecture orientale, tant dans le goût mahométan que dans le goût indien. A mesure que nous approchions de Rhotas-Gur, les collines se déployaient devant nous avec une grande variété de formes. Leurs flancs abrupts et sombres avaient je ne sais quoi d'attrayant à l'œil, bien qu'on ne se sentît point tenté d'en parcourir les âpres sentiers. Chere-Schah enleva, par un stratagème, le fort de Rhotas au dernier rejeton d'une longue dynastie de princes indiens. Son nom était Rajah-Chintamum, et sa famille régnait sur cette partie de la péninsule depuis une suite nombreuse de générations. Avant que Chere-Schah s'en emparât, cette forteresse passait pour inexpugnable. Ce conquérant en fit le dépôt de ses trésors et la principale résidence de sa famille jusqu'à sa mort. Après lui, sans doute elle retourna à ses premiers possesseurs, car, en 1575, elle fut prise sur un prince indien, après une lutte sanglante, par l'empereur mogol Akbar.

En prenant possession du fort, Chere-Schah trouva dans un grand temple situé dans sa partie la plus élevée, un certain nombre d'idoles taillées en marbre, qu'il fit jeter dans le précipice voisin, où l'on n'est jamais parvenu à les retrouver. Cet acte tyrannique et sacrilége a rendu sa mémoire odieuse à tous les pieux Indiens du pays.

Le zémindar d'Akbarpour, village bâti au pied de la montagne où est situé le fort de Rhotas, eut l'obligeance de nous envoyer trois guides pour nous conduire jusqu'au sommet du mont. A peine étions-nous en route par un sentier étroit et raboteux, que nous fûmes tout à coup arrêtés par un passage fortifié et fermé d'une porte. Plusieurs de ces fortifications sont échelonnées de la base à la cime de la montagne. Elles offrent un obstacle formidable aux approches de l'ennemi par leur disposition et la manière dont elles commandent le passage. Faire monter de l'artillerie pour les battre en brèche est une entreprise qui offre des difficultés plus qu'ordinaires, et tout moyen commun d'attaque y échouerait. Elles ont pourtant cédé devant l'adresse et la persévérance d'un ennemi supérieur.

Arrivé à la première porte, le guide principal s'arrêta, et, sans rien dire, mais avec un air de cérémonie significatif, il déroula son turban et en donna un bout à tenir à l'un de ses compagnons. Ils se placèrent ensuite aux deux côtés de l'entrée, devant laquelle ils tendirent le turban à trois pieds de terre, en guise de barrière. Alors ils nous annoncèrent qu'il était d'usage que les voyageurs payassent, avant d'entrer, un droit de barrière, en guise d'offrande à Pollear, divinité protectrice des pélerins et des voyageurs, et que, faute de satisfaire à cet usage, il pourrait nous arriver malheur. Leur logique était concluante; nous obéîmes, et, mettant notre offrande dans la main de l'orateur, nous passâmes sous le guichet et entrâmes

dans la gorge de la montagne. Nous eûmes encore plusieurs fortifications semblables à passer pour arriver au sommet, et nous admirâmes l'intelligence et l'habileté avec lesquelles les anciens possesseurs du lieu avaient su profiter de ses avantages naturels pour le mettre à l'abri de toute invasion. A la fin nous pénétrâmes dans le fort par un escalier tournant pratiqué dans un guichet flanqué, de chaque côté, par un mur épais qui se termine aux bords d'un précipice. Ce mur est construit de grandes pierres si dures, unies par un ciment tellement solide, qu'on n'y voit pas la moindre trace de dégradation. Le tout ensemble forme une masse de maçonnerie sans nul ornement, mais dont l'aspect est frappant par sa simplicité même et par un air de force qui en fait un beau modèle d'ancienne architecture militaire.

Le sommet de la montagne sur laquelle le fort de Rhotas est assis s'élève à environ 900 pieds au-dessus du niveau de la plaine. C'est la plus grande élévation qu'il y ait dans toute la contrée; aussi y jouit-on d'une perspective étendue. Nous nous y trouvâmes si bien, que nous y fîmes apporter tous nos ustensiles de campement et que nous dressâmes nos tentes dans l'intérieur du fort. Nous nous logeâmes nous-mêmes dans un antique palais ruiné, mais cependant encore assez entier pour nous offrir un abri satisfaisant pour quelques jours. Sa situation élevée est cause qu'il n'est pas visité, comme tous les vieux bâtiments de l'Inde, par les reptiles. Aussi nous n'éprouvâmes d'autre incommodité que les criailleries d'une multitude de

singes qui avaient élu domicile dans la vallée attenante, et vivaient dans les arbres qui croissaient sur les flancs du précipice, au pied du fort. Ces animaux, quand ils sont réunis en grand nombre, sont un véritable fléau, et leur malice est si profonde qu'il est fort difficile de les expulser d'un endroit dont ils ont pris possession.

The Kilnhattea Gate, Rotor Cave

CHAPITRE XVIII.

Le Fort de Rhotas. — Une Cérémonie funèbre de l'Indostan.

Le fort de Rhotas, comme celui de Bidzî-Gur, est bâti sur le plateau d'une montagne, mais il est beaucoup plus grand, car il comprend un espace de plusieurs milles, dans le contour duquel il y a plusieurs villages et une population assez nombreuse. Il est défendu de tous côtés par un mur d'énorme épaisseur, excepté aux endroits où l'escarpement du précipice offre une barrière naturelle aux approches d'une armée ennemie.

Au-delà du guichet qui conduit immédiatement à la fortification principale, on voit plusieurs constructions simples, mais d'un agréable effet; ce sont des temples, des palais, des magasins d'approvisionnement, sans compter les hameaux et les maisons isolées. Les bazars sont fournis de tout ce qui est né-

cessaire à la vie domestique de la population, dont beaucoup d'individus ne sont jamais descendus dans la plaine. La perspective prise du point le plus élevé de Rhotas-Gur, à environ un mille de l'entrée, offre un spectacle sublime et que rien ne surpasse, si ce n'est l'aspect sauvage et frappant des monts Himalaya.

Dans le vieux palais que nous occupions, nous nous trouvions heureusement hors de portée du bruit des singes; mais ces animaux, chaque fois qu'ils nous apercevaient au haut des créneaux, ne manquaient pas de nous assaillir de leurs cris tumultueux. Plusieurs fois nous nous amusâmes à faire rouler de grosses pierres sur les flancs du précipice afin de leur imposer silence par la terreur. Mais cela produisait un effet tout contraire. Nos lourds projectiles bondissant avec impétuosité et faisant craquer les arbres qu'ils accrochaient à leur passage, répandaient parmi les singes un tel trouble, que leur caquetage se changeait en cris aigus de détresse. Nous les voyions se lancer de branches en branches en si grandes multitudes que toute la forêt semblait prendre vie. Nous eûmes néanmoins la malice de continuer, au risque d'en tuer quelques-uns. Mais ils esquivèrent le danger fort adroitement et en furent quittes pour la peur. La plaine que nous avions au-dessous de nous et qui s'étendait à perte de vue, nous offrait l'aspect d'une riche culture. Des villes, des villages semés çà et là semblaient annoncer que là vivait une population heureuse et aisée. Mais ces apparences sont trop souvent

trompeuses dans l'Inde. Tandis qu'autour de vous la terre semble promettre d'abondantes moissons, le *ryot* ou fermier, pressé par ses besoins, a été forcé d'hypothéquer le produit de ses récoltes au zémindar plus heureux, et n'a plus rien à espérer de ces richesses qui l'environnent, que le mince salaire qu'il pourra gagner en aidant, comme simple ouvrier, à faire la moisson.

La vie du cultivateur, dans l'Inde, est une vie de privations et de fatigues sans fruit. Les impôts sur le produit des terres sont très-lourds; et comme il faut les payer avant d'avoir touché le montant de la vente, le fermier est presque toujours dans la triste nécessité de vendre les récoltes sur pied au zémindar, qui ne manque pas de lui faire de dures conditions, auxquelles il faut bien souscrire sous peine de mourir de faim. C'est ainsi que le fruit de ses travaux de l'année est perdu pour lui et va enrichir le prince sous les lois duquel il est condamné à vivre, ou le zémindar dont la rapacité tire profit de sa détresse. Cet état de misère domestique est la cause pour laquelle on a fait si peu de progrès dans la culture de ce pays, le plus productif de la terre, et pour laquelle aussi tant de terrains restent sans valeur. Il n'y a ni émulation pour le travail, ni encouragement pour l'industrie, ni motif pour les améliorations. Aussi l'agriculture est-elle dans l'enfance parmi les Indiens, et elle y restera tant que l'industrie agricole n'y sera pas l'objet d'une faveur plus grande. Les cultivateurs de ce pays en sont précisément au même point où ils étaient il

y a des siècles, et cela durera jusqu'à ce qu'il survienne un changement social, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'on améliore le sort de celui qui plante, et qu'on l'élève au niveau de celui qui récolte seul aujourd'hui. Le sol est si fécond sous cet heureux climat, qu'il suffit du moindre travail pour le rendre productif; et cependant plus de la moitié du pays n'est qu'un désert. De là viennent ces terribles famines qui répandent la dévastation et la mort sur de vastes et populeuses provinces. Ce fléau, qui les dépeuple à de fréquents intervalles, jonche la terre de cadavres hideux et répand au loin les miasmes pestilentiels; car il ne reste pas assez de vivants pour enterrer les morts. Deux fois, pendant mon séjour dans l'Inde, j'ai assisté à cet horrible spectacle. J'ai vu les routes couvertes de morts et de mourants. J'épargne au lecteur le récit détaillé de pareilles scènes, qui ne sont que trop familières à tous ceux qui ont résidé longtemps en Orient. Tel est le déplorable résultat d'une mauvaise législation.

Pendant notre séjour dans le fort de Rhotas-Gur, une cérémonie funèbre eut lieu dans un village à une petite distance; nous profitâmes de notre voisinage pour en être témoins. Comme nous eûmes soin de ne pas nous mêler au cortége, personne parmi les parents du mort ne songea à nous faire retirer.

Le corps était, selon l'usage, étendu sur un lit et couvert d'un *palampore* cramoisi tout parsemé de fleurs rouges naturelles. Le cortége était assez nombreux; il était composé des amis et des parents du

défunt. Ces derniers conduisaient le deuil et remplissaient l'air de leurs gémissements discordants. Ils étaient à cheval, suivis de presque tout le village qui voulait faire honneur à la dépouille d'un frère.

Les personnes les plus rapprochées de la bière poussaient des cris lugubres interrompus de temps en temps par une espèce de chœur de voix aiguës qui célébrait les vertus du défunt. Cette élégie funèbre est de rigueur au convoi d'un Indou, soit que la cérémonie doive se terminer par un enterrement ou par un bûcher. Le bruit discordant des voix et des cris forcés, joint au son des tamtams, des cornets, des trompettes, ne peut se rendre.

Quand le corps fut arrivé à l'endroit choisi pour son dernier séjour, on creusa dans la terre deux petites tranchées parallèles à quelques pouces de profondeur, et à environ quatre pieds de distance l'une de l'autre. Deux autres tranchées les réunissaient à leur extrémité, et formaient avec elles un parallélogramme de six pieds sur quatre, dont les angles regardaient les quatre points cardinaux. Le lit où reposait le mort fut placé à terre, et le cadavre fut découvert. Il était dans un état de décomposition assez avancé, quoique le décès n'eût eu lieu que la veille au soir. Sur le front était empreinte la marque de sa caste, et sa bouche était remplie de noix de bétel. On prit toutes les fleurs répandues sur la couverture, et on les jeta sur le corps pour neutraliser, autant que possible, les exhalaisons fétides qui, sans cette précaution, eussent été intolérables pour ceux

qui s'en trouvaient le plus rapprochés. Ceux-ci, néanmoins, semblaient insensibles à cette incommodité, et continuaient tranquillement leur office dans la cérémonie. Au milieu du carré que l'on venait de préparer, on accomplit certains rits mystiques, afin de rendre propices les esprits qui présidaient aux sépultures, et qu'on croyait exercer une certaine influence sur le bonheur des ames sorties d'ici-bas. Ces préparatifs finis, le corps fut porté au bûcher dressé d'avance sur un emplacement consacré pour la circonstance par le brahmine officiant. Il était fait de grosses branches de l'arbre appelé mangolier, bien graissées avec du *ghî*. Il s'élevait à environ deux pieds et demi de terre, formant un carré parfait, très-soigneusement équarri et si compacte, qu'à peine les pièces de bois semblaient-elles offrir quelques interstices.

Le corps fut alors déposé sur le bûcher par quatre parias. Ces hommes sont les seuls qui puissent toucher les morts, un tel contact étant pour les membres des autres castes une souillure qu'ils ne peuvent effacer que par les plus rigoureuses mortifications. Cette circonstance est presque la seule où l'intervention d'un paria soit tolérée, parce que ses services sont indispensables. Et encore pas un Indou, pour peu qu'il soit scrupuleux, ne voudrait s'approcher dans le rayon de son ombre.

Dès que les parias se furent écartés, l'individu qui menait le deuil, et qu'on me dit être le père du défunt, s'avança, portant dans la main droite une torche allumée, et un vase plein d'eau sur l'épaule gauche.

Arrivé près de l'estrade consacrée où étaient déposés les restes de son fils unique, il lui tourna le dos, appliqua sa torche aux matières combustibles, les yeux constamment dirigés vers le ciel, jeta son vase d'eau à terre à l'instant où il entendit le pétillement des flammes, et s'éloigna précipitamment comme s'il eût été poursuivi par quelque malin esprit. Le feu prit avec une telle rapidité, qu'en peu d'instants le corps fut enveloppé dans les flammes, et ne tarda pas à se consumer. On avait eu soin d'enduire le bois de substances grasses et inflammables pour hâter la combustion, et presser le dénoûment de la cérémonie. Quant au vase d'eau jeté à terre, c'est une épreuve superstitieuse qu'on ne néglige jamais dans ces sortes d'occasions. Le peuple crédule s'imagine que si ce vase ne se brise pas en tombant, c'est un signe qu'avant la fin de l'année un autre membre de la famille périra, et que s'il se brise, ce qui manque rarement d'arriver, à cause de la violence avec laquelle il est jeté, les parents n'ont pas à craindre une nouvelle perte.

A l'instant où la torche est appliquée au bûcher, la personne chargée de cet office court au plus prochain lavoir, et s'y plonge pour se purifier au plus vite de l'approche impure du corps mort. Elle est bientôt suivie de toutes les autres personnes du deuil, qui en font autant.

Quand le corps fut consumé, on ramassa les cendres soigneusement, et on les enferma dans une grande jarre de terre où elles devaient rester en dépôt, jus-

qu'à ce que l'occasion se présentât de les aller jeter dans les eaux du Gange. Ce fleuve, prenant sa source dans le ciel, selon la croyance des Indous, et y retournant après avoir purifié sur terre les ames des hommes, devait ramener dans ce séjour d'immortalité et de béatitude éternelle ces atomes insensibles, après qu'ils s'y seraient réunis à l'esprit dégagé de la matière.

Ces cérémonies sont pour le brahmine qui y préside l'occasion d'un casuel considérable. Pour peu que la famille soit un peu aisée, il ne croit pas trop exiger en prenant cent roupies (2500 fr.). Du reste, on lui donne sans murmure tout ce qu'il demande, dans la persuasion qu'un si saint personnage est incapable d'extorquer au-delà de ce qui lui est dû. Aussi les funérailles sont-elles une dépense de luxe pour quiconque est en état de payer. Dans la circonstance que je viens de décrire, il n'y eut pas de *suttie*, bien que le défunt laissât une jeune veuve. Cette barbare coutume était à peu près abolie dans la contrée.

Sonnerat rapporte qu'en certains cantons, la veuve, au lieu de se brûler sur le même bûcher avec le corps de son mari, s'enterre toute vive, afin d'être immédiatement réunie à lui dans le paradis. Dans ce cas, le cérémonial préparatoire est le même. Mais quand elle est arrivée au lieu de l'enterrement, la victime descend dans une fosse creusée en forme de petit caveau, et prend dans ses bras le corps de son mari. On remplit de suite le creux avec de la terre, de manière que sa tête seule reste dehors. On étend un

tapis devant son visage, afin de dérober aux yeux des autres femmes l'horrible spectacle de son agonie, ce qui pourrait les effrayer. On lui donne quelque chose à boire dans une coquille, apparemment du poison, et on termine la cérémonie en tordant le cou à la victime, ce qui se fait avec une prestesse étonnante.

CHAPITRE XIX.

Temple indien à Muddenpour.

En quittant Rhotas-Gur, nous nous arrêtâmes à Gyah, sur la route de Patna, et nous y vîmes plusieurs ruines majestueuses. A Muddenpour, village voisin de Gyah, nous visitâmes un temple indien, autrefois fameux, mais aujourd'hui ruiné. Plusieurs arbres ont pris croissance sur la tour qui s'élève à une grande hauteur au-dessus du corps du bâtiment, et qui offre quatre faces elliptiques et bombées. Elle est partagée en deux étages, et surmontée d'un petit dôme léger de l'effet le plus gracieux. L'édifice principal est carré et orné de deux beaux portiques, l'un au levant, l'autre au couchant. On entre au nord par un portail richement orné. Sur le parvis, à environ vingt pas de l'angle nord-ouest, est une élégante colonne en pierre massive, de quinze à vingt pieds de haut. Dans quel

but a-t-elle été placée là, c'est ce qu'on ignore aujourd'hui. Sa forme est hexagone depuis la base jusqu'à la hauteur de quatre pieds; elle présente, plus haut, un plus grand nombre de faces. Mais vers son extrémité elle est parfaitement ronde, et elle se termine par un chapiteau carré.

Ce temple, bâti sans ciment, passe pour être d'une haute antiquité, et cette supposition est pleinement justifiée par l'aspect qu'il présente. Il est situé sur une éminence, à une petite distance de la route, et domine une charmante et vaste perspective. La butte, quoique peu élevée, est d'une montée assez difficile, à cause du grand nombre de visiteurs curieux ou religieux qui ont, à la longue, usé et rendu glissant le sentier taillé dans le roc. On est récompensé d'un peu de fatigue par le coup d'œil dont on jouit du haut de la plate-forme. Ce genre de plaisir, si commun au milieu des belles contrées de l'Inde, semble néanmoins toujours nouveau. La perspective dont il est question n'est guère inférieure à celle dont on jouit du sommet de Rhotas-Gur.

Les brahmines qui desservent ce temple passent pour de très-saints personnages; et le sanctuaire lui-même, malgré son état de dégradation, est fréquenté par des pélerins qui s'y rendent des contrées les plus lointaines. Il est dédié à Vichnou, et témoin souvent des superstitions les plus absurdes. Toutefois, en dépit des ridicules cérémonies qui s'y pratiquent, et auxquelles un usage immémorial a donné force de lois, quelques-unes des doctrines enseignées dans ces

temples d'idolâtres ne déshonoreraient pas la chaire chrétienne. Leurs ministres y prêchent la plus pure morale; et partout où cette morale reçoit des atteintes avec la sanction d'autres ministres dirigés par un intérêt sordide, on peut être sûr qu'il y a violation du véritable symbole indien, empreint d'un spiritualisme beaucoup plus pur qu'on ne l'imagine, quand on l'isole des altérations et des interprétations fausses que l'ignorance lui fait subir.

Ce serait se faire une idée bien inexacte des qualités intellectuelles des moralistes indous, que de les juger d'après ces superstitions vulgaires, dont le tableau s'offre sans cesse au voyageur dans les temples nombreux du pays. Ces superstitions ne sont la plupart du temps qu'un calcul de la part d'un clergé avide, et plus d'un pays chrétien n'est pas à l'abri de cette corruption du culte religieux.

Avant de quitter Gyah, nous tuâmes, dans une excursion de chasse, un porc sauvage. Il défendit sa vie avec acharnement, et reçut, de différents chasseurs, quatorze balles dans le corps avant de succomber. Nous laissâmes cette proie inutile au bord du jongle, emportant seulement sa tête en guise de trophée. A notre retour, après une course d'un peu plus de deux heures, nous fûmes étonnés de voir les os entièrement dégarnis de chair. Durant notre absence, les vautours s'étaient abattus sur notre chasse et l'avaient complétement dévorée, et cela de la manière la plus extraordinaire. Lorsque nous approchâmes, le corps semblait parfaitement intact; mais, après un

examen plus attentif, nous découvrîmes qu'il ne restait dans la peau que les os et du vent. Le cuir de l'animal était trop dur pour qu'il fût possible aux vautours de le percer; ils avaient en conséquence introduit leurs becs par les trous de balles et en avaient peu à peu élargi l'orifice, jusqu'à ce qu'il fût assez grand pour y passer leur tête. Alors, avec leur voracité accoutumée, ils avaient arraché sa chair lambeau à lambeau, et avaient avalé le tout en fort peu de temps. Les entrailles avaient également disparu, de sorte qu'il ne restait guère autre chose de l'animal mort qu'une peau gonflée d'air, que deux hommes de notre suite emportèrent, charmés sans doute de l'ingénieuse industrie des vautours, qui avait ainsi considérablement diminué leur charge.

Le vautour est, dit-on, doué d'une finesse d'odorat si extraordinaire, qu'il sent les émanations de la chair en putréfaction à la distance de plus d'un mille. Il est certain que, pour peu que le corps d'un animal de certaine taille reste abandonné dans les champs, lors même qu'il n'y aurait aucun vautour en vue au moment où il est tué, dans l'espace d'une demi-heure il est couvert de ces maraudeurs affamés qui ne le quittent pas tant qu'il demeure un morceau de chair sur la carcasse. Dès qu'ils sentent l'odeur d'une charogne, ils se réunissent en bandes nombreuses, décrivent plusieurs circuits dans l'air au-dessus de l'endroit où elle se trouve, et s'abattent ensuite sur leur proie. On peut les apercevoir fréquemment, planant à une immense hauteur, et il n'est pas de

corps mort qui puisse échapper à leur vue perçante, non plus qu'à la subtilité de leur odorat. Ces oiseaux sont si voraces qu'on en a vu souvent attaquer des bestiaux malades et les détruire. S'il arrive qu'un buffle soit atteint de quelque ulcère, ils se percheront sur son dos, commenceront à le déchiqueter, et, nonobstant sa fureur et ses efforts, ils continueront à lui livrer l'assaut, l'un d'entre eux planté sur la tête de l'animal et l'aveuglant de ses ailes, tandis que les autres s'acharnent sur la partie malade, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé de fatigue et de douleurs, il devienne une facile proie pour ces infatigables assassins. Le vautour est généralement de la taille d'un gros dindon, quoiqu'on en ait vu souvent peser au-delà de trente livres. Il est extrêmement utile dans les climats chauds, en les débarrassant des matières putrides, qui autrement exposeraient la contrée au retour continuel de maladies contagieuses. En effet, sans ces oiseaux, toutes les régions situées entre les tropiques seraient bientôt dépeuplées. Ils sauvent chaque année la vie à des milliers d'individus.

Drawn by W. Daniell R.A. Engraved by W. J. Cook

Great Temple at Bode Gyah

CHAPITRE XX.

Bode-Gyah. — Temple bouddhiste. — Le Bouddhisme.

En quittant Gyah, nous nous détournâmes de quelques milles de la route directe qui mène à Bode-Gyah, pour aller visiter l'un des temples bouddhistes les plus célèbres de l'Indostan; il est d'une architecture encore imposante, quoique les ravages du temps se fassent visiblement remarquer dans plusieurs de ses parties. Le corps de l'édifice est un carré massif autour duquel on voit des sculptures en relief délicatement ciselées; ce sont des chefs-d'œuvre de l'ancien art oriental. Les proportions anatomiques y sont observées de manière à prouver que les artistes qui les ont exécutées avaient étudié la forme humaine avec une exactitude peu commune. Les figures ont toute la réalité de la vie dans leur attitude et dans l'action qu'elles représentent. Avec plus de grace que les sta-

tues égyptiennes, et plus de mouvement que les statues grecques, elles ne sont pas très-inférieures à ces dernières pour la beauté des proportions et la vigueur du dessin. La tour de ce temple s'élève du corps même du bâtiment; elle repose sur le carré tout entier, et va en s'amincissant graduellement, pour se terminer en colonne, ornée d'un chapiteau élevé à base arrondie et saillante. Sur les murs sont encore de riches bas-reliefs, sculptés avec un goût et un art infini. On pénètre dans l'édifice par un portique en ruine, auquel on monte par des degrés rompus. De chaque côté se trouve un amas de terre qu'on a laissé progressivement accumuler, et qui gâte en partie l'effet que produisent à l'œil les belles proportions du monument.

L'architecture de ce temple ressemble si peu à tout ce que renferme la contrée environnante, qu'on en peut déduire la preuve d'une haute antiquité; et la conjecture qui donne à tous les autres édifices du voisinage une date plus récente, est ainsi parfaitement justifiée, malgré la réputation d'ancienneté de la pagode de Muddenpour, près de Gyah. Le colonel Todd affirme, il est vrai, que, de tous ces beaux échantillons de sculpture, pour lesquels les environs de Bode-Gyah sont particulièrement renommés, aucun ne remonte au-delà du dixième siècle; mais les données sur lesquelles il fonde son assertion ont quelque chose de très-problématique.

Le temple de Bode-Gyah est totalement abandonné; bien des années se sont écoulées depuis que le genou

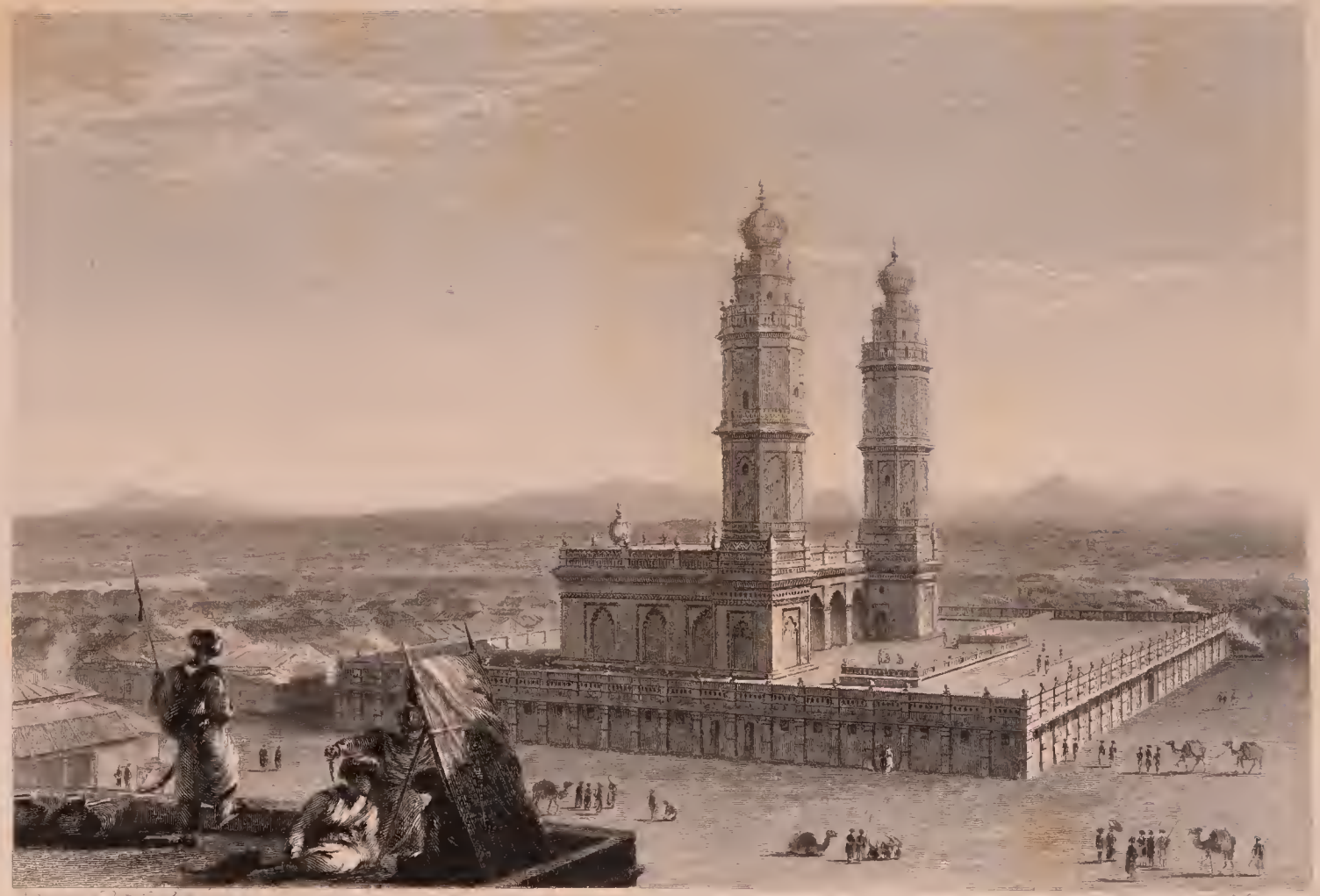
du croyant a cessé de fléchir devant ses autels. Le prêtre n'est plus là pour accueillir et consoler le pélerin; la foule des fidèles n'encombre plus les parvis; nul ne vient plus apporter des offrandes à ses chapelles. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un lieu de sombre désolation, qu'un sanctuaire délaissé, refuge des chauve-souris et des serpents. A peu de distance, sur la gauche de l'édifice, on voit une pierre remarquable, dont le diamètre a plus de six pieds, et qui représente le Chackra de Vichnou, admirablement sculpté dans un très-beau bas-relief. Il est vrai qu'une si parfaite connaissance de l'art se déploie dans ces ouvrages de sculpture, et s'applique si merveilleusement aux sujets qui y sont traités, qu'il serait difficile de rencontrer un seul échantillon de sculpture moderne capable de les surpasser. Le Chackra figuré sur cette pierre est un instrument qui arme l'index de la principale main droite de Vichnou, car ce dieu a quatre mains. C'est une espèce de disque ou de palet, qui se termine à sa circonférence par un bord extrêmement mince, et qui, lancé par l'index de la divinité, porte partout devant lui la mort et la dévastation.

Il y a peu d'habitants aux environs de ce magnifique monument, qui, en dépit de la négligence dont il est l'objet, de l'abandon des hommes et de l'outrage des siècles, semble construit, comme les pyramides, pour durer jusqu'au moment où il devra enfin s'écrouler, au milieu des débris de la matière et de la ruine des mondes.

A peu près à un mille de Bode-Gyah, on voit un

immense bâtiment qui forme une masse compacte de briques cimentées, sans que personne puisse dire dans quel but il a été élevé. Le lecteur trouvera un contraste à l'ancienne architecture indienne du temple que je viens de décrire, dans une grande mosquée, bâtie par Hyder-Aly dans le district de Coimbatour; c'est peut-être l'un des plus beaux monuments de l'architecture moderne des musulmans de l'Inde. L'un de ces édifices n'est élevé que depuis soixante ans; l'autre a probablement trois mille ans d'existence. Rien n'est plus opposé que le style de leur construction; mais l'un et l'autre sont parfaits dans leur genre.

Je consacrerai le reste de ce chapitre à quelques détails concernant la secte remarquable par qui fut érigé le superbe temple de Bode-Gyah. La religion de Brahma, en consacrant le principe héréditaire dans ses castes; en déclarant que nul ne pouvait passer d'une caste dans une autre; en proclamant que tous les hommes qui ne faisaient pas partie des Aryas, étaient Mlêchas, ou barbares, avait fixé à ses propres progrès des limites qui ne pouvaient être franchies. Lorsqu'une fois il fut établi que les crimes commis pendant la durée d'une existence antérieure déterminaient irrévocablement le destin des hommes dans la vie présente; que celui qui était né Mlêcha devait rester Mlêcha, quelles que fussent ses vertus; et que celui qui naissait Arya, resterait Arya, quels que fussent ses vices, il n'y avait plus de motifs de conversion; toute tentative même pour conquérir des prosélytes devait



être considérée comme criminelle. Un tel système était fait pour amener nécessairement deux résultats. Les Aryas s'emparèrent de la suprématie comme d'un droit qui leur appartenait; les Mlêchas furent disposés à recevoir avec joie le premier innovateur qui serait assez hardi pour déclarer sans fondement les dogmes qui les condamnaient à une dégradation perpétuelle.

Il ne faut pas imaginer que le système des castes ait exclusivement appartenu à l'Inde : au contraire, on a les plus fortes preuves qu'il a dominé dans la majeure partie de l'Asie centrale et occidentale. En Perse, par exemple, les Mèdes prétendirent à la qualité d'Aryas, et, sous ce prétexte, voulurent soumettre les Perses à leur domination. Il est singulier que l'histoire de presque toutes les nations de l'Orient commence à acquérir de la certitude au moment où les restrictions de caste furent détruites; et du sixième siècle avant Jésus-Christ, temps où Cyrus commença la grande révolution à la fois politique et religieuse, qui fut ensuite consommée par Darius, fils d'Hystapes, et par Zoroastre, date une ère importante, non seulement pour la Perse, mais pour l'Inde, pour Ceylan, et les provinces indo-chinoises.

Nous savons que l'introduction d'une religion nouvelle eut lieu dans la Perse et dans l'Asie centrale environ à cette époque; religion d'un caractère plus universel que celle des brahmes; qui ne reconnaissait aucune incapacité héréditaire; qui abolit totalement, ou modifia en grande partie, le système des castes,

et qui éleva, comme par une conséquence nécessaire, la dignité des saints et des prophètes au-dessus de celle d'une tribu sacerdotale. Dérivé d'une croyance strictement exclusive, le culte nouveau ne garda aucune trace de ce trait caractéristique de la religion-mère, alors qu'il en conservait presque tous les autres. Il s'étendit rapidement dans l'Asie orientale; mais dans l'Inde, contrée où il avait pris naissance, il rencontra la résistance hostile de ceux dont la suprématie reposait sur le système de castes, et dut succomber dans la lutte.

La nouvelle religion qui s'établit ainsi dans les pays limitrophes de l'Inde, reçut le nom de Bouddhisme, du mot *bouddha,* qui signifie une personne sainte. Elle emprunta du culte de Brahma sa mythologie, sa philosophie, et une partie de ses rits et de ses cérémonies; mais elle substitua au sacerdoce héréditaire une hiérarchie organisée et des institutions monastiques.

On ne saurait user de trop de précaution en parlant du Bouddhisme; peut-être n'est-il pas de sujet qui ait donné lieu à autant d'absurdités écrites de la part de ceux qui abandonnent l'investigation pour les conjectures. Il s'est même rencontré des gens qui ont affirmé que le Bouddhisme était une religion moins récente que celle de Brahma, quoique les marques de son origine soient empreintes dans tous les points de sa foi et de son rituel, et que le fonds de sa croyance puisse être déduit du Brahminisme par une conséquence logique. Dans la cinquième section de

l'*Essai sur la philosophie des Indous*, de M. Colebrook, on voit que les Upanishads, ou dernières sections des Védas, recommandent une vie ascétique et contemplative, comme renfermant les véritables moyens de salut. Cette doctrine a produit une foule d'anachorètes, dont l'influence sur le vulgaire est supérieure à celle des brahmines, de même que chez les juifs, les prophètes obtenaient un crédit plus étendu que les descendants d'Aaron. La conséquence de cette recommandation d'une vie contemplative, conséquence reconnue par les Védas même, est qu'une plus grande autorité doit être accordée aux révélations intérieures de la conscience, qu'aux révélations des livres sacrés, dont les prêtres sont les gardiens héréditaires; et ce principe, une fois admis, devient manifestement subversif de toute hiérarchie de castes, puisqu'il élève l'anachorète, de quelque tribu qu'il soit, au-dessus du brahmine. En effet, plusieurs écoles actuelles de philosophie, dans l'Inde, vont jusqu'à préférer hautement les révélations produites dans l'ame par une profonde méditation, aux Védas ou saintes Écritures.

L'éloge de la vie ascétique, et surtout la croyance aux mystérieuses révélations de ceux qui la pratiquent, conduit nécessairement à attribuer des qualités surhumaines aux sages qui se retirent loin des demeures agitées des hommes, pour aller jouir, au désert, de leurs méditations divines. Il ne fallait à un individu de cette classe qu'une intelligence supérieure et des circonstances favorables, pour attirer autour

de lui des admirateurs, des adhérents et des disciples; pour devenir le fondateur d'une religion nouvelle, et peut-être le réformateur du système politique. Il aurait probablement trouvé les brahmines, se reposant sur leur pouvoir privilégié, livrés à la fois à l'arrogance et à la mollesse; il aurait vu les basses classes privées des lumières de l'instruction par la jalousie de leurs supérieurs, et, en même temps, cette ignorance servait d'excuse pour leur interdiction des droits civils. Son premier appel se serait adressé aux pauvres, et il aurait été accueilli avec un avide empressement par une multitude de partisans. Le réformateur se rencontra dans la personne du Bouddha-Sakia-Muni, c'est-à-dire du saint ermite Sakia. L'époque de son apparition varie considérablement, non seulement chez les différentes nations Bouddhistes, mais dans les traditions de chacune de ces nations. Schmidt, dans son *Histoire des Mongols*, dit avoir trouvé, parmi les Thibétains, treize dates différentes, dont les deux plus éloignées étaient séparées par un espace de mille ans. La dernière de ces époques est celle adoptée par le Singhalèse, qui place la vie de Sakia entre les années 638 et 542 avant Jésus-Christ.

Conformément aux mérites qu'ils attribuent à une vie passée dans le célibat, les Bouddhistes croient que Sakia était né d'une vierge immaculée, qu'il était une incarnation divine, et qu'à son apparition dans le monde, toutes les divinités inférieures durent lui rendre hommage. Son père putatif était roi de Mogadha, dans l'Inde méridionale, et fut si charmé de la

beauté de cet enfant, qu'il le déclara héritier de son royaume.

Lorsque Sakia fut sorti de l'enfance, il se sentit profondément affligé à la vue des misères humaines, et, en dépit de toutes les remontrances qu'on put lui faire, il résolut de renoncer à l'éclat de la royauté, et de mener la vie d'un ermite. Quelques jeunes nobles imitèrent son exemple, et se déclarèrent ses disciples. Pendant plusieurs années, Sakia vécut dans les déserts, absorbé dans la méditation, accordant à peine quelque attention aux besoins communs de la vie, et faisant preuve d'humilité, en refusant les services et l'hommage de ses disciples. De là, il se retira dans un lieu encore plus solitaire, où il fut assailli par diverses tentations, dont il sortit toujours victorieux. Persuadé alors qu'il avait dompté toutes les concupiscences de la nature humaine, il se prépara à exposer publiquement une foi nouvelle; mais avant d'en commencer la prédication, il se soumit, durant quarante-neuf jours, à une suite de jeûnes et de macérations. Son premier sermon à ses disciples, sur l'origine et la nécessité de la foi, peut être considéré comme un court sommaire des principales doctrines du Bouddhisme.

L'état universel de misère, c'est-à-dire le monde actuel, telle est la première vérité; la voie du salut, telle est la seconde vérité; la tentation à laquelle nous sommes sans cesse exposés est la troisième vérité; et la manière de surmonter la tentation constitue la quatrième vérité. Il continue ensuite à expliquer la signification de ces quatre vérités dans les termes

suivants : « Dans le cours de la vie humaine, nul « moment de plaisir n'égale celui où nous acquérons « la connaissance de la vérité; ainsi, j'appelle ce « monde un véritable état de misère, et la pratique « des préceptes de la foi, le souverain bonheur. Con- « sidérez l'homme aux quatre périodes de son existence : « les peines qui accompagnent la naissance, les mala- « dies qui viennent l'assiéger dans son âge mûr, la « misérable condition de sa vieillesse, et la mort pour « dernière calamité. A mesure que les années augmen- « tent, sa peau devient sèche et ridée comme un vieux « parchemin; sa chair se flétrit et dépérit sur ses os; « le sang coule avec langueur dans ses veines; son « corps se courbe vers la terre; sa vue commence « à défaillir, et les montagnes mêmes n'apparaissent « plus distinctement à ses yeux affaiblis; le sens de « l'ouïe se perd, et le son de la trompette ne parvient « plus à son oreille; sa bouche n'a plus de dents; il « n'est plus de parfums pour son odorat émoussé. La « diminution de ses forces physiques l'oblige à recou- « rir à un bâton pour se soutenir; les facultés de son « ame font place à la confusion des idées et à la perte « de la mémoire. » Enfin, il énumère ainsi tous les maux auxquels l'homme est sujet, et termine en déclarant que la croyance au Bouddha est le chemin assuré du salut.

Le chemin du salut ne peut guère être expliqué sans entrer profondément dans les mystères de la métaphysique indienne. Toutes les religions qui n'ont pas pour base une révélation spéciale doivent être

nécessairement panthéistes; car le panthéisme est le résultat naturel auquel conduit la raison livrée à ses seules lumières; mais il en est peu qui se soient arrêtées là: la plupart du temps, les hommes cherchent au-delà de ce monde matériel et changeant, ce qui est immatériel et immuable. Les Bouddhistes arrivent à cette notion, en retranchant tous les attributs qui impliquent l'imitation, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que l'idée simple de l'entité. Cette abstraction extrême, qu'on a désignée par le nom de l'*Être qui n'est rien*, est pour eux le Dieu suprême. Le monde et ses trompeuses apparences n'ont qu'une existence illusoire; ils sont le produit d'êtres ou d'agents qui émanent au quatrième degré de l'Être suprême ou Sunya. L'homme attribue à ces apparences terrestres une réalité qu'elles ne possèdent pas, regarde comme des biens de véritables maux, se laisse vaincre par les vicissitudes de la vie, et s'écarte de sa destination originelle. Il doit donc détacher son ame de tous les objets qui excitent les passions ou les désirs; il doit se vouer à une profonde contemplation, pour arriver à cette science intuitive, à cet état de l'ame dans lequel elle reconnaît la nature de ces visions décevantes, et parvient à dominer par là le monde et les illusions. L'ame, ainsi dégagée des passions et des affections mondaines, devient elle-même Bouddha. Après la mort, elle passe à l'état de Nirwana, s'absorbe alors tout entière dans le Sunya, et s'identifie complétement avec la Divinité.

Telle est la meilleure explication qu'on puisse donner

de la doctrine de Sakia, au milieu du mysticisme dont lui ou ses sectateurs ont enveloppé son système; mysticisme dont le lecteur pourra juger par l'exemple suivant :

« Bouddha dit : Ma religion ou ma loi consiste à « concevoir ce qui est inconcevable ; ma religion con- « siste à suivre la route où l'on ne peut passer ; ma « religion consiste à parler avec des paroles qu'on ne « peut dire; ma religion consiste à pratiquer ce qui est « impraticable. »

Sakia employa sa vie entière à la propagation de ses doctrines ; mais comme il ne paraît pas qu'il ait jamais positivement réuni ses adhérents en corps de secte, il échappa à la persécution. Lorsqu'il eut dépassé sa quatre-vingtième année, il assembla ses principaux disciples, et leur recommanda de former une association distincte après sa mort.

Il les prévint que cette mesure les exposerait infailliblement à une persécution cruelle, et leur recommanda de chercher leur refuge dans les montagnes du nord de l'Inde, quand le jour d'angoisse et de danger serait arrivé. Il leur conseilla aussi de se munir de figures taillées à son image, dont la vue devait servir à fortifier leur foi. On fit donc des statues qui représentaient le Bouddha aux différentes périodes de sa vie. La plus célèbre est celle où il est représenté assis, la main droite appuyée sur son genou, tenant à la main gauche un chapelet, et le front ombragé de boucles de cheveux en désordre, tels qu'ils étaient après son séjour dans le désert.

Peu de temps après, il passa à l'état de Nirwana sans souffrir l'agonie de la mort. Les Bouddhistes montrent l'empreinte de ses pieds sur plusieurs montagnes. Il y laissa ces signes au moment où il montait au ciel, et il n'est pas de temple Bouddhiste qui n'en ait également une représentation.

Il est fort difficile de faire la part de la vérité et de la fiction dans cette histoire de Sakia. On ne saurait même décider si son intention fut de fonder une secte, ou de recommander simplement la philosophie ascétique, dont les doctrines exagérées, dans la suite, par ses disciples, formèrent une nouvelle religion. Comme beaucoup d'hommes qui ont imprimé une nouvelle direction aux idées religieuses de leurs contemporains, il fut moins un inventeur qu'un compilateur de dogmes, dont tout le mérite consista à développer avec plus de force et de clarté ce qui avait été pensé par beaucoup d'autres avant lui, mais développé par quelques-uns d'une manière beaucoup trop obscure. Quand, au bout d'un certain laps de temps, ses disciples vinrent à écrire la vie de ce philosophe, qui avait prêché des réformes aussi vastes que l'abolition des castes (du moins sous le point de vue religieux), de l'hérédité de la prêtrise, et des sacrifices sanglants, ils furent stupéfaits, en considérant l'étendue de ces projets de changements, et les attribuèrent naturellement à une intelligence surhumaine. C'est ainsi qu'ils furent tentés d'amalgamer dans la vie de Sakia, les légendes de Rama et de Krichna, d'autant mieux que lui-même, en quittant le Brahmisme, se borna à en abolir les

pratiques, et conserva la plus grande partie de sa mythologie.

Les Bouddhistes formaient une secte puissante dans l'Inde, à l'époque où Alexandre apparut sur la frontière septentrionale de ce pays. Mais peu de temps après cet événement, les Brahmines s'aperçurent que les progrès de la nouvelle croyance menaçaient de ruiner leur empire. Il n'est pas facile de déterminer l'époque à laquelle commença la persécution ; mais le professeur Wilson pense que les plus grands efforts pour détruire le Bouddhisme datent du cinquième et du sixième siècle de notre ère. Cette secte fit, à ce qu'il paraît, une plus longue résistance dans le Nord, où les Brahmines n'eurent jamais autant de crédit que dans les autres parties de la péninsule, et de là vient qu'on rencontre assez souvent les restes de temples Bouddhistes dans les contrées septentrionales.

Poursuivis par les Mahométans d'un côté, par les Brahmines de l'autre, les Bouddhistes sont aujourd'hui réduits à un bien petit nombre, si même il en reste. Mais la persécution n'est probablement pas la seule cause de la disparition de cette secte. Les orthodoxes eux-mêmes, et surtout les *Vichnouvistes,* se sont rapprochés de la croyance de leurs adversaires ; en faisant du Bouddha une incarnation de Vichnou, en permettant à chaque classe d'embrasser la vie monastique, et en abolissant jusqu'à un certain point l'usage des sacrifices sanglants. C'est ainsi qu'on peut croire que les restes des Bouddhistes se sont fondus dans les Jains et dans les Vichnouvistes.

Il n'entre pas dans les limites de cet ouvrage d'étudier les diverses sectes de la religion de Bouddha, ni de décrire les modifications qu'elle a reçues du caractère des nations différentes chez lesquelles elle a régné. Mon objet est encore moins d'examiner l'effet moral qu'a eu indirectement le Bouddhisme sur l'esprit des peuples, question difficile et sans doute importante. Qu'il me suffise de remarquer qu'on découvre des traces de son influence dans les hérésies des Gnostiques qui ont altéré le christianisme, et dans le Sophiïsme qui menace de détrôner le mahométisme dans un avenir assez prochain.

CHAPITRE XXI.

Gour. — Les Moustiques.

De Bode-Gyah nous partîmes pour Patna, où nous attendait notre *budgerô*[1], et de là nous descendîmes le fleuve jusqu'à Rajemah'l où nous le traversâmes, et continuâmes notre route en palanquins jusqu'à Gour, autrefois capitale du Bengale, située à environ trente milles (10 lieues) de Rajemah'l. Cette ville avait jadis une grande étendue, comme on en peut juger par l'amas de ruines qui l'entoure dans un espace de vingt milles carrés. Plusieurs villages sont disséminés sur son ancienne surface, et ce qu'on peut appeler la ville moderne, où l'on trouve huit bazars assez bien fournis, contient une population d'environ trente mille ames.

[1] Grande barque.

Drawn by W. Daniell R.A.

Engraved by J. Rogers.

Il ne reste de l'ancienne ville que quelques ruines assez belles. L'une des portes est une construction magnifique, et qui conserve, même dans son état de dilapidation, un air de majesté. C'était autrefois l'une des principales entrées. L'arc a plus de 50 pieds de haut, et les murs sont d'une extrême épaisseur. Bien que les ravages du temps s'y fassent sentir horriblement, cet édifice paraît néanmoins destiné à durer encore des siècles.

Toute la contrée environnante est infestée de vermine et de reptiles de toute espèce. Deux jours avant notre arrivée on avait tué, près de l'ancienne porte, un serpent boa de 22 pieds de long. Les lavoirs, dans la rivière, étaient remplis d'alligators, et l'on ne pouvait s'approcher sans danger du rivage. Cependant quelques-uns de ces monstres étaient assez familiers pour venir, à la voix d'un fakir, prendre du riz jusque dans sa main.

Des myriades de moustiques nous arrachèrent toute espèce de repos pendant la nuit. Les environs sont tellement négligés, que tout ce qu'il y a d'animaux et de végétaux malfaisants y croît ou s'y réfugie. La terre est couverte de plantes parasites dont l'agglomération entretient l'humidité et produit des exhalaisons pestilentielles. Les habitants aiment mieux se soumettre à ces fléaux que de travailler à en débarrasser leur terroir. Et cependant le sol est si fertile qu'il paierait au centuple les frais de la moindre culture. Quelques misérables et nonchalants fermiers

en cultivent un morceau par-ci par-là, mais seulement pour les besoins urgents de leur triste existence.

Le jour suivant nous retournâmes à notre *budgeró* et descendîmes tranquillement le Gange. Un peu au-dessous de Rajemah'l, nous fûmes assaillis par un terrible coup de vent qui faillit nous faire chavirer. Nous n'échappâmes qu'avec de fortes avaries; car notre *budgeró* avait touché contre la rive et reçu un choc violent; une voie d'eau s'ouvrit et menaçait de nous submerger, malgré les efforts de deux hommes qui pompaient sans relâche. Notre *patilla* (le canot chargé de nos bagages) sombra, emportant au fond de l'eau tout ce que nous possédions au monde, à l'exception de nos papiers et de nos dessins qu'heureusement nous avions avec nous sur le *budgeró*. Comme la *patilla* était loin derrière nous quand elle sombra, nous n'apprîmes l'accident que le soir, en amarrant pour passer la nuit. Alors les matelots qui la montaient vinrent nous annoncer notre désastre d'un air piteux et confondu.

Le lendemain matin nous remontâmes le fleuve en quête du malheureux canot, dont nous aperçûmes bientôt le mât au-dessus de l'eau vers la rive opposée. Dès lors nous conclûmes que notre bagage avait joui du privilége de passer la nuit dans les eaux sacrées du grand fleuve. Par malheur leur contact n'était pas moins funeste aux porte-manteaux et aux malles que celui des eaux les plus communes. Avec le secours d'un autre canot et l'aide de nos *dandis*, nous par-

vînmes à recouvrer en grande partie nos effets; le reste fut perdu. Dans le courant de la journée on nous envoya le *budgeró*, sur lequel nous transbordâmes tout ce que nous avions pu repêcher, et nous reprîmes notre navigation. Le temps était superbe, mais le regret de nos pertes nous disposait peu à en jouir.

La descente du Gange est assez dangereuse pour les bateaux quand le vent souffle et s'unit à la rapidité naturelle du courant; souvent une embarcation est jetée sur un des bancs qui obstruent le lit du fleuve, et nul effort ne peut l'en dégager. Il faut, dans ce cas, attendre la saison de la mousson. Alors les eaux venant à se gonfler, remettent bientôt le bateau à flot.

Le lendemain au soir, un *budgeró* dans lequel se trouvait un officier anglais, nous joignit, se dirigeant vers Bénarès. Ayant amarré au même endroit que nous, l'officier nous invita à passer sur son bord. Sur le toit de sa cabine était étendue la peau d'un énorme tigre qu'il avait tué la veille. Il nous raconta qu'au moment où ses *dandis* se préparaient à partir, au matin, son *budgeró* étant encore tout contre le bord du fleuve, tout à coup un tigre s'était élancé d'un hallier voisin, et, sautant dans le bateau, était allé se poser sur le toit de la cabine. Les bateliers disparurent à l'instant et coururent se cacher. L'officier chargea sa carabine et ordonna à l'un de ces hommes d'attacher une corde à une solive du bateau. Lui-même fit, à l'autre bout de la corde, un nœud coulant et y passa avec précaution la queue de l'animal qui

pendait en dehors de la cabine. Dès que celui-ci sentit la pression de la corde, il sauta en bas tout effarouché, et, dans la violence de son élan, il détacha et entraîna après lui la solive sur le rivage. Tandis qu'il se roulait et hurlait avec rage pour se débarrasser de cet obstacle, l'officier le visa de la fenêtre de la cabine et l'étendit mort.

A mesure que nous approchions de Calcutta, le Gange devenait de plus en plus large. La beauté de ce grand fleuve me rappelle une description charmante, en vers anglais, qui fait partie d'un volume de poésies composées par un jeune Indou appelé Kasiprasad-Ghosch. Ce jeune poète est d'une race de Brahmines. Ses ancêtres se distinguèrent dans des emplois élevés et responsables sous les souverains indigènes du Bengale. Après la conquête de cette vaste province par les Anglais, ils ont continué d'occuper un rang également supérieur parmi les membres de leur classe. En 1821, Kasiprasad, âgé de quatorze ans seulement, fut envoyé au collége anglo-indien de Calcutta établi sous la surintendance de M. Horace Hayman Wilson, maintenant professeur de sanscrit à l'université d'Oxford. Le jeune Indou apprit alors la langue anglaise et se distingua, pendant six années d'études, par des compositions de mérite qu'il fit sur les indications de M. Wilson. Un *Essai critique* sur l'ouvrage de Mill (*l'Inde anglaise*), essai lu dans une séance d'examen public, en 1829, fut regardé comme faisant tant d'honneur à ses talents, que la Gazette du gouvernement de Calcutta en reproduisit des ex-

traits étendus, qui furent ensuite insérés dans le Journal asiatique de Londres. Depuis cette époque, les productions du génie précoce de Kasiprasad parurent de temps en temps dans les journaux périodiques de Calcutta, et la faveur avec laquelle elles furent accueillies du public, détermina l'auteur à publier un volume de ses poëmes. Ils ont eu un prodigieux succès dans toute l'Inde, et certes ils le méritent par les beautés qu'ils renferment. Kasiprasad est un jeune homme d'un extérieur charmant et d'une modestie égale à ses brillantes qualités. Il recherche avec empressement le commerce des étrangers de distinction.

CHAPITRE XXII.

Calcutta. — Édifices. — Les Sunderbonds.

Le cinquième jour après notre départ de Gour, nous arrivâmes à Calcutta, surnommé aujourd'hui la Cité des palais, à cause de la magnificence de ses édifices. Un siècle à peine s'est écoulé depuis le temps où cette ville n'était guère qu'un assemblage d'habitations éparses et grossières, sans régularité comme sans beauté, contenant cependant une nombreuse population, et entouré d'un jongle affreux et insalubre, qui servait d'asile aux voleurs et de repaire aux bêtes féroces.

La ville moderne s'étend l'espace de plus de six milles le long de la rive orientale de l'Hougley, et présente un coup d'œil extrêmement animé, lorsqu'on la regarde de la rivière qui, en cet endroit, décrit une courbe et s'arrondit en forme de vaste baie. C'est

Scutta from Garden house reach.

du côté opposé de cette baie, connu sous le nom du canal de *Garden-House*, qu'est prise la vue représentée dans la gravure. Ce canal tire son nom du voisinage de plusieurs maisons de campagne élégantes, qui s'élèvent aux environs, et dont chacune est entourée d'un grand jardin; c'est là que leurs opulents propriétaires se rendent chaque soir après avoir terminé les affaires de la journée et quitté leurs bureaux. Le quartier de la ville où résident les Européens offre un aspect plein de magnificence dû aux portiques spacieux et élevés qui décorent presque toutes les maisons, et qui, supportés par de nombreux pilastres, leur donnent quelque chose de la grandeur des monuments grecs. Pour les étrangers qui arrivent d'Europe, les édifices sont d'un effet imposant, à cause du style entièrement neuf de leur construction, de leurs dimensions et de la richesse de leurs ornements d'architecture. On est frappé de la symétrie et de la simplicité de leurs proportions, quoique cette simplicité même fasse peut-être un contraste trop tranché avec les pompeuses façades et les nombreuses colonnes dont elles sont généralement décorées. L'absence de cheminées est une singularité qui ne peut échapper à l'œil d'un Européen, et qui associe à l'idée de grandeur que fait naître l'extérieur de ces bâtiments, celle d'un manque de commodité intérieure qui s'accorde peu avec les idées que nous nous sommes faites des jouissances sociales. Les fenêtres sont grandes et ne sont pas garnies de vitres; mais elles ont pour fermeture des stores destinés à donner accès à l'air

sans laisser en même temps pénétrer la lumière, car dans ce climat brûlant la lumière est inséparable de la chaleur. Le toit de toutes les maisons, sans exception, est en terrasse, et entouré d'une élégante balustrade. L'architecture, basée sur les principes de l'école italienne, est bien appropriée à la région des tropiques, quoiqu'en plus d'une occasion, le goût ait été sacrifié à des caprices vulgaires. C'est ainsi que beaucoup de maisons ont deux frontons, comme si, par la raison qu'un seul fronton produit un agréable effet, il suffisait d'en doubler le nombre pour accroître, dans la même proportion, la magnificence de l'édifice.

Dans l'intérieur de la ville se trouve une place qui a plus d'un quart de mille d'étendue dans tous les sens, et au milieu de laquelle on voit une grande fontaine entourée d'un mur peu élevé et protégée par une grille en fer pleine d'élégance. Le haut du mur est au moins à cinquante pieds au-dessus du niveau de l'eau, à laquelle on descend par une large et superbe rampe.

On se sert généralement d'eau de pluie à Calcutta pour la cuisine, ainsi que pour d'autres usages domestiques; il y a, en conséquence, dans toutes les maisons, un endroit réservé dans lequel on range un certain nombre de grandes jarres de terre qui s'emplissent, pendant la durée des moussons, de l'eau qui tombe des toits en terrasse. On la conserve en jetant au fond de chaque vase du charbon de bois réduit en poudre très-fine : le charbon prévient les progrès de

la putréfaction, et maintient ainsi l'eau dans le même état pendant un espace de temps déterminé.

L'édifice le plus remarquable de Calcutta est le palais du Gouvernement. L'étage inférieur, qui forme, pour le reste du bâtiment, une base élégante et solide, est décoré d'arcades de chaque côté. Toutes les colonnes sont de l'ordre ionique, excepté dans l'intérieur, où l'une des plus vastes salles est supportée par des colonnes doriques si artistement revêtues de *chunam*, qu'on les croirait du plus beau marbre blanc. Le palais a quatre ailes, dont chacune part de l'un des coins de l'édifice, pour communiquer ensemble par des galeries circulaires qui permettent à l'air de couler librement tout autour des bâtiments. Ces ailes contiennent les appartements particuliers; le corps-de-logis principal renferme les différentes salles réservées à l'expédition des affaires du gouvernement, ou à ces fêtes publiques qui, pendant longtemps, ont fait la célébrité de la capitale des possessions britanniques dans les Indes, et dont le palais de ses premiers magistrats était le théâtre.

Il n'y a dans cette grande ville que deux églises anglicanes; l'une des deux est représentée dans la gravure. C'est un monument gracieux qui fut construit sur les plans d'un officier du génie, et qui lui fait le plus grand honneur, par le goût parfait qui se fait remarquer dans la disposition de tous les détails d'architecture. L'autre église est un édifice beaucoup plus simple, et inférieur en tout point au premier. Quoique, vue du canal des jardins, la ville ait un air

de grandeur que ne peut égaler aucune des cités indigènes de l'Inde, il faut cependant avouer que Delhi, Agra et Lucknow renferment des édifices bien supérieurs, sous le rapport de l'architecture, aux plus beaux monuments de Calcutta, et qui soutiendraient avantageusement la comparaison avec tous ceux d'un genre analogue que l'on peut trouver en Europe.

Après le palais du Gouvernement, le principal édifice est l'hôtel de la Douane, bâtiment bas, mais spacieux, orné d'un élégant fronton et contenant des magasins aussi vastes que commodes. Dans Cheringhié, le quartier le plus à la mode de la ville, on voit une rangée de maisons magnifiques qui se succèdent comme une suite de palais, et réalisent presque les fictions brillantes conçues par l'imagination orientale. Ces maisons sont toutes habitées par des Européens. La plupart sont revêtues de stuc et s'élèvent au milieu d'une grande cour, bien ouverte et bien aérée : rien n'est oublié de tout ce que le luxe le plus recherché peut inventer, pour obvier aux inconvénients du climat et en rendre le séjour délicieux.

Quoique le quartier où résident les Européens soit sain, agréable et d'un effet imposant à l'œil, rien n'égale l'aspect misérable de celui qu'occupent les indigènes. Les rues y sont étroites, sales, et ne sont point pavées. Les maisons les plus vastes ne sont guère autre chose que des espèces de ruches faites de torchis, où se pressent les essaims d'une population hâve, indigente et à demi affamée. Les maladies qui accompagnent constamment la pauvreté et les privations qu'elle en-

traîne après elle, y exercent perpétuellement leurs ravages, et des milliers de victimes succombent chaque année aux maux affreux qui s'ajoutent ainsi aux tortures du besoin. On ne peut entrevoir le moindre avenir d'amélioration dans la position de ces êtres malheureux qui vivent agglomérés dans les faubourgs de cette immense métropole, et y croupissent dans une triste communauté de misère. Au temps où le choléra régnait dans la ville, on dit que, pendant plusieurs semaines, sept cents individus périssaient journellement frappés de ce terrible fléau. Tous les plaisirs semblaient suspendus, et à peine s'écoulait-il une heure sans que les pleurs et les regrets donnés aux morts vinssent rappeler aux vivants la désolation qui s'étendait autour d'eux.

Le fort William, construit à environ quatre ou cinq cents verges au-dessous de la ville, est une très-forte position militaire. Une route qui longe la rivière en face du fort va de la ville au canal de Garden-House, qui en est séparé par une distance d'au moins trois milles, en suivant les rives de la baie. C'est de ce point de vue que Calcutta se présente sous l'aspect le plus étendu et le plus favorable. La citadelle, du côté de la rivière, seul endroit par où l'on puisse tenter une attaque avec quelque chance raisonnable de succès, a la forme d'un angle saillant dont les faces coupent le fil du courant. Le fossé est à sec; au milieu est un réservoir qui reçoit l'eau de l'Hougly, au moyen de deux écluses, et qui est protégé par le fort. La citadelle fut commencée par lord

Clive, après la bataille de Plassey. Elle peut loger une garnison de quinze mille hommes, et les ouvrages de fortification ont une telle étendue, qu'il faudrait au moins dix mille hommes pour les défendre efficacement. On dit que ces ouvrages ont coûté à la compagnie au-delà de deux millions sterling (50 millions de francs). L'intérieur du fort est parfaitement percé; il présente à la vue de vastes pelouses et des allées couvertes de gravier, qu'ombragent des rangées d'arbres plantés avec une agréable symétrie, dans toute la force de leur croissance, et qui alternent avec des piles de boulets, des mortiers et des pièces de canon. Entre la ville et le fort se trouve une esplanade dont le terrain est parfaitement uni; c'est là que les habitants viennent prendre le délassement de la promenade à cheval ou en voiture, à l'heure du soir, où une brise vivifiante, qui souffle communément de la rivière, rafraîchit le corps, et donne aux esprits une élasticité délicieuse.

L'Hougly offre en tout temps aux regards une scène extrêmement animée, mais surtout au moment de la haute mer, alors que les vaisseaux des quatre parties du monde, de toutes les dimensions comme de toutes les formes, le couvrent dans toute sa majestueuse largeur. Une particularité remarquable de ce fleuve est cette invasion subite de la marée, connue sous le nom de Bore, dans laquelle on la voit s'élever comme une énorme vague, souvent jusqu'à la hauteur de soixante à quatre-vingts pieds, refoulant en arrière les eaux de la rivière avec une vitesse qui lui fait

parcourir soixante-dix milles dans une heure, et engloutissant, dans sa marche rapide, toutes les frêles embarcations qui se rencontrent sur son passage. Ce phénomène n'a jamais lieu du côté où Calcutta est située, et ne fait guère ressentir ses effets que dans un quart du courant de la rivière, de sorte que les navires sont généralement hors de sa sphère d'action. Il en résulte néanmoins quelquefois une telle agitation dans la masse des eaux, que les plus grands vaisseaux sont jetés à la côte et roulent ballottés avec une extrême violence.

Calcutta possède l'avantage immense d'une navigation intérieure, qui en fait l'entrepôt d'une très-grande variété de marchandises étrangères : ces marchandises sont transportées, par le Gange et les courants qui en sont tributaires, dans les provinces du nord de l'Indostan, et celles-ci renvoient en échange leurs produits à la capitale, par les mêmes canaux. La valeur des denrées communément exposées en vente par les négociants indigènes passe toute croyance; on estime que, sur l'article du drap seul, il se fait des affaires pour la somme moyenne d'un million sterling (25 millions de francs). Par suite de la diversité des marchandises apportées dans cette ville, le numéraire en circulation n'est presque jamais inférieur à dix-huit ou vingt millions sterling (450 à 500 millions de francs); il est pourtant probable que les faillites considérables qui ont eu lieu dans ces derniers temps, en paralysant le crédit, auront ralenti en grande partie cette prodigieuse émission d'espèces

monnayées. En 1808, la banque du gouvernement de Calcutta fut établie. Cinquante lacs de roupies (environ un million 250 mille francs) furent avancés par le gouvernement et des spéculateurs particuliers, tant indigènes qu'Européens : quarante lacs appartenaient à ceux-ci, et dix lacs aux premiers.

Calcutta a reçu de grands embellissements, et s'est beaucoup étendu dans les cinquante années qui viennent de s'écouler. On n'y voit plus le Trou noir, ce monument érigé par M. Folwel, pour perpétuer la mémoire de l'horrible cruauté du Sevajee-ud-Dôlah, qui, s'étant rendu maître de la capitale britannique du Bengale, fit jeter cent quarante-six prisonniers dans un affreux cachot de vingt pieds carrés, où ils périrent tous, à l'exception de vingt-trois d'entre eux qui survécurent à leurs compagnons. L'ancien hôtel du Gouvernement, et plusieurs autres édifices qui existaient il y a un demi-siècle, ont également disparu. La ville s'est principalement agrandie vers le bord oriental de la rivière. La pagode de Govinda-Baen-Mittul est, je crois, encore debout. C'est un vaste monument d'une forme particulière; et quoiqu'il ne possède aucune des beautés supérieures qui distinguent l'architecture indienne, il est néanmoins d'une construction élégante. Cette pagode était autrefois en grande vénération ; mais aujourd'hui elle n'est plus visitée que par les individus des castes inférieures.

Le nombre des habitants de Calcutta, tant indigènes qu'Européens, est évalué à six cent mille, et la contrée environnante, dans un rayon de vingt milles

(six lieues), passe pour en contenir à peu près deux millions et demi.

Un moment avant l'apparition du soleil, l'air est d'une fraîcheur délicieuse à respirer; il est d'usage en conséquence de se lever de grand matin, et d'aller faire une promenade à cheval avant le déjeûner, qui est préparé pour neuf heures. A une heure et demie, on sert une collation, et le dîner a lieu au coucher du soleil. Les vins que l'on consomme principalement sont le Madère et le Bordeaux. Les tables sont couvertes d'une grande variété de gibier, de perdrix, de cailles, de paons, de dindons sauvages, d'ortolans, de lièvres, et de toute espèce de venaison : on peut se procurer du fruit en abondance et à très-bon marché. Mais le mets le plus exquis que l'on mange à Calcutta, est le poisson du Mango, ainsi nommé parce qu'on le pêche seulement dans la saison où mûrit le mango, et qui laisse bien loin derrière lui, pour la délicatesse du goût, tous les poissons connus en Europe. Il est impossible, pour quiconque n'a pas traversé l'Océan indien, de se figurer le luxe dans lequel vivent les hommes de loi. Leurs jeunes clercs eux-mêmes affectent une telle magnificence, et tiennent un état de maison si dispendieux, que, malgré la libéralité avec laquelle ils sont rétribués, il leur arrive souvent de contracter des engagements nombreux, qu'ils deviennent par la suite incapables de jamais acquitter.

A peu près à cent milles (33 lieues) au-dessus de Calcutta, à l'embouchure de l'Hougly, est le Delta du

Gange, connu sous le nom de Sunderbonds, et formé par un labyrinthe de courants et de criques; l'eau y est partout salée, excepté dans ceux qui communiquent immédiatement avec le bras principal du fleuve sacré. Ces nombreux canaux sont disposés de manière à établir un système complet de navigation intérieure.

Peu d'années avant notre visite à Calcutta, le capitaine d'un bâtiment du pays, qui passait par les Sunderbonds, envoya une embarcation dans l'une des criques, afin de se procurer quelques-uns des fruits que cultivent les habitants misérables et peu nombreux de cette région inhospitalière. En arrivant à terre, les matelots qui montaient la chaloupe l'amarrèrent sur le rivage, et laissèrent l'un d'entre eux pour veiller à sa garde; mais pendant leur absence, le *lascar* qui était chargé de ce soin se coucha sous les bancs, accablé par la chaleur, et ne tarda pas à s'y endormir. Tandis qu'il était plongé dans cet heureux état, où toutes les idées demeurent suspendues, un énorme boa sortit du jongle voisin, rampa jusqu'à la chaloupe, et déja il avait roulé ses vastes anneaux autour du corps du dormeur, qu'il était sur le point de broyer dans leur étreinte, quand par bonheur, en cet instant critique, les compagnons de celui-ci, arrivant à son secours, attaquèrent le monstre, et lui ayant coupé une portion considérable de la queue, le mirent ainsi hors d'état de nuire davantage. On eut peu de peine à l'achever ensuite. Après l'avoir mesuré, on lui trouva soixante-deux pieds et quelques pouces de long.

Engraved by R. Brandard.

La taille prodigieuse de ces serpents a fréquemment été mise en question; mais je ne sais pas pourquoi l'on en douterait, puisque le fait a été authentiquement constaté par tant de témoins oculaires. Les historiens de l'antiquité en avaient d'ailleurs quelques notions; car Suétone, dans le quarante-troisième chapitre de ses *Vies des douze Césars*, rapporte que l'empereur Auguste, indépendamment des jeux annuels du Cirque, en célébra plusieurs autres, dans le but de produire en spectacle quelque curiosité extraordinaire venue en sa possession; et, parmi ces diverses raretés, il fait mention d'un rhinocéros, d'un tigre, et d'un serpent long de soixante-quinze pieds, *quinquaginta cubitorum*.

La contrée sauvage dont j'ai parlé s'étend l'espace de quatre-vingts milles le long de la baie du Bengale; elle est peuplée de tigres et d'alligators de la plus grande espèce, ainsi que d'autres animaux d'une force et d'une férocité semblables. Elle est traversée par deux canaux, le canal du Sunderbond septentrional, et le canal de Balliaghaut. Le premier se décharge dans l'Hougly, à soixante-cinq milles au-dessous de Calcutta; l'autre se jette dans un petit lac à l'est de la ville. On navigue sur ces canaux dans une longueur de plus de deux cents milles (66 lieues), au travers d'un jongle impénétrable, coupé par des criques quelquefois si étroites, qu'en plusieurs endroits les branches des arbres qui croissent de chaque côté sont près de se rencontrer. D'autres fois aussi, vous voguez sur une large rivière, bordée de bois magnifiques. On

voit d'innombrables alligators dormir le long des rives, pareils à d'énormes troncs d'arbres. Il est presque impossible de les croire vivants, jusqu'au moment où, troublés dans leur sommeil, ils redescendent dans le courant avec une étonnante vivacité, et se plongent sous les eaux. Un grand nombre d'indigènes, qui fréquentent les bords de ces criques pour y couper du bois et recueillir du sel, sont chaque année dévorés par ces animaux, et par d'autres bêtes féroces. Les tigres, entre autres, sont d'une telle rapacité, qu'on en a vu suivre des embarcations à la nage, et attaquer ceux qu'elles portaient, à une distance considérable du rivage.

Cependant, malgré les périls qui les menacent, une foule de dévots exaltés viennent élever leur hutte grossière dans cette région désolée. En dépit des charmes qu'ils prétendent posséder, et de leurs offrandes propitiatoires aux tigres et aux alligators, ces pauvres ignorants deviennent presque invariablement leurs victimes. D'autres enthousiastes prennent aussitôt leur place, et fournissent ainsi annuellement aux monstres sauvages des forêts une provision assez ample de nourriture sacrée. C'est en présence de semblables faits qu'on est étonné de voir jusqu'où peut aller l'aveuglement du fanatisme.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

Chapitres.		Pages.
Ier.	Temple singulier. — Le Rhinocéros. — Serinagour.	1
II.	Un Orage. — Les Goîtres. — L'Élan	20
III.	Les Ghourkas. — Le colonel Gillespie. — Siége de Kalunga	35
IV.	Habitations des montagnards. — Les Civiliens de Calcutta	49
V.	Nujibabad. — Le tombeau de Nujib-ud-Dôlah	64
VI.	Un Gossein. — Gholaum Kaudir. — Le Séraï. — Les Femmes officiers	78
VII.	Histoire de la belle Noûr-Jehan	88
VIII.	Delhi. — Toglokabad. — Temple Indou	101
IX.	Le Chauter-Séraï. — Un Chameau en furie	112
X.	Abdulnubbi-Khan. — Mosquée à Mathura	123
XI.	Superstition des Indous relativement aux animaux. — Le Nawab de Lucknow	132
XII.	Un Mausolée. — Asoph-ud-Dôlah	145
XIII.	La Fiancée Rajpoutni	154
XIV.	La Fiancée Rajpoutni. — Continuation	168

Chapitres. Pages.

XV. Pavillons de jardin à Lucknow. — Les Parias . . 184

XVI. Les Fourmis blanches. — Bénarès. — Infanticide 193

XVII. Rhotas-Gur. — Le Mangeur de moutons. 209

XVIII. Le Fort de Rhotas. — Une Cérémonie funèbre de l'Indostan 219

XIX. Temple Indien à Muddenpour 228

XX. Bode-Gyah. — Temple Bouddhiste. — Le Bouddhisme 233

XXI. Gour. — Les Moustiques 248

XXII. Calcutta. — Édifices. — Les Sunderbonds. 254

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56.

174

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: March 2003

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS THE

LIBRARY OF CONGRESS
0 010 435 122 0